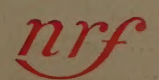
ANNÉE Nº 284 1er MAI 1937

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



FRANCE : 7 FR. ÉTRANGER : 7.50

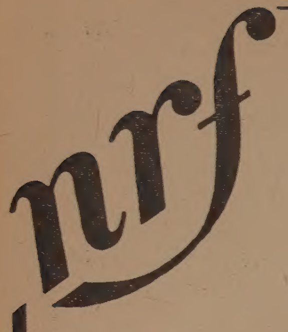


Table analytique des Annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)

IBRAIRIE  GALLIMARD

BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84

C. SEINE 35.807

Bulletin Mensuel de Renseignements Bibliographiques

ns cette liste sont indiqués chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à itre qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des urs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulière- t et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

A. BAILLY. La Fontaine....... 16.50
P. BENOIT. Les compagnons d'Ulysse Prix .... 15 fr.
M. BETZ. Rilke vivant........ 15 fr.
R. BOURGET PAILLERON. La route de Berlin (roman) .... 18 fr.
R. DAUTRY. Métier d'homme.... 18 fr.
H. FABUREAU. Paul Valéry.... 15 fr.
E. GLAESER. Le dernier civil, traduit de l'allemand .... 24 fr.
J. GUIREC. La maison du monde 15 fr.
L. HOUSMAN. Victoria Régina. 22 fr.
S. JAMESON. Aujourd'hui c'est fête, traduit de l'anglais par M. Paz.... 15 fr.
J. de LA VARENNE. Nez-de-cuir gentilhomme d'amour 16.50
G. VON LE FORT. La dernière à l'échafaud. Traduction de Blaise Briod.... 12 fr.
M. LEGAUT. La condition chrétienne. Prix 16.50
E. LUDWIG. Le Nil, tome II, traduit de l'allemand par H. Bloch, 23 planches. Prix .... 24 fr.
16. S. MALLARMÉ. Thèmes anglais pour toutes les grammaires .... 21 fr.
17. J. MARTET. Le palais de Timour 15 fr.
18. P. L. MAULVAULT. El Requete. 15 fr.
19. F. MAURIAC. Journal, II...... 16.50
20. C. MEGRET. Les anthropophages 15 fr.
21. H. DE MONFREID. Le serpent de Cheick Hussein .... 15 fr.
22. G. OUDARD. Bonheurs désespérés 15 fr.
23. OUT EL KOULOUB. Harem.... 15 fr.
24. B. PASCAL. Pensées suivies d'Ecrits sur la grâce .... 18 fr.
25. E. PEISSON. Le pilote .... 15 fr.
26. E. PELISSIER. Jeux de vilains.. 15 fr.
27. V. POZNER. Le mors aux dents. 21 fr.
28. RACHILDE. L'autre crime...... 15 fr.
29. G. RÉGLER. La passion de Joss Fritz. Prix .... 15 fr.
30. E. SCHUMANN. Schumann par sa fille. Prix .... 20 fr.
31. A. SEIDLER. A la petite semaine. 25 fr.
32. A. SUARES. Rêves de l'ombre... 18 fr.
33. A. t'STERVENS. Ceux de la mer. 16 fr.
34. WAGNER. Beethoven .... 15 fr.

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

. F. ARMAND et R. MAUBLANC. Fourier, Le livre du centenaire, 2 vol... 25 fr.
. A. BALINT. La vie intime de l'enfant. Prix .... 15 fr.
. G. BERNOVILLE. La farce de la main tendue. .... 12 fr.
3. Lt. Cl. H. CARRE. La marquise de Pompadour .... 18 fr.
9. P. CAMBON. Ambassadeur de France, 1843-1924, par un diplomate.. 40 fr.
o. COMPÈRE MOREL. Jules Guesde 23 fr.
1. P. DAYE. Léon Degrelle et Rex. 15 fr.
2. R. A. DIOR. Le Vatican et sa politique, N° spécial du crapouillot...... 12 fr.
3. Mohammed ESSAD BEY. Allah est grand. Traduction de G. Montandon.. 30 fr.
44. F. GRUNIG. Le circuit économique. Libéralisme ou autarchie. Traduction de Gaël Fain.................. 40 fr.
45. M. HERUBEL. L'homme et la côte, 58 reproductions .... 40 fr.
46. R. HONNERT. Catholicisme et communisme. Prix .... 10 fr.
47. S. HOOK. Pour comprendre Marx. 18 fr.
48. J. KUHN. Pauline Bonaparte. Traduit de l'allemand par G. Daubié... 25 fr.
49. J. de LAUWE. L'Amérique Ibérique. Prix .... 18 fr.
50. A. LEBEY. La Fayette ou le militant franc-maçon................ 30 fr.
51. M. LÉGAUT. La condition chrétienne. Prix. 16.50

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION *(suite)*

52. Maréchal LYAUTEY. Vers le Maroc. Lettres du Sud-Oranais, 1903-1906. Prix .... 35 fr.
53. H. MALO. Le grand Condé, 12 héliogravures .... 25 fr.
54. Général MESSIMY. Mes souvenirs . 36 fr.
55. R. PUAUX. Portrait de la Lettonie. Prix 16.50
56. L. REGRAY. Français debout... 12 fr.
57. G. RIGAULT. Histoire générale de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, tome I .... 60 fr.
58. G. SAINTVILLE. Madame Du Haussay Des Demaines........................ 20 fr.
59. M. SAUVAGE. Les Secrets de l'A[illegible] noire ....
60. A. SMITH. J'ai été ouvrier en U. R. Prix ....
61. A. E. SOREL. Louise de Prusse .
62. B. DE SOUZA. L'équitation sport [illegible] illustrations ....
63. E. TARLE. Napoléon traduit du [illegible] par Steber........................
64. G. WALTER. Babeuf 1760-1797 et la c[illegible] ration des égaux........................
65. A. WARNOD. Exposition 37 guide ill[illegible] et romancé........................

OUVRAGES D'ART — ÉDITIONS DE LUXE

66. O. AUBRY. Le Roi de Rome, tome II et dernier, 150 héliogravures..... 60 fr.
67. L. BRUNSCHWIG. Descartes, 32 phototypies........................ 25 fr.
68. A. DEZARROIS. L'art catalan du Xe au XVe siècle. 42 photographies ... 125 fr.
69. J. DUPONT. Les primitifs français, 60 héliogravures........................ 18 fr.
70. M. ERNST. Œuvres de 1919 à 1936. 127 héliogravures .... 50 fr.
71. J. GAUTHIER. Vieilles maisons du ter[illegible] 60 illus........................ 1[illegible]
72. LA FONTAINE. Fables, 70 composit[illegible] en couleurs de H. Valette, 2 volu[illegible] Prix .... 20[illegible]
73. L'art de la Catalogne, 225 planches. 33[illegible] productions........................ 12[illegible]
74. P. LOUYS. La femme et le Pan[illegible] 16 grandes aquarelles par P. Swyn[illegible] Prix .... 7[illegible]

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RE[illegible] SEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commande[illegible] Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles (1[illegible]

nrf VIENT DE PARAITRE

PIERRE VÉRY

GOUPI MAINS ROUGES

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.............. **12 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE

Pierre Véry est devenu un de nos meilleurs écrivains « d'atmosphère », car le terme de roman policier ou de roman d'aventures décrit mal certaines œuvres moins déterminées dans leur genre et qui ne subordonnent pas complètement le côté psychologique des personnages à la rapidité et à l'enchaînement des événements.

LE COUPE PAPIER. *Le Matin*, 28-3-37.

Pierre Véry possède les plus beaux dons du conteur. Nul mieux que lui ne s'entend à camper dans une atmosphère étrange, des personnages singuliers. Il a l'humour, les qualités du portraitiste, le sens du mystère. Ajoutez qu'il faut reconnaître en lui un écrivain-né, doublé d'un poète, comme le prouve, une fois de plus l'étonnante aventure de Goupi-Mains-Rouges.

L'HOMME AUX BÉSICLES, *Demain*, 14-3-17.

Un roman rude et savoureux, baigné de mystère. Le meilleur, certainement, de Pierre Véry.

Le Canard Enchaîné, 30-3-37.

L'ensemble du récit offre un brillant exemple de la souplesse avec laquelle Pierre Véry élargit le roman policier en roman d'atmosphère.

RENÉ LALOU, *Les Nouvelles Littéraires*, 27-3-37.

Beaucoup de romanciers français sont partis de cette idée fausse que le roman-policier était un genre inférieur... ils ont cru qu'il suffisait d'entasser des crimes, des poursuites, des coups de théâtre,... qu'ils pouvaient ne tenir aucun compte de la vraisemblance matérielle, et de la vérité des caractères... Pierre Véry est un des rares qui se soient opposés à cette manière de voir. Pour lui, un roman policier doit avoir les mêmes qualités, qu'un roman — non policier — mérite autant de soins et de travail.

FRANÇOIS FOSCA; *Candide*, 15-4-37.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

GUY MAZELINE

BÊTAFEU

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne .... **15 fr.**
30 exemplaires numérotés sur alfa supérieur........................ (épuisés)

EXTRAITS DE PRESSE (II)

J'ai pensé plus d'une fois à ce que dut être la vie de l'enfant Rimbaud à Charleville, en lisant l'histoire de Bêtafeu.
M. Guy Mazeline évoque le fantastique humain en donnant au dernier de ses personnages le bougé ou le chevauchement de traits par lesquels un dessin s'anime en profondeur... Il démêle admirablement les difficiles réalités du mystère des cœurs.

André Rousseaux, *La Revue Universelle*, 1-3-37.

Quel livre étrange et sûr de son pouvoir ! quelle hardiesse et quelle discipline chez l'auteur ! Et quelles accalmies, parfois, dans l'histoire de ce forcené ! Dès la première page, le paysage d'Aix-en-Provence est signé d'un écrivain à qui toutes les touches de la nature et tous les secrets de la langue sont familiers. Et, comme on l'a vu, l'invention ne lui fait pas défaut, ni le souffle, je ne vois pas quelles qualités manqueraient à M. Mazeline. Il est certainement un de nos romanciers, un de ceux qui méritent d'être suivis attentivement par l'élite et d'obtenir en même temps l'audience du grand public.

Jacques de Lacretelle, *L'Ami du Peuple*. 4-3-37.

Une personnalité puissante, complexe, originale, peut-être riche à l'excès.

Auguste Bailly, *Candide*, 17-3-37.

L'étude au travers de menus incidents quotidiens, d'un cœur d'enfant empli de la passion jalouse de son père : voilà bien le plus dépouillé des thèmes psychologiques. Mais de cet élément si restreint, et qui se refuse d'avance aux accrocheuses péripéties, l'auteur des « Loups » fait naître une tragédie familiale, et surtout un sujet neuf, plus passionnant encore.

Jacques Carton, *Choc*, 25-3-37.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **NOUVEAUTÉS**

ALBERT GERVAIS

L'OMBRE DU MA-KOUI

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .... **15 fr.**

50 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma-Navarre......... **45 fr.**
200 exemplaires numérotés sur alfa supérieur réservés aux « *SÉLECTIONS LARDANCHET* ».

EXTRAITS DE PRESSE (IV)

L'Ombre du Ma-Koui est non seulement un récit vivant, plein d'aventures mais il possède la grande qualité de faire réfléchir aux mêmes problèmes de la survie et de la magie.
La Chine de la révolution et la Chine des pagodes, celle des bandits et celle des mandarins, toute la Chine est évoquée devant nos yeux étonnés.

LOUIS BAKELANTS, *Nouvelles de Maestrich*, 7-1-37.

...Un livre remarquable sur la vie et sur l'âme chinoises.

MAURICE LACHIN, *La Presse de Tunis*, 18-1-37.

M. Albert Gervais rapporte des événements fort curieux et difficilement explicables, des phénomènes surprenants que la science moderne ne peut justifier. Il entremêle cette relation de savoureuses conversations où se dévoilent des aspects fort intéressants de l'âme orientale. Particulièrement vivant et varié, ce livre se recommande par son exotisme instructif et son étrangeté.

LUCIEN PEYRIN, *L'Homme libre*, 24-1-37.

L'auteur d'*Aesculape en Chine* nous raconte, sous une forme romancée, quelques-uns des tours de ces Koui qui tourmentent mêmes les Blancs et en particulier les fonctionnaires anglais. Ces récits constituent un ouvrage fort attachant et extrêmement curieux pour nous, Européens, sceptiques et matérialistes.

MAURICE FOMBEURE, *Les Primaires*, 1-2-37.

De saisissantes anecdotes illustrent et pimentent le livre de M. Albert Gervais à travers le mystère et l'horreur.

La Nation Belge, 2-2-37.

C'est un véritable envoûtement que réussit M. Albert Gervais sur son lecteur. Ici, le monde des fantômes et celui de la logique se confondent et se pénètrent à tel point qu'il nous devient impossible de nous ressaisir.
Ce roman est véritablement un document unique en son genre.

JACQUES DEBÛ-BRIDEL, *La Concorde*, 16-2-37.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

LA

REVUE

REVUE MENSUELLE DE LIT

DIRECTEUR (191

Directe

PARAIT LE

Publie

LES FEUX DU VILLA

Prochainement :

NOTES, par PAUL VALÉRY

DÉCHIRÉ (suite), par LÉON-PAUL FARGUE

VIE D'UN HOMME, par GIUSEPPE UNGARETTI

ADOLESCENCE, par CLAIRE SAINTE SOLINE

MOUVEMENT, par ALBERT THIBAUDET

CONTES DE LA TÊTE DE LION, par ALEXEI REMIZOV

LA MAISON HAUTE, par MARIE-ANNE COMNÈNE

LA RADIO-ACTIVITÉ ARTIFICIELLE ET SES CONSÉQUENCES, par JOLIOT-CURIE

VAROUNA, par JULIEN GREEN

L'AMOUR ET LA MONARCHIE, par VALERY LARBAUD

KÉRIACOP, par A. DE CHATEAUBRIANT

UN AMOUR DE SADE, par MAURICE HEINE

NOTES SUR LA COMMUNE, par LUCIEN DESCAVES

LE PROBLÈME DE LA CONNAISSANCE ET LA THÉORIE QUANTIQUE, par JACQUES SPITZ

PERPLEXITÉS AMÉRICAINES, par SH. ANDERSON

ELLE

ANÇAISE

LIT DE CRITIQUE — 25e ANNÉE

JES RIVIÈRE

HAN

ur 168 pages)

937 :

FRANCIS JAMMES

Le Directeur reçoit le **vendredi** de 4 à 7 heures

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. Les manuscrits ne sont pas retournés.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe de La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er.................19.....

*Ci-joint *mandat* — *chèque* de
Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de
(*majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile*).

FRANCE	Union postale	Autres pays	*
*			
120 fr.	138 fr.	150 fr.	*Edition de luxe :* ......UN AN
67 fr.	78 fr.	86 fr.	*Edition ordinaire :* ......UN AN
36 fr.	42 fr.	46 fr.	......SIX MOIS

A.................; le.................193.....

Nom .... (SIGNATURE)

....

Adresse .... * *Rayer les indications inutiles*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, rue Sébastien-Bottin, anciennement 43, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R.C. Seine 35.807

nrf NOUVEAUTÉS

JACQUES DEBÛ-BRIDEL

LES SECONDES NOCES

ROMAN

UN VOL. IN-16 DOUBLE COURONNE.................... **16.50**
20 ex. numérotés sur alfa supérieur................................ (épuisés)

EXTRAITS DE PRESSE

Tel est ce roman de *Secondes noces*, que Jacques Debû-Bridel a traité avec beaucoup de vie et de vérité. Il est chaleureux, sensible, émouvant, symbolique de cette société, de ces âmes où l'on croit que tout est permis du moment qu'on fait le mal par affection.

PIERRE PARAF, *La République*, 3-3-37.

Une telle maîtrise dans un art semé de difficultés ne se rencontre que fort rarement. M. Debû-Bridel est de la race des grands romanciers. Sans doute n'a-t-il pas encore les vastes auditoires réservés, semble-t-il, à des hommes plus habiles que lui à soigner leur publicité. Qu'importe ? Son talent est si éclatant qu'il finira par renverser les derniers remparts de l'indifférence.

FERNAND RAHIER, *Chanteclair*, *Anvers*, 12-3-37.

...c'est un très beau sujet... le drame essentiel est d'un accent, d'une vérité, d'une profondeur tout à fait rares.

HENRY BIDOU, *Le Journal des Débats*, 7-3-37.

Et ne saura-t-on goûter cette langue simple méprisant l'effet et pourtant si efficace dans sa nonchalance ? N'en doutons pas. La grande majorité des lecteurs accordera son estime à cette œuvre franche et saine, où une sensibilité sincère s'affirme généreusement.

JACQUES CARTON, *Choc*, 18-3-37.

J. Debû-Bridel sent naturellement comme Alphonse Daudet. Comme lui il nous émeut. Comme lui il aime l'enfance, révère la femme, sait faire sourdre le tragique inclus dans une situation apparemment banale. Ainsi les *Secondes Noces*, roman qui intéresse, est aussi un roman qui touche. Alphonse Daudet est un bon maître, trop méconnu des snobs et des mandarins de la critique, mais auquel le public a gardé une fidélité admirable. Comme l'auteur de *Numa Roumestan*, Debû-Bridel peut compter sur le public !

JEAN-ROBERT, *Le Charivari*, 20-3-37.

...Cet ouvrage, où tous les personnages sont bien campés, et étudiés à fond, confirme l'opinion qu'on avait de l'auteur : un vrai romancier.

ROBERT KEMP, *La Liberté*, 21-3-37.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf *EN SOUSCRIPTION*

MUSIQUE

BEETHOVEN

PENSÉES

Exemplaires numérotés sur japon .... **75** fr.
Exemplaires numérotés sur hollande .... **45** fr.
Exemplaires numérotés sur alfa supérieur.... **18** fr.

RIMSKY KORSAKOFF

MÉMOIRES DE MA VIE MUSICALE

Ex. num. sur pur fil Lafuma Navarre.................. **50** fr.
Ex. num. sur alfa supérieur.. **35** fr.

REYNALDO HAHN

L'OREILLE AU GUET

Ex. num. sur pur fil Lafuma Navarre.................. **48** fr.
Ex. num. sur alfa supérieur.. **35** fr.

RICHARD WAGNER

BEETHOVEN

Ex. num. sur pur fil Lafuma Navarre.................. **42** fr.
Ex. num. sur alfa supérieur.. **30** fr.

EUGÉNIE SCHUMANN

SCHUMANN PAR SA FILLE

Ex. num. sur alfa supérieur.. **35** fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Noms d'auteurs et titres des ouvrages	Japon (1)	Hollande (1)	Pur fil (1)	Alfa (1)
Beethoven : **PENSÉES**..........	..Ex. à **75** fr.	..Ex. à **45** fr.		..Ex. à **18** fr.
Reynaldo Hahn : **L'OREILLE AU GUET**			..Ex. à **48** fr.	..Ex. à **35** fr.
Rimsky Korsakoff : **MÉMOIRES DE MA VIE MUSICALE**			..Ex. à **50** fr.	..Ex. à **35** fr.
Eugénie Schumann : **SCHUMANN** .				..Ex. à **35** fr.
Richard Wagner : **BEETHOVEN** .			..Ex. à **42** fr.	..Ex. à **30** fr.

(1) Indiquer le nombre d'exemplaires.

nrf *SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf **EN SOUSCRIPTION**

LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS

DEUXIÈME SÉRIE

AUGUSTE BRÉAL

PHILIPPE BERTHELOT

exemplaires numérotés sur japon .... 180 fr.
exemplaires numérotés sur hollande .... 100 fr.
exemplaires numérotés sur pur fil .... 52 fr.
exemplaires numérotés sur alfa .... 36 fr.

FRANK HARRIS

BERNARD SHAW

exemplaires numérotés sur pur fil .... 90 fr.
exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 75 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer .... exemplaire de PHILIPPE BERTHELOT * *sur japon ; —........ ex. * sur hollande ; —........ ex. * sur pur fil ; —........ ex. * sur alfa.*

Veuillez m'envoyer .... exemplaire de BERNARD SHAW * *sur pur fil ; —........ ex. * sur alfa supérieur.*

Ci-joint la somme de ....
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de .... } *montant de ma souscription*

Noms et prénoms .... A .... le .... 193..

Adresse .... (SIGNATURE)

....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf EN SOUSCRIPTION

PIERRE MAC ORLAN

LE CAMP DOMINEAU

ROMAN

Exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma .... **52** fr.
Exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... **33** fr.

MASQUES SUR MESURE

ESSAIS

RÉÉDITION

Exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma .... **55** fr.
Exemplaires numérotés sur pur fil supérieur .... **36** fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication.............exemplaire.... du **CAMP DOM[INEAU]** ** sur pur fil ; — .... ex. * sur alfa supérieur.*

Veuillez m'envoyer.............exemplaire.... de **MASQUES SUR MESURE** *sur pur fil ; — .... ex. * sur alfa.*

Ci-joint la somme de ....
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de... } *montant de ma souscriptio[n]*

Nom .... A............le.............193..
Adresse .... (SIGNATURE)
....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR[E]

nrf *VIENT DE PARAITRE*

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE





DESCARTES

ŒUVRES ET LETTRES

LES RÈGLES POUR LA DIRECTION DE L'ESPRIT
LE DISCOURS DE LA MÉTHODE
MÉDITATIONS suivies d'OBJECTIONS et de RÉPONSES
LES PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE
LES PASSIONS DE L'AME
LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ
LETTRES

EN **UN** VOL.

DE 1130 PAGES SUR PAPIER BIBLE
RELIÉ EN PLEINE PEAU SOUPLE

78 fr.

Ce prix sera porté à 85 fr. le jour de la mise en vente

INTRODUCTION, NOTES, CHRONOLOGIE DE DESCARTES PAR

ANDRÉ BRIDOUX

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer..................*exemplaire*..... *des* ŒUVRES ET LETTRES DESCARTES, dans la coll. « BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE ».

Ci-joint la somme de..................
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de.................. } *montant de ma souscripti*

Nom.................. A..................le..................19
Adresse.................. (SIGNATURE)
....

* Rayer les indications inutiles.

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR*

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LETTRES A UN JEUNE POÈTE

I

Paris, le 17 février 1903.

Cher Monsieur,

Votre lettre vient à peine de me parvenir. Je tiens à vous en remercier pour sa précieuse et large confiance. Je ne peux guère plus. Je n'entrerai pas dans la manière de vos vers, toute préoccupation critique m'étant étrangère. D'ailleurs, pour saisir une œuvre d'art, rien n'est pire que les mots de la critique. Il n'aboutissent qu'à des malentendus plus ou moins heureux. Les choses ne sont pas toutes à prendre ou à dire comme on voudrait nous le faire croire. Presque tout ce qui arrive est inexprimable et s'accomplit dans une région que jamais parole n'a foulée. Et plus inexprimables que tout sont les œuvres d'art, ces êtres secrets dont la vie ne finit pas et que côtoie la nôtre qui passe.

Ceci dit, je ne puis qu'ajouter que vos vers ne témoignent pas d'une manière à vous. Ils n'en contiennent pas moins des germes de personnalité, mais timides et en-

core recouverts. Je l'ai senti surtout dans votre dernier poème : « Mon âme ». Là quelque chose qui vous est propre veut trouver issue et forme. Et tout au long du beau poème « A Léopardi » monte une sorte de parenté avec ce prince, ce solitaire. Néanmoins vos poèmes n'ont pas d'existence propre, d'indépendance, pas même le dernier, pas même celui à Léopardi. Votre bonne lettre qui les accompagnait n'a pas manqué de m'expliquer mainte insuffisance, que j'avais sentie en vous lisant, sans toutefois qu'il me fût possible de lui donner un nom.

Vous demandez si vos vers sont bons. Vous me le demandez à moi. Vous l'avez déjà demandé à d'autres. Vous les envoyez aux revues. Vous les comparez à d'autres poèmes et vous vous alarmez quand certaines rédactions écartent vos essais poétiques. Désormais (puisque vous m'avez permis de vous conseiller) je vous prie de renoncer à tout cela. Votre regard est tourné vers le dehors ; c'est cela surtout que maintenant vous ne devez plus faire. Personne ne peut vous apporter conseil ou aide, personne. Il n'est qu'un seul chemin. Entrez en vous-même, cherchez le besoin qui vous fait écrire : examinez s'il pousse ses racines au plus profond de votre cœur. Confessez-vous à vous-même : mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ? Ceci surtout : demandez-vous à l'heure la plus silencieuse de votre nuit : « Suis-je vraiment contraint d'écrire ? » Creusez en vous-même vers la plus profonde réponse. Si cette réponse est affirmative, si vous pouvez faire front à une aussi grave question par un fort et simple : « *Je dois* », alors construisez votre vie selon cette nécessité. Votre vie, jusque dans son heure la plus indifférente, la plus vide, doit devenir signe et témoin d'une telle poussée. Alors, approchez de la nature. Essayez de dire, comme si vous étiez le premier homme, ce que vous voyez, ce que vous vivez, aimez, perdez. N'écrivez pas de poèmes d'amour. Évitez d'abord ces thèmes trop

courants : ce sont les plus difficiles. Là où des traditions sûres, parfois brillantes, se présentent en nombre, le poète ne peut livrer du propre qu'en pleine maturité de sa force. Fuyez les grands sujets pour ceux que votre quotidien vous offre. Dites vos tristesses et vos désirs, les pensées qui vous viennent, votre foi en une beauté. Dites tout cela avec une sincérité intime, tranquille et humble. Utilisez pour vous exprimer les choses qui vous entourent, les images de vos songes, les objets de vos souvenirs. Si votre quotidien vous paraît pauvre, ne l'accusez pas. Accusez-vous vous-même de ne pas être assez poète pour appeler à vous ses richesses. Pour le créateur rien n'est pauvre, il n'est pas de lieux pauvres, indifférents. Même si vous étiez dans une prison, dont les murs étoufferaient tous les bruits du monde, ne vous resterait-il pas toujours votre enfance, cette précieuse, cette royale richesse, ce trésor des souvenirs ? Tournez là votre esprit. Tentez de remettre à flot de ce vaste passé les impressions coulées. Votre personnalité se fortifiera, votre solitude se peuplera et vous deviendra comme une demeure aux heures incertaines du jour, fermée aux bruits du dehors. Et si de ce retour en vous-même, de cette plongée dans votre propre monde, des vers vous viennent, alors vous ne songerez pas à demander si ces vers sont bons. Vous n'essaierez pas d'intéresser des revues à ces travaux, car vous en jouirez comme d'une possession naturelle, qui vous sera chère, comme d'un de vos modes de vie et d'expression. Une œuvre d'art est bonne quand elle est née d'une nécessité. C'est la nature de son origine qui la juge : il n'est pas d'autre juge. Aussi, cher Monsieur, n'ai-je pu vous donner d'autre conseil que celui-ci : entrez en vous-même, sondez les profondeurs où votre vie prend sa source. C'est là que vous trouverez la réponse à la question : devez-vous créer ? De cette réponse recueillez le son sans en forcer le sens. Il en sortira peut-être que l'Art vous

appelle. Alors prenez ce destin, portez-le, avec son poids et sa grandeur, sans jamais exiger une récompense qui pourrait venir du dehors. Car le créateur doit être tout un univers pour lui-même, tout trouver en lui-même et dans cette part de la Nature à laquelle il s'est joint.

Il se pourrait qu'après cette descente en vous-même, dans le « solitaire » de vous-même, vous dussiez renoncer à devenir poète. (Il suffit, selon moi, de sentir que l'on pourrait vivre sans écrire pour qu'il soit interdit d'écrire.) Alors même, cette plongée que je vous demande n'aura pas été vaine. Votre vie lui devra en tout cas des chemins à elle. Que ces chemins vous soient bons, heureux et larges, je vous le souhaite plus que je ne saurais le dire.

Que pourrais-je ajouter ? L'accent me semble mis sur tout ce qui importe. Au fond je n'ai tenu qu'à vous conseiller de croître selon votre loi, gravement, sereinement. Vous ne pourriez plus violemment troubler votre évolution qu'en dirigeant votre regard au dehors, qu'en attendant du dehors des réponses que seul votre sentiment le plus intime, à l'heure la plus silencieuse, saura peut-être vous donner.

J'ai eu plaisir à trouver dans votre lettre le nom du professeur Horacek. J'ai voué à cet aimable savant un grand respect et une reconnaissance qui durent déjà depuis des années. Voulez-vous le lui dire. Il est bien bon de penser encore à moi et je lui en sais gré.

Je vous rends les vers que vous m'aviez aimablement confiés, et vous dis encore merci pour la cordialité et l'ampleur de votre confiance. J'ai cherché dans cette réponse sincère, écrite du mieux que j'ai su, à en être un peu plus digne que ne l'est réellement cet homme que vous ne connaissez pas.

Dévouement et sympathie.

RAINER MARIA RILKE

II

Viareggio, près Pise (Italie) le 5 avril 1903.

Excusez-moi, cher Monsieur, si je ne me souviens qu'aujourd'hui — et avec gratitude — de votre lettre du 24 février. J'ai été souffrant tous ces temps-ci, non pas malade à vrai dire, mais accablé d'une lassitude qui tenait de l'influenza et me rendait incapable de quoi que ce fût. A la fin, rien ne changeant, je suis parti vers cette mer du Midi qui m'avait déjà été bienfaisante. Mais je ne suis pas encore d'aplomb. Écrire me pèse. Prenez donc ces quelques lignes pour beaucoup plus.

Il faut d'abord que vous sachiez que vos lettres me font toujours plaisir. Je vous demande seulement de l'indulgence pour les réponses. Elles vous laisseront peut-être souvent les mains vides, car, au fond, et précisément pour l'essentiel, nous sommes indiciblement seuls. Pour se conseiller, pour s'aider l'un l'autre, il faut bien des rencontres et des aboutissements. Toute une constellation d'événements est nécessaire pour une seule réussite. Aujourd'hui je ne voudrais vous parler que de deux choses.

D'abord de l'ironie. Ne vous laissez pas dominer par elle, surtout à vos heures de sécheresse. Dans les moments créateurs efforcez-vous de vous en servir comme d'un moyen de plus pour saisir la vie. Employée pure, elle aussi est pure ; il ne faut pas en avoir honte. Si vous vous sentez trop de penchant pour elle, si vous redoutez avec elle une intimité grandissante, tournez-vous vers de grandes et graves choses, en face desquelles elle devienne petite et comme perdue. Gagnez les profondeurs : l'ironie n'y descend pas. Si elle vous accompagne jusqu'aux bords de la grandeur, cherchez si elle répond à une nécessité de votre être. Sous l'action des choses

graves, ou bien elle se détachera de vous (c'est qu'elle n'était là que par accident), ou, vous étant vraiment innée, elle se forgera elle-même en instrument précieux et prendra sa place dans l'ensemble des moyens dont vous devez former votre art.

La seconde chose dont je voudrais vous entretenir est la suivante :

De tous mes livres peu me sont indispensables : deux sont toujours parmi les choses à ma portée, où que je sois. Ici même ils sont près de moi. Ce sont : la Bible et les livres du grand poète danois Jens Peter Jacobsen. A propos, connaissez-vous ses œuvres ? Vous pouvez facilement vous les procurer. Une partie en a paru, très bien traduite, dans la bibliothèque Reclam. Procurez-vous le petit volume « Six nouvelles » et le roman « Niels Lyhne ». Commencez par la première nouvelle qui a pour titre « Mogens ». Un monde vous saisira : le bonheur, la richesse, l'insondable grandeur d'un monde. Vivez quelque temps dans ces livres, apprenez-y ce qui vaut, selon vous, d'être appris ; mais surtout aimez-les. Cet amour vous sera mille et mille fois rendu et, quoi que devienne votre vie, il traversera, j'en suis certain, le tissu de votre être, comme une fibre essentielle, mêlée à celles de vos propres épreuves, de vos déceptions et de vos joies.

S'il me fallait dire de qui j'ai appris quelque chose sur la nature créatrice, ses sources, ses lois éternelles, deux noms seulement me viendraient ; celui de Jacobsen, le grand, grand poète, et celui d'Auguste Rodin, ce sculpteur qui n'a pas son égal parmi tous les artistes d'aujourd'hui.

Et que tout vous réussisse !

Vôtre

RAINER MARIA RILKE

III

Viareggio près Pise (Italie) le 23 avril 1903.

Votre lettre pascale, cher Monsieur, m'a fait grand plaisir. Elle m'a dit de vous beaucoup de bonnes choses. La manière dont vous me parlez du cher et grand art de Jacobsen me montre que je ne me trompais pas en conduisant votre vie, et toutes ses questions, vers cette plénitude.

« Niels Lyhne » va maintenant s'ouvrir devant vous, livre de splendeurs et de pénétrations. Plus on le lit, plus il apparaît que tout y est : du parfum le plus léger de la vie à la pleine saveur de ses fruits les plus lourds. Il n'est rien là qui ne soit compris, saisi, ressenti, et — à la résonance vibrante du souvenir — reconnu. Rien n'y est petit. Le moindre événement se déroule comme une destinée, et la destinée elle-même s'y déploie comme un tissu, ample et magnifique, dont chaque fil, conduit par une main infiniment douce, se trouve pris et maintenu par cent autres. Vous allez connaître le grand bonheur de lire ce livre pour la première fois. Vous irez, comme dans un rêve, d'étonnement en étonnement. Et je puis vous dire que, dans la suite, vous serez toujours à travers ces pages le même marcheur émerveillé, car elles ne sauraient jamais rien perdre du charme féerique, de la puissance miraculeuse de leur première rencontre. On en jouit chaque fois davantage. Elles vous rendent toujours plus reconnaissants, meilleurs, plus simples de regard, plus pénétrés de foi en la vie, et, dans la vie même, plus heureux et plus grands.

Lisez ensuite l'admirable livre sur le destin et les passions de « Marie Grubbe », les lettres de Jacobsen, ses pages de Journal, ses fragments et enfin ses vers qui, bien que médiocrement traduits, vivent en résonances infi-

nies. Je vous conseillerais d'acheter à l'occasion la belle édition complète des œuvres de Jacobsen qui contient tout cela. Elle a paru en trois volumes, bien traduits, chez Eugène Diederichs à Leipzig, et ne coûte, si je me souviens bien, que cinq ou six marks le volume.

A propos de « Ici devraient être des roses » (œuvre d'une sensibilité et d'une forme incomparables), vous avez mille fois raison contre l'auteur de l'Introduction. Ici je vous adresse une prière. Lisez le moins possible d'ouvrages critiques ou esthétiques. Ce sont, ou bien des produits de l'esprit de chapelle, pétrifiés, privés de sens dans leur durcissement sans vie, ou bien d'habiles jeux verbaux ; un jour une opinion y fait loi, un autre jour c'est l'opinion contraire. Les œuvres d'art sont d'une infinie solitude ; rien n'est pire que la critique pour les aborder. Seul l'amour peut les saisir, les garder, être juste envers elles. Donnez toujours raison à votre sentiment *à vous* contre ces analyses, ces compte-rendus, ces introductions. Eussiez-vous même tort, le développement naturel de votre vie intérieure vous conduira lentement, avec le temps, à un autre état de connaissance. Laissez à vos jugements leur développement propre, silencieux. Ne le contrariez pas, car, comme tout progrès, il doit venir du profond de votre être, et ne peut souffrir ni pression ni hâte. Porter jusqu'au terme, puis enfanter : tout est là. Il faut que vous laissiez chaque impression, chaque germe de sentiment, mûrir en vous, dans l'obscur, dans l'inexprimable, dans l'inconscient, ces régions fermées à l'entendement. Attendez avec humilité et patience l'heure de la naissance d'une nouvelle clarté. L'art l'exige de ses simples fidèles autant que des créateurs.

Le temps, ici, n'est pas une mesure. Un an ne compte pas : dix ans ne sont rien. Etre artiste, c'est ne pas compter, c'est croître comme l'arbre qui ne presse pas sa sève, qui résiste, confiant, aux grands vents du printemps, sans

craindre que l'été puisse ne pas venir. L'été vient. Mais il ne vient que pour ceux qui savent attendre, aussi tranquilles et ouverts que s'ils avaient l'éternité devant eux. Je l'apprends tous les jours au prix de souffrances que je bénis : *patience* est tout.

RICHARD DEHMEL. — Il m'arrive avec ses livres (et avec lui-même aussi, car je connais un peu l'homme), à chacune de ses belles pages, de redouter que la suivante ne détruise tout, faisant du meilleur le pire. Vous l'avez assez bien défini par ce mot : « vivre et créer en rut .» Au vrai, la vie créatrice est si près de la vie sexuelle, de ses souffrances, de ses voluptés, qu'il n'y faut voir que deux formes d'un seul et même besoin, d'une seule et même jouissance. Et si, au lieu de « rut », on pouvait dire « sexe » dans le sens pur, élevé et large de ce mot, libéré des suspicions de l'Église, l'art de Dehmel serait très haut et de la meilleure source. Sa puissance poétique est grande, forte comme un instinct. Elle a des rythmes à elle, sauvages : elle jaillit comme d'un roc.

Mais cette force n'est pas toujours sincère, elle ne va pas sans quelque pose (c'est là une des plus dures épreuves du créateur : il doit rester dans l'ignorance de ses meilleurs dons, ne pas même les pressentir, au risque de les priver de leur ingénuité, de leur viginité). Quand la puissance qui subjugue son être rencontre la sexualité, elle ne trouve pas en Dehmel un homme aussi pur qu'il le faudrait. Son monde de l'amour n'est pas tout à fait mûr, pas tout à fait purifié, pas assez *humain* ; ce n'est que l'instinct du *mâle* : c'est du rut, de l'ivresse, de l'inquiétude : il est chargé de ces façons et de ces préjugés qui défigurent l'amour. Parce qu'il n'éprouve l'amour qu'en mâle, et non en homme, il y a en lui quelque chose d'étroit, de sauvage, dirai-je, de haineux, de passager : il y a du « non éternel » qui rabaisse son art et le rend équivoque et douteux. Cet art n'est pas sans taches : il porte la marque du moment et de la pas-

sion. Peu en restera. (Mais n'en va-t-il pas ainsi presque de tout l'art !) Il n'en donne pas moins à jouir dans ce qu'il a de grand. Mais il ne faut pas s'y perdre et devenir un adepte de ce monde de Dehmel, plein d'angoisses, d'adultères, de désordre. Ce monde est loin des vrais destins qui font plus souffrir que des drames passagers, mais qui, par contre, offrent plus d'occasions d'être grand et d'affronter la durée.

Enfin, pour ce qui est de mes livres, j'aurais voulu vous envoyer tous ceux qui pourraient vous faire quelque plaisir. Mais je suis très pauvre, et mes livres, dès qu'ils ont paru, ne m'appartiennent plus. Je ne peux même pas les acheter, comme souvent je le désirerais, pour les offrir à ceux qui leur veulent du bien. — Aussi je me contente de noter sur une fiche les titres (et éditeurs) de mes ouvrages récemment parus (en tout j'en ai publié 12 ou 13). Je ne peux que m'en remettre à vous, cher Monsieur, du soin d'en commander à l'occasion. J'ai plaisir à savoir mes livres chez vous.

Vôtre

RAINER MARIA RILKE

IV

En séjour à Worpswede, près Brême, le 16 juillet 1903.

J'ai quitté Paris il y a une dizaine de jours, souffrant et las. Je suis venu dans cette grande plaine du Nord dont l'étendue, le calme et le ciel devraient me guérir. Mais je suis entré dans une longue pluie qui laisse enfin aujourd'hui percer une éclaircie sur le pays balayé d'inquiétude. Je profite de cette éclaircie pour venir vous saluer.

Très cher Monsieur Kappus, j'ai laissé longtemps sans réponse une lettre de vous. Non certes que je l'eusse

oubliée ; elle est de celles qu'on relit toujours quand on les retrouve. Je vous y ai vu de tout près. Je parle de votre lettre du 2 mai ; vous vous en souvenez certainement. La relisant aujourd'hui dans le grand calme de ces lointains, votre beau souci de la vie m'émeut encore plus qu'à Paris, où tout résonne autrement et se perd dans le bruit assourdissant qui fait vibrer toutes choses. Ici, où un pays puissant m'entoure, sur lequel traînent les vents des mers, je sens que sur ces questions et ces sentiments qui ont dans leur tréfonds une vie propre, nul homme ne saurait vous répondre. Les meilleurs se trompent d'ailleurs dans leurs mots quand ils leur demandent d'exprimer le subtil, parfois l'inexprimable. Je crois cependant que vous ne resteriez pas sans réponses si vous vous teniez à des choses comme celles qui refont actuellement mes yeux. Si vous vous accrochez à la nature, à ce qu'il y a de simple en elle, de petit, à quoi presque personne ne prend garde, qui, tout à coup devient l'infiniment grand, l'incommensurable, si vous étendez votre amour à tout ce qui est, si très humblement vous cherchez à gagner en serviteur la confiance de ce qui semble misérable, — alors tout vous deviendra plus facile, vous semblera plus harmonieux et, pour ainsi dire, plus conciliant. Votre entendement restera peut-être en arrière, étonné : mais votre conscience la plus profonde s'éveillera et saura. Vous êtes si jeune, si neuf devant les choses, que je voudrais vous prier, autant que je sais le faire, d'être patient en face de tout ce qui n'est pas résolu dans votre cœur. Efforcez-vous d'aimer *vos questions elles-mêmes*, chacune comme une pièce qui vous serait fermée, comme un livre écrit dans une langue étrangère. Ne cherchez pas pour le moment des réponses qui ne peuvent vous être apportées, parce que vous ne sauriez pas les mettre en pratique, les « vivre ». Et il s'agit précisément de tout vivre. Ne vivez pour l'instant que vos questions. Peut-être, simplement en les vivant,

finirez-vous par entrer insensiblement, un jour, dans les réponses. Il se peut que vous portiez en vous le don de former, le don de créer, mode de vie particulièrement heureux et pur. Poursuivez-en ce sens, — mais surtout, confiez-vous à ce qui vient. Quand ce qui vient sort d'un appel de votre être, d'une indigence quelconque, prenez-le à votre compte, ne le haïssez pas. Les voies de la chair sont difficiles, certes. Mais c'est du difficile que nous devons porter. Presque tout ce qui est grave est difficile ; et tout est grave. Si seulement vous parvenez à le reconnaître, si vous arrivez par vous-même, par vos dons à vous, par *votre* nature, par *votre* expérience à vous depuis votre enfance, par votre puissance propre, à créer un rapport entre vous et la chair, qui soit bien à vous et dégagé de toute convention, de toute mode, — alors vous ne devez plus craindre de vous perdre et d'être indigne de votre bien le plus précieux.

La volupté de la chair est une chose de la vie des sens au même titre que le regard pur, que la pure saveur d'un beau fruit sur notre langue. Elle est une expérience sans limites qui nous est donnée, une connaissance de tout l'univers, la connaissance même dans sa plénitude et sa splendeur. Le mal n'est pas dans cette expérience, mais en ceci que le plus grand nombre en mésusent, proprement la galvaudent. Elle n'est pour eux qu'un excitant, une distraction dans les moments fatigués de leur vie, et non une concentration de leur être vers les sommets. Les hommes ont, du manger aussi, fait autre chose ; indigence d'un côté, pléthore de l'autre, ont troublé la clarté de ce besoin. Ainsi ont été troublés tous les besoins simples et profonds, par lesquels la vie se renouvelle. Mais chacun, pour soi-même, peut les clarifier et les vivre clairement. Sinon tous, du moins l'homme de solitude. Il est donné à celui-là de reconnaître que toute beauté, chez les animaux comme chez les plantes, est une forme durable et nue de l'amour et du désir. Il voit les

animaux et les plantes s'accoupler, se multiplier et croître, avec patience et docilité, non pour servir la loi du plaisir ou de la souffrance, mais une loi qui dépasse plaisir et souffrance et l'emporte sur toute volonté ou résistance. Fasse que ce mystère, dont la terre est pleine jusque dans ses moindres choses, l'homme le recueille avec plus d'humilité : qu'il le porte, qu'il le supporte plus gravement ! Au lieu de le prendre à la légère, qu'il ressente combien il est lourd ! Qu'il ait le culte de sa fécondité. Qu'elle soit de la chair ou de l'esprit, la fécondité est « une » : car l'œuvre de l'esprit procède de l'œuvre de chair et partage sa nature. Elle n'est que la reproduction en quelque sorte plus mystérieuse, plus pleine d'extase, plus « éternelle » de l'œuvre charnelle. « Le sentiment que l'on est créateur, le sentiment que l'on peut engendrer, donner forme » n'est rien sans cette confirmation perpétuelle et universelle du monde, sans l'approbation mille fois répétée des choses et des animaux. La jouissance d'un tel pouvoir n'est indiciblement belle et pleine que parce qu'elle est riche de l'héritage d'engendrements et d'enfantements de millions d'êtres. En une seule pensée créatrice revivent mille nuits d'amour oubliées qui en font la grandeur et le sublime. Ceux qui se joignent au cours des nuits, qui s'enlacent, dans une volupté berceuse, accomplissent une œuvre grave. Ils amassent douceurs, gravités et puissances pour le chant de ce poète qui se lèvera et dira d'inexprimables bonheurs. Tous ils appellent l'avenir. Et même quand ils font fausse route, quand ils sont aveugles dans leurs étreintes, l'avenir vient. Un homme de plus se lève, et du fond du hasard, semblant seul ici obéi, s'éveille la loi qui veut que tout germe fort et puissant perce son chemin vers l'œuf qui s'avance ouvert. Ne vous laissez pas tromper par les apparences. Dans le profond tout est loi. Et pour ceux qui vivent mal ce mystère, qui se fourvoient — et c'est le plus grand nombre — le mystère n'est perdu que pour

eux-mêmes. Ils ne le transmettent pas moins aux autres, comme une lettre scellée, sans en rien connaître. Que l'infinie variété des cas, la multiplicité des mots qui les désignent, ne vous fassent pas douter de cela. Tout est peut-être régi par une vaste maternité, une commune passion. La beauté de la jeune fille, de cet être qui, comme vous le dites si joliment, « n'a encore rien donné », est faite à la fois du pressentiment, du désir et de l'effroi de la maternité. La beauté de la femme quand elle est mère est faite de la maternité qu'elle sert : et quand elle est parvenue à la vieillesse, de ce grand souvenir qui vit en elle. L'homme, me semble-t-il, est aussi maternité, au physique et au moral ; engendrer est pour lui une manière d'enfanter, et c'est réellement « enfanter » que de créer de sa plus intime plénitude. Les sexes sont peut-être plus parents qu'on ne le croit ; et le grand renouvellement du monde tiendra sans doute en ceci ; l'homme et la femme, libérés de toutes leurs erreurs, de toutes leurs difficultés, ne se rechercheront plus comme des contraires, mais comme des frères et sœurs, comme des proches. Ils uniront leurs humanités pour supporter ensemble, gravement, patiemment, le poids de la chair difficile qui leur a été donnée.

Mais tout ce qui ne sera qu'un jour lointain possible au nombre, l'homme de solitude peut dès maintenant en jeter la base, le bâtir de ses mains qui se trompent moins. Aussi, cher Monsieur, aimez votre solitude, supportez-en la peine : et que la plainte qui vous en vient soit belle. Vous dites que vos proches vous sont lointains ; c'est qu'il se fait un espace autour de vous. Si tout ce qui est proche vous semble loin, c'est que cet espace touche les étoiles, qu'il est déjà très étendu. Réjouissez-vous de votre marche en avant ; personne ne peut vous y suivre. Soyez bon envers ceux qui restent en arrière, sûr de vous et tranquille en face d'eux. Ne les tourmentez pas avec vos doutes. Ne les effrayez pas par votre foi, par votre

enthousiasme : ils ne pourraient comprendre. Cherchez à communier avec eux dans le simple et dans le fidèle : cette communion ne doit pas nécessairement subir les mêmes transformations que vous. Aimez en eux la vie sous une forme étrangère. Ayez de l'indulgence pour ceux à qui l'âge fait redouter cette solitude à laquelle vous vous abandonnez. Évitez de nourrir le drame toujours pendant entre parents et enfants ; il use tant la force des enfants, et il épuise cet amour des vieux qui n'a pas besoin de comprendre pour agir et pour réchauffer. Ne leur demandez pas conseil. Renoncez à être compris d'eux. Croyez seulement en un amour, qui vous est gardé comme un bien d'héritage. Soyez certain qu'il y a dans cet amour une force, une bénédiction qui peuvent vous accompagner, aussi loin que vous alliez.

Il est bien que vous adoptiez d'abord une carrière qui vous rende indépendant et vous livre entièrement, et dans tous les sens, à vous-même. Attendez patiemment de savoir si votre vie la plus profonde se sent à l'étroit dans le cadre de votre métier. Je tiens ce métier pour difficile et plein d'exigences, alourdi qu'il est par le conventionnel, ne laissant aucune place à la personnalité. Mais votre solitude, même dans ces conditions contraires, vous sera soutien et foyer ; c'est d'elle que vous tiendrez tous vos chemins. — Mes vœux sont prêts à vous y accompagner, et ma confiance.

Vôtre

RAINER MARIA RILKE

V

Rome, le 29 octobre 1903.

Cher Monsieur,

Votre lettre du 29 août m'a joint à Florence, et c'est deux mois après que je vous en parle. Excusez ce retard,

mais je n'aime pas écrire en cours de route. Il me faut pour écrire plus que le matériel indispensable ; il me faut un peu de silence et de retranchement, et une heure pas trop contraire.

Nous sommes arrivés à Rome il y a six semaines, à une saison où la Ville est encore vide, brûlante, et comme maudite, à cause de la fièvre. Ces circonstances, et des difficultés d'installation, nous ont maintenus dans une inquiétude qui ne finissait pas. L'étranger pesait sur nous de tout le poids du dépaysement. A cela, il faut ajouter que Rome (lorsqu'on ne la connaît pas encore) vous plonge, les premiers jours, dans une tristesse accablante qui vient du souffle de musée fade et sans vie qu'elle exhale, de la multitude de ses passés qu'on est allé déterrer et que l'on conserve avec peine (un présent médiocre s'en nourrit), de la surenchère exercée sur ces choses défigurées et défaites par les philologues et les savants, et, à leur suite, par les visiteurs traditionnels de l'Italie. Toutes ces choses ne sont au fond que des vestiges qui sont là par hasard, qui appartiennent à un autre temps, à une vie qui n'est pas la nôtre, et qui ne doit pas être la nôtre. Enfin, après des semaines d'une défensive quotidienne, on retrouve le chemin de soi-même, encore un peu ahuri. On se dit : Non, il n'y a pas ici plus de beauté qu'ailleurs. Tous ces ouvrages qu'entourent de leur culte les générations successives, que des mains de manœuvres ont rajustés et restaurés, n'ont pas de signification, d'existence, de cœur, de valeur. — Si beaucoup de beauté est ici, c'est que partout il y a beaucoup de beauté. Des eaux, pleines de vie, viennent à la Ville par ses vieux aqueducs, dansent dans des vasques de pierre blanche sur ses places nombreuses, se répandent dans de vastes et profonds bassins : leur bruit du jour s'élève en un chant durant la nuit, qui est ici majestueuse et étoilée, et douce sous la caresse des vents. Il y a ici des jardins, d'inoubliables allées, des escaliers conçus par Michel-Ange, à l'image des

eaux qui tombent, amples dans leur chute, chaque marche naissant d'une autre marche, comme un flot d'un autre flot. On doit à de telles émotions de se recueillir, de se reprendre soi-même à la multitude envahissante qui parle et bavarde (et comme elle est loquace !). On apprend lentement à reconnaître les très rares choses où dure l'éternel, que nous pouvons aimer, la solitude à quoi nous pouvons prendre part dans le silence. J'habite encore en ville, sur le Capitole, non loin de la plus belle statue équestre que nous ait légué l'art romain : celle de Marc-Aurèle. Mais dans quelques semaines je me transporterai dans une demeure simple et tranquille, vieil altana perdu au fond d'un grand parc, fermé aux bruits et aux provocations de la Ville. J'y passerai tout l'hiver et je jouirai de ce grand silence dont j'attends le cadeau d'heures bonnes et pleines...

De là-bas, où je serai plus chez moi, je vous écrirai moins brièvement et je reviendrai sur votre dernière lettre. Aujourd'hui je dois encore vous dire (j'aurais même dû le faire plus tôt) que l'ouvrage annoncé par votre lettre, contenant certains de vos travaux, ne m'est pas parvenu. Peut-être vous a-t-il été réexpédié de Worpswede (parce que l'on ne peut pas faire suivre les paquets à l'étranger). Cette éventualité serait la meilleure. J'aimerais la savoir confirmée. J'espère que rien ne s'est égaré, ce qui malheureusement est toujours à redouter avec la poste italienne.

J'aurais reçu ce livre avec plaisir, comme tout ce qui vient de vous ; quant aux vers qui sont nés depuis, je les lirai si vous me les confiez, je les relirai et les vivrai avec autant de cœur que je le puis.

Salutations et vœux.

Vôtre

RAINER MARIA RILKE

(*Traduction de* BERNARD GRASSET et de RAINER BIÉMEL)

(à suivre)

A LA RENCONTRE DU PRINTEMPS

Nous sommes tous partis cette après-midi à la rencontre du printemps 1936. Une pleine voiture de jeunes gens avec le vieux homme à la proue comme un chat-huant empaillé. Depuis deux jours ces grands coups par farce sur la figure comme avec un linge mouillé nous indiquaient que cette fois il arrivait de l'ouest. Alors il n'est que temps, si nous voulons le rencontrer à moitié chemin, il faut se dépêcher ! Déjà au pont de l'Alma le pélerin Mickiewicz, couleur de savate, nous donne le bon exemple. Sûr, il s'est mis en devoir de quelque chose, mais ce n'est pas de nous accompagner, c'est Monsieur Bourdelle, probable, à qui il a à demander des explications !

Dès Saint-Cloud le printemps est là qui nous siffle son petit air avec un sifflet de sucre, les bourgeons se retiennent pour ne pas fleurir. C'est comme, pour s'empêcher de rire, une bouche qui fait le cul de poule. Juste comme un bout de langue qu'on nous tire de temps en temps !

Autrefois sur les mail-coaches, *du temps où les beaux messieurs et les belles dames allaient à la Croix de Berny, il y avait une espèce de postillon qui jouait de la trompette. Cette fois nous n'avons pas de trompette. On n'en a pas besoin, ce n'est pas le cuivre qui nous manque et pas même l'or, la*

vraie ! Le soleil couchant au bout de la route taratantare à grand orchestre du côté des quatre points cardinaux et se charge en fait de métal de fournir tout ce qu'il nous faut. Vague sur vague, des jonchées l'une derrière l'autre de sa part d'ajoncs et de verdurette nous sont expédiées du fond de l'horizon. A peine avons-nous franchi l'une que la seconde arrive déjà sur nous. Tenons bien notre chapeau cependant que nous sautons ces barres fleuries, tous ces coups de printemps, ces bouffées de pluie en pleine figure et ces puissantes éruptions tout à coup sous nos roues de boue, comme quelqu'un qui éclate de rire la bouche pleine. Et déjà de tous les côtés dans les jardins, pêchers, arbres de Judée, attention ! le rose a commencé !

Et voilà les deux clochers de Chartres qui se dressent à l'autre bout de la Beauce, il n'y a pas moyen d'empêcher ça ! Le temps de s'être assoupi un petit peu et Chartres est déjà derrière nous. Le duc de Chartres avec corpulence c'était le Roi Louis-Philippe. Il y a tout un groupe d'arbres à gauche qui se sont partagé son ruban de la Légion d'honneur, dans une intention de pommes.

On avait commencé par nous donner toute la campagne en gros, à l'état écru, le mètre carré dont Orléans là-bas tient un bout et Saint Paul Deschanel à Nogent-le-Rotrou sur son bouchon de pierre épingle l'autre. Maintenant le détail commence : force clos, force jardins, force lopins, force petits bouts d'héritages, consacrés à la maturation des arbres fruitiers, le pays à cidre, et de temps en temps une espèce de chicot noir tout seul sur le côté de la route qui fait l'original. Toutes sortes de volailles

à la recherche de l'invisible qui achèvent d'émietter l'économie rustique. Le ciel devant nous tourne au rouge, les contrebasses ont remplacé les cuivres. Et puis il n'y a plus qu'un artiste aveugle qui tape de plus en plus doucement sur sa caisse. Cette fois c'est le dernier coup. Une ville ! Les lumières ont fait éruption toutes à la fois autour de nous.

Mais le jacassement dans mon dos de la jeunesse n'a pas cessé une seconde.

Cependant l'auto comme d'elle-même s'est engagée dans un chemin latéral, elle frôle les haies, elle franchit une Sarthe confidentielle, tout à coup dans le noir, comme ça, on est à la porte du monastère qui formait le but, paraît-il, de notre randonnée : et l'on ne s'est pas plus tôt arrêté que les cloches dans le clocher au-dessus de nous et l'immense ciel étoilé encore par-dessus se mettent à sonner, à la fois et chacun de son côté ! Un de ces ciels clairs comme sans doute ils n'en ont pas souvent à montrer dans l'Ouest Etat. Il y a un jeune moine encapuchonné quelque part qui tire la corde et alors ce sont toutes les étoiles du bon Dieu à la fois qui carillonnent, la première coupée ne s'est pas encore abattue qu'il se fait une nouvelle levée de battements ! Etoiles ! Etoiles ! Les grosses, les magnifiques, les commères et les duchesses, et tout le sucre en poudre à l'entour ! Il n'y en a pas de si petite qu'elle n'ait quelque chose à dire.

Laetare ! Laetare ! Laetare ! Laetare !

Pourtant ce n'est pas encore le temps pascal, ce n'est que le troisième dimanche de Carême, le seul jour de l'année où l'Eglise emploie les ornements roses : mais cette fois on est trop avancé, ce n'est

plus du rose conventionnel, le taffetas de la feuille morte, c'est du vrai rose vivant tout neuf, du 1936 numéro 1, le même qui servira tout à l'heure aux grosses demoiselles épanouies du mois de Juin et qui pour le moment est modestement utilisé par les narcisses à faire du blanc, mais ils se rattrapent sur l'odeur ! Et quand après matines et la communion on a la permission d'aller se promener au bord de la Sarthe, où déjà un pêcheur à la ligne complet de pied et cap nous a précédés, on voit que l'occulte invitation reçue hier parmi les maçonneries parisiennes ne nous avait pas trompés ! Il n'y a pas de comptoir champêtre autour de nous qui ne tienne du rose et qui n'ait de la gaze et du ruban à débiter. Ici rien qu'une branche à travers le fagot sec, mais plus loin tout un déballage innocent et cette pension dispersée dans l'herbe fraîche de rougissantes petites filles ! Mais c'est à la grand'messe en grande pompe que le rose va nous être apporté, administré pontificalement. Il ruisselle à grandes nappes de satin des épaules de l'Officiant et des deux prêtres qui l'assistent. Il apparaît et disparaît dans un rayon de soleil à travers les volutes bleues de l'encens. Laetare, Jerusalem, *nous raconte le chœur avec une prudente exultation,* et mettez-vous tous en rond afin de vous bien pénétrer des trésors de votre consolation. *Car il y a le soliste qui est là au milieu et qui n'attend que la fin de la guirlande vocale pour s'écrier :* Je me suis réjoui dans ces choses qui m'ont été dites ! *Car il n'y a pas eu beaucoup à s'écarter du violet quadragésimal pour endosser le rose : qui est la couleur qui monte au visage, l'intelligence d'un seul coup qui envahit la pensée, la foi*

qui illumine la disposition, la loyauté du serviteur qui regarde son maître dans les yeux et qui sent l'obéissance lui sortir par tous les pores ! Justement il y a une procession toute rose au milieu des cierges qui s'est mise en marche pour nous apporter la croix, ah ce ne serait pas le moment ! on ne songe pas à baisser les yeux ! des pieds à la tête on est quelqu'un de présent et l'on prie avec émerveillement pour tous ces millions de pauvres imbéciles autour de nous qui ne croient pas en Dieu !

Et maintenant, vite, le temps de déjeuner, il faut repartir, ça suffit, il ne faut pas trop regarder, il ne faut pas déranger le printemps dans son petit travail, ça va être bientôt fini d'être dimanche ! Embarque dans la citrouille de Cendrillon qui déjà teufteufe à la porte et qui n'en peut plus d'impatience de nous remporter !

Mais comment ne pas faire une politesse en passant à la cathédrale, à ce prédicateur en surplis là-haut qui nous attend dans sa chaire du Mans ? Quand nous poussons la porte, c'est justement les vêpres, psaumes et vitraux, le clergé et les fidèles, tout cela est en plein fonctionnement et après l'antienne préalable, bien sûr on n'attendait que nous ! Le psaume In exitu *se déroule majestueusement sous nos pieds comme un tapis de pourpre ! Car il n'a pas suffi à Dieu d'ouvrir une seule fois la Mer Rouge, et le même tapis liturgique est toujours à notre disposition que les Anges déroulaient sous les pieds d'Aaron et de Moïse. L'honnête petit peuple de l'Ouest, paysannes, vieilles dames, quelques coiffes çà et là, vieux bonhommes à grosses moustaches, sans parler des pensionnats, tout cela*

garnit la nef et les bas-côtés, il y a même un peu de cette foule en drap noir qui a profité bonnement pour s'asseoir de toutes les commodités de la pierre gothique. Les cierges sont allumés, l'évêque est sur son trône, son clergé est assis autour de lui, l'orgue ronfle, les grandes pages de verre de l'un et de l'autre côté de la nef flamboient de tous les feux de l'Ecriture et de la théologie, les cloches sont là tout là-haut dans le ciel à notre disposition, l'encens est en mouvement pour les rejoindre, et la fusée lévitique de ces onze colonnes semble emporter vers la Vierge tout l'édifice angélique et doctoral qui palpite solennellement dans ses aplombs. Quand les chants se taisent, on entend une fête foraine au-dessous à travers les murs qui fait le refrain, elle a ses orgues aussi et la friture lui tient lieu d'encens, toute cette liturgie populaire de temps en temps déchirée par la trompe des autos s'incorpore avec une malpropreté en somme sympathique aux rubriques de l'Antiphonaire.

Et de nouveau voici la grand'route qu'une averse a pris soin d'arroser sous nos roues et ces longs peupliers minces de chaque côté comme des parapluies refermés. On sent le Couchant dans notre dos qui procède à ses dernières dispositions et Le Mans, du fait de notre transfert,ne tarde pas à devenir héritier de la Ferté Bernard. A chaque tour de roue la mémoire s'enrichit du mètre que nous avons dérobé au désir. Ce qui hier était à gauche est maintenant passé à droite, je dis la profonde Gaule intérieure, le fonds de bois et de grosse terre labourée qui n'est pas aussi prompt que toute cette fruiterie de l'Ouest à accueillir la nouvelle de l'An nouveau, à desserrer

sa substance sous le souffle d'une bouche enfantine. On dirait plutôt que la nuit a consolidé l'hiver, et sur ce pays bilatéral dont la route dessine la division et qui constitue cette part de notre exploration qui est destinée à n'enrichir que notre ignorance s'épaissit mélancoliquement pli à pli la coulle noire de Saint Martin.

Il fait déjà si sombre quand nous arrivons à Chartres qu'on peut se demander si la Cathédrale encore est accessible. Quel bonheur ! elle est ouverte, et par surcroît de chance rien encore n'est allumé. Il n'y a que ce buisson de cierges en feu sous les pieds de la Vierge Noire. J'ai vu la cathédrale une fois étinceler tout entière sous le rayon de la Pentecôte. Je l'ai vue, dans la durante componction de l'Avent, pareille à cette caisse du Tabernacle que nous décrit Moïse, sous les plis d'un voile éclatant où l'hyacinthe dans la variété des broderies se mêle à la pourpre et à l'écarlate deux fois teint, au sein de Celui-là qui est multus ad ignoscendum, *s'imprégner du mystère de son cilice lumineux. Mais je ne l'avais jamais considérée en train de s'éteindre, d'abandonner feuille à feuille sa joue, de résorber son hymne, d'arriver au silence par une économie progressive, de retirer son adhésion à toute énonciation distincte. Déjà le jaune et le blanc sur le filtre circonférent ne sont plus qu'un pétillement inanimé, le vert est défunt, le rouge n'est plus qu'un sourd tison. Tout est devenu velours, couleur de pensée, le retrait au sein de l'interdiction, cet assombrissement, cet assourdissement qui est de l'azur condensé, le paon qui se développe dans les té-*

nèbres... Et à ce moment l'épouvantable électricité fait explosion de toutes parts ! Ah, fuyons !

Mais l'horrible lumière est encore là qui nous accompagne et nous aveugle jusqu'à Paris. Maintenon, Epernon, Rambouillet, Versailles, les châteaux, les villes royales, les parcs en proie aux lotissements, tout cela ne fait plus qu'un court intervalle de feuillage, d'obscurité et de rêve entre les pompes à essence. Et pendant que nous nous engloutissons au milieu des morts vivants, Paris ! j'élève vers la lune au fronton du firmament un regard de fidélité et de protestation.

PAUL CLAUDEL

PARIS, MYTHE MODERNE

Voilà la Cité Sainte, assise à l'Occident !

A. Rimbaud,
Paris se repeuple.

« Les mythes modernes sont encore moins compris que les mythes anciens, quoique nous soyons dévorés par les mythes. »

Balzac, *La vieille fille.*

Un des aspects les plus déroutants du problème des mythes est certainement le suivant : il est avéré que dans de nombreuses civilisations, les mythes ont répondu à des besoins humains assez essentiels pour qu'il soit dérisoire de supposer qu'ils ont disparu. Mais, dans la société moderne, on voit mal de quoi se satisfont ces besoins et par quoi la fonction du mythe est assurée.

Comme on pense le mythe sous la catégorie de l'imaginaire, on est aussitôt tenté, pour répondre à cette question, de désigner la littérature. A la vérité cependant, des précautions considérables s'imposent. S'il est en effet une valeur du mythe en tant que tel, elle n'est en aucune mesure d'ordre esthétique. Or, si l'on veut convenablement décrire la sorte d'intérêt que les livres suscitent et l'attitude d'esprit que leur lecture suppose, il faut avant tout marquer que c'est la jouissance du beau qui constitue l'une, la recherche du chef-d'œuvre qui oriente l'autre. Cela seul peut paraître rédhibitoire, car une conséquence décisive en dépend ; la communication entre l'œuvre et le public n'est jamais affaire que de sympathies personnelles ou d'affinités de tendances — affaire de goût, affaire de style. Le verdict définitif relève ainsi toujours de

l'individu, non que la société n'influe pas, mais elle propose sans contraindre. Le mythe, au contraire, appartient par définition au *collectif*, justifie, soutient et inspire l'existence et l'action d'une communauté, d'un peuple, d'un corps de métier ou d'une société secrète. Exemple concret de la conduite à tenir et *précédent*, au sens judiciaire du terme, dans le domaine fort étendu alors de la *culpabilité sacrée*, il se trouve, du fait même, revêtu, aux yeux du groupe, d'autorité et de force coercitive. On peut aller plus loin dans cette opposition et affirmer que c'est précisément quand le mythe perd sa puissance morale de contrainte, qu'il devient littérature et objet de jouissance esthétique. C'est l'instant où Ovide écrit les *Métamorphoses*.

Une possibilité de rapprochement s'esquisse néanmoins, car il est en principe plusieurs façons possibles de considérer la littérature. La préoccupation du chef-d'œuvre, à tout prendre, n'en est qu'une et on peut envisager, au lieu des plus rares réussites de la production, son ensemble sans égard au style, à la puissance ou à la beauté, en accordant par exemple au seul tirage, une valeur symptomatique éminente. C'est assurément donner le pas délibérément à la quantité et avantager de façon écrasante la littérature populaire au détriment de celle des lettrés. Mais l'analyste reprend par ce moyen quelque assurance et mesure mieux ses chances de saisir les lois du genre, ses lignes de force, et surtout sa portée pratique sur l'imagination, la sensibilité et l'action. Enfin, la question est ainsi replacée à l'échelle du collectif et sans qu'on puisse encore, à proprement parler, penser au mythe, la littérature devient, elle aussi, une puissance, comparable à la presse par exemple, mais située dans l'imaginaire pur, agissant sans doute de façon infiniment plus indirecte et diffuse, exerçant cependant une pression de même nature et presque de même surface utile.

Dans ces conditions, celui qui désire, aux fins désin-

téressées de la connaissance ou parce qu'il pense en tirer un profit immédiat pour l'efficacité de son action, étudier les us et coutumes, les démarches sociales de l'imagination, est conduit fatalement à cette conception très particulière de la littérature, conception que les artistes trouveront facilement un peu détachée, cynique ou méprisante, mais enfin lucide pour une part et peut-être machiavélique, *luciférienne* en un mot — et qui l'est en effet, tout bien considéré d'ailleurs. Grossièrement parlant, cette attitude, vis-à-vis de la critique esthétique, s'apparente à celles de la sociologie vis-à-vis des morales *à priori* et de la psychologie dite scientifique vis-à-vis des règles du syllogisme. Elle sera donc, si l'on tient à la nommer, une sorte de *sociologie littéraire*. Il en résulte pour la littérature des lettrés une heureuse conséquence ; sans doute, on ne la sépare pas de la littérature populaire et on compte bien retrouver chez l'une comme chez l'autre, à une même époque et dans un même pays, les mêmes tendances, les mêmes appels, les mêmes *mythes* au besoin (puisqu'aussi bien c'est la recherche du mythe qui a déterminé cette manœuvre), mais on reconnaît objectivement ses mérites particuliers, qu'on étudie, comme il se doit, en tant que facteurs importants du problème, à savoir la réussite technique à la manière d'une supériorité d'armement, l'auréole de prestige à la manière d'un trafic d'influence, la plus haute conscience enfin comme la royauté connue des borgnes chez les aveugles.

Ceci dit, il paraîtra sans doute acceptable d'affirmer qu'il existe, dans cette perspective, une représentation fantasmagorique de Paris, plus généralement de la grande ville, *assez puissante sur les imaginations pour que jamais en pratique ne soit posée la question de son exactitude*, créée de toutes pièces par le livre, assez répandue néanmoins pour faire maintenant partie de l'atmosphère mentale collective et posséder par suite une certaine

force de contrainte. On reconnaît là déjà les caractères de la représentation mythique.

Cette promotion du décor urbain à la qualité épique, plus exactement cette exaltation subite dans le sens du fantastique de la peinture réaliste d'une cité bien définie, la plus intégrée qui fût dans l'existence même des lecteurs, n'a pas échappée à l'attention des historiens de la littérature. On la constate dans la première moitié du XIXe siècle, où soudain le ton s'élève sitôt que Paris est mis en scène. Il semble alors que la grandeur et l'héroïsme ne soient plus obligés, pour réclamer ou obtenir l'attention, de revêtir le costume des Grecs de Racine ou des Espagnols de Hugo ; le recul du temps et de l'espace n'est plus nécessaire au monde tragique pour qu'il apparaisse tel. La conversion est totale ; le monde des suprêmes grandeurs et des inexpiables déchéances, des violences et des mystères ininterrompus, le monde où, à tout instant, tout est partout possible, parce que l'imagination y a délégué d'avance et y situe aussitôt ses sollicitations les plus extraordinaires, ce monde n'est plus lointain, inaccessible et autonome ; c'est celui où chacun passe sa vie.

Ce phénomène, contemporain des débuts de la grande industrie et de la formation du prolétariat urbain, est lié d'abord, pour commencer par le plus apparent, à la transformation du roman d'aventures en roman policier. Il faut tenir pour acquis que cette métamorphose de la Cité tient à la transposition dans son décor, de la *savane* et de la *forêt* de Fenimore Cooper [1], où toute branche cassée signifie une inquiétude ou un espoir, où tout tronc dissimule le fusil d'un ennemi ou l'arc d'un invisible et silencieux vengeur. Tous les écrivains, Balzac le premier, ont nettement marqué cet emprunt et ont rendu loyalement à Cooper ce qu'ils lui devaient. Les ouvrages du type des

1. Cf. Régis Messac, *Le « détective novel » et l'influence de la pensée scientifique*, Paris, 1929, pp. 416-440.

Mohicans de Paris d'A. Dumas, au titre significatif entre tous, sont des plus fréquents. Cette transposition est dûment établie, mais nul doute que le Roman Noir n'ait joué quelque rôle de son côté ; les *Mystères de Paris* se souviennent parfois en effet des *Mystères du Château d'Udolphe* [1]. Rapidement, la structure mythique se développe : à la cité innombrable s'oppose le Héros légendaire destiné à la conquérir. De fait, il n'est guère d'ouvrages du temps qui ne contiennent quelque invocation inspirée à la capitale et le cri célèbre de Rastignac est d'une discrétion inaccoutumée, encore que l'épisode comporte tous les traits habituels du thème. Les héros de Ponson du Terrail sont plus lyriques dans leurs inévitables discours à la « Babylone moderne » (on ne nomme plus Paris autrement) [2] ; qu'on lise par exemple celui d'Armand de Kergaz dans les *Drames de Paris*, celui surtout du génie du mal, le faux Sir Williams, dans *le Club des Valets de Cœur* :

O Paris, Paris ! Tu es la vraie Babylone, le vrai champ de bataille des intelligences, le vrai temple où le mal a son culte et ses pontifes, et je crois que le souffle de l'archange des ténèbres passe éternellement sur toi comme les brises sur l'infini des mers. O tempête immobile, océan de pierre, je veux être au milieu de tes flots en courroux cet aigle noir qui insulte à la foudre et dort souriant sur l'orage, sa grande aile étendue : je veux être le génie du mal, le vautour des mers, de cette mer la plus perfide et la plus tempétueuse, de celle où s'agitent et déferlent les passions humaines.

Dans ces lignes où les hellénistes reconnaîtront avec surprise une des images les plus connues de Pindare, on croit percevoir *les paroles insensées, quoique pleines d'une infernale grandeur* du comte de Lautréamont [3]. M. Régis

1. Notamment par l'importance prépondérante des caves et des souterrains.

2. Il faut sans doute rechercher l'origine de cette appellation dans les sermons des prédicateurs effrayés des innombrables dangers de perdition de la grande ville. Il y aurait ainsi toute une recherche à faire sur le rôle de l'Église dans la création du mythe de Paris et la façon dont celui-ci a hérité d'une représentation elle-même en partie mythique de Babylone.

3. Je ne veux marquer ici que la communauté de style, de langage dans le lyrisme. Les rapports des *Chants de Maldoror* et du roman feuilleton sont trop connus par ailleurs pour qu'il soit nécessaire d'y insister ici. Leur étude sérieuse reste cependant à entreprendre.

Messac l'a déjà signalé. En effet, c'est bien du même Paris qu'il s'agit, celui dont Eugène Sue avait décrit les tapis francs et peuplé les souterrains labyrinthiques de personnages aussitôt célèbres : le Chourineur, le prince Rodolphe, Fleur de Marie, le Maître d'École. Le décor de la ville participe au mystère ; on se rappelle la lampe divine au bec d'argent, aux lueurs « blanches comme la lumière électrique » qui, dans les *Chants de Maldoror*, descend lentement la Seine en traversant Paris. Plus tard, à l'autre extrémité du Cycle, dans *Fantômas*, la Seine connaîtra aussi vers le Quai de Javel d'inexplicables lueurs errant dans ses profondeurs. Ainsi les mystères de Paris se perpétuent identiques à eux-mêmes : les mythes ne sont pas si fuyants qu'on croit.

Cependant, il paraît sans cesse de nouvelles œuvres dont la ville est le personnage essentiel et diffus et le nom de Paris qui figure presque toujours dans le titre avertit assez que le public aime qu'il en soit ainsi [1]. Comment, dans ces conditions, ne se développerait-il pas en chaque lecteur la conviction intime, qu'on perçoit encore aujourd'hui, que le Paris qu'il connaît n'est pas le seul, n'est pas même le véritable, n'est qu'un décor brillamment éclairé, mais trop *normal*, dont les machinistes ne se découvriront jamais, et qui dissimule un autre Paris, le Paris réel, un Paris fantôme, nocturne, insaisissable, d'autant plus puissant qu'il est plus secret, et qui vient à tout endroit et à tout moment se mêler dangereusement

1. Il faut citer quelques titres. Je les extraits de la bibliographie de M. Messac : 1841, H. Lucas, *Les Prisons de Paris* ; 1842-3, E. Sue, *Les Mystères de Paris* ; 1844, Vidocq, *Les Vrais Mystères de Paris* ; 1848, M. Alhoy, *Les Prisons de Paris* ; 1852-56, X. de Montépin, *Les Viveurs de Paris* ; 1854, Alex. Dumas. *Les Mohicans de Paris* ; 1862, P. Bocage, *Les Puritains de Paris* ; 1864, J. Claretie, *Les Victimes de Paris* : 1867, Gaboriau, *Les Esclaves de Paris* ; 1874, X. de Montépin, *Les Tragédies de Paris* ; 1876, F. de Boisgobey, *Les Mystères du nouveau Paris* ; 1881, J. Claretie, *Le Pavé de Paris* ; 1888, G. Aymard, *Les Peaux-Rouges de Paris*, etc. Il faudrait naturellement ajouter les titres du type *Les Mystères du Grand Opéra* de Léo Lespès (1843), où le nom de Paris n'est que suggéré et ceux du type *Les Mystères de Londres* (Paul Féval, 1844), où il est seulement transposé.

à l'autre ? Les caractères de la pensée enfantine, l'artificialisme en premier lieu, régissent cet univers étrangement présent ; rien ne s'y passe qui ne soit prémédité de longue date, rien n'y répond aux apparences, tout y est préparé pour être utilisé au bon moment par le héros tout-puissant qui en est le maître. On a reconnu le Paris des livraisons de *Fantômas*. M. Pierre Véry en a brillamment rendu l'atmosphère. Le héros-type, selon lui, est l'Homme-aux-verres-fumés : le génie du crime, l'empereur de l'épouvante, le maître des transformations saugrenues, celui qui modifie à volonté son visage et dont le costume, perpétuellement changeant, défie toute description ; celui à qui ne s'applique aucun signalement... « celui sur qui les balles ne portent pas, sur qui s'émoussent les lames, qui absorbe les poisons comme d'autres le lait. » Et voici une page de sa vie selon le même auteur :

Il était celui dont la demeure, truquée, communique par d'inimaginables ascenseurs avec le cœur de la terre. Au milieu d'un champ, il reparaît. Passe une fille de ferme, une gardeuse d'oies qui est, qui ne peut être qu'un limier déguisé. L'autre flaire le danger, rentre sous le sol. Le long de souterrains fermés, tous les cent mètres, de portes de triple acier qu'il actionne du petit doigt au moyen d'un bouton, il traverse des repaires bourrés d'armes et de bijoux, des laboratoires garnis de cornues, de bombes, de machines infernales : enfin, il ressurgit à la surface. A Notre-Dame, la nuit. Un autel pivote. Voici l'homme aux verres fumés, il a les clefs de la sacristie et le bedeau, qui est son complice, l'éclaire avec un cierge. Au Musée du Louvre. Le portrait de la Joconde s'écarte, l'homme aux verres fumés se montre. Il a les clefs de la porte et celles de la grille, le gardien, qui lui est dévoué, l'éclaire avec une lanterne sourde. Dans les caves de la Préfecture, maintenant. C'est lui, toujours. Les agents, qui sont ses créatures, feignent de dormir sur son passage. Là encore il a les clefs. Il a toutes les clefs.

Puis il est dans un café, il commande un bock : le garçon, qui est son âme damnée, glisse un billet sous la soucoupe. Paisiblement l'homme aux verres fumés gagne la porte. (Il était temps. Dans son dos, une troupe d'inspecteurs, revolver au poing, fait irruption dans le débit ; ceux-ci ne sont pas de sa bande). Lui cependant, etc... [1]

1. Pierre Véry, *Les Métamorphoses*, N. R. F., 1931, pp. 178-179. On doit également à M. Véry, outre de nombreux romans policiers, un remarquable article publié peu de temps auparavant dans la *Revue Européenne* (mai-juin-juillet 1930), où il montre une exceptionnelle compréhension de l'imagination moderne et qui vaut d'être signalé.

On excusera cette longue citation, mais son allure de dithyrambe, particulièrement adaptée au sujet, la laisse difficilement couper. Elle répond, au surplus, comme on le verra, aux arrière-pensées des créateurs du genre. Enfin, elle consacre un nouveau progrès dans la description mythique de la capitale : la fissure idéale qui séparait le Paris des apparences du Paris des mystères est comblée. Les deux Paris qui, au début, coexistaient sans se confondre sont maintenant réduits à l'unité. Le mythe s'était d'abord contenté des facilités de la nuit et des quartiers périphériques, des ruelles inconnues et des catacombes inexplorées. Mais il a gagné rapidement la pleine lumière et le cœur de la cité. Il *occupe* les édifices les plus fréquentés, les plus officiels, les plus rassurants. Notre-Dame, le Louvre, la Préfecture sont devenus ses terres d'élection. Rien n'a échappé à la contagion, le mythique a partout contaminé le réel.

Qu'on soit redevable avant tout au roman policier de cette transfiguration de la vie moderne, Chesterton le signalait déjà en 1901 : « Cette conception de la grande cité elle-même comme une chose d'une étrangeté frappante a trouvé très certainement dans le roman policier son Iliade. Personne n'a pu s'empêcher de remarquer, que, dans ses histoires, le héros ou l'enquêteur traversent Londres avec une insouciance de leurs congénères et une liberté d'allures comparables à celles d'un prince de légende voyageant au pays des elfes. Au cours de cet aventureux voyage, le banal omnibus revêt les apparences antédiluviennes d'un navire enchanté. Voici que les lumières de la ville brillent comme les yeux d'innombrables farfadets, etc... [1] »

On est ainsi en présence d'une poétisation de la civilisation urbaine, d'une adhésion réellement profonde de la sensibilité à la ville moderne, qui naît d'ailleurs au même

1. G. K. Chesterton, « Defence of the detective story », *The Defendant*, Londres, 1901, p. 158. Cf. R. Messac, *op. cit.*, p. 11.

moment à son aspect actuel. Il faut maintenant chercher si ce phénomène n'est pas significatif d'une révolution de l'esprit d'un caractère plus général. Car, si cette transfiguration de la ville est bien un mythe, elle doit être, comme les mythes, susceptible d'interprétation et révélatrice de destins.

On tient déjà le substrat social et démographique : accroissement considérable de la concentration industrielle, de l'exode rural, de la surpopulation urbaine, débuts des grands magasins (*La fille mal gardée*, *Les deux magots*, *Le diable boiteux*, etc.), de la haute finance (Rotschild, Fould, les frères Péreire, etc...), des sociétés par actions, etc. En 1816, à la Bourse, 7 valeurs sont cotées, plus de 200 en 1847. La construction des chemins de fer est activement poussée. La prolétarisation produit ses premiers drames et les sociétés politiques secrètes pullulent.

On comprend qu'un changement si radical ait provoqué quelque enivrement dans les consciences déjà troublées par le Romantisme. Mais, cette fois, le choc était en sens inverse : c'est un appel impérieux, mais non moins lyrique, de la réalité et de l'actuel. De fait, l'élection de la vie urbaine à la qualité de mythe signifie immédiatement pour les plus lucides un parti-pris aigu de *modernité*. On sait quelle place tient chez Baudelaire ce dernier concept : on ne s'étonnera pas de rencontrer en lui un partisan décidé, passionné, de la nouvelle orientation. Il s'agit là, pour lui, dit-il, de la question « principale et essentielle », celle de savoir si son temps possède « une beauté particulière, inhérente à des passions nouvelles ». On connaît sa réponse : c'est la conclusion même de son écrit théorique le plus considérable, au moins par son étendue :

« Le merveilleux nous enveloppe et nous abreuve comme l'atmosphère : mais nous ne le voyons pas... Car les héros de l'Iliade ne vont qu'à notre cheville, ô Vautrin, ô Rastignac, ô Birotteau, — et vous, ô Fontanarès,

qui n'avez pas osé raconter au public vos douleurs sous le frac funèbre et convulsionné que nous endossons tous ; — et vous, ô Honoré de Balzac, vous le plus héroïque, le plus singulier, le plus romantique et le plus poétique parmi tous les personnages que vous avez tirés de votre sein [1]. »

C'est ainsi un premier état d'une sorte de théorie du caractère épique de la vie moderne, aux conséquences encore imprévisibles, mais que Baudelaire emploiera sa vie entière à développer [2] et dont les *Fleurs du Mal* ne sont qu'une insuffisante illustration, un pis-aller aux yeux mêmes de leur auteur peut-être, qui songe alors à écrire des *romans* (dont il n'a laissé que les titres) et qui confie à sa mère en décembre 1847 [3] : « A partir du jour de l'an, je commence un nouveau métier — c'est-à-dire la création d'œuvres d'imagination pure — le Roman. Il est inutile que je vous démontre la gravité, la Beauté et le côté infini de cet art-là... » Plus tard, il envisagera de jurer que les *Fleurs du Mal* sont un « livre d'art pur », mais il prévient en même temps que, ce faisant, il mentira « comme un arracheur de dents [4] ». On comprend alors dans quel esprit il invoque Balzac qui développe plus qu'un autre le mythe de Paris dans le sens baudelairien. Victor Hugo cède au courant à son tour et écrit les *Misérables*, épopée de Paris pour une notable part, après l'exotisme clinquant des *Orientales* et de *Han d'Islande* (qu'on mesure le chemin parcouru) [5]. Lui, non plus, ne voit pas un réaliste dans Balzac : « Tous ses livres, dit-

1. Baudelaire, *Salon de 1846*, ch. XVIII, « De l'héroïsme de la vie moderne »
2. Cf. « Le peintre de la vie moderne », « l'école païenne », etc.
3. C'est-à-dire dix ans avant les *Fleurs du Mal* : on voit combien peu celles-ci, malgré la légende, représentent la vocation tyrannique de toute un vie.
4. *Lettres*, Paris, 1905, p. 522.
5. Plus tard, dans *l'Homme qui rit*, V. Hugo s'attachera à décrire l'atmosphère d'une ville la nuit : « Le petit errant subissait la passion indéfinissable de la ville endormie. Ces silences de fourmillières paralysées dégagent du vertige. Toutes ces léthargies mêlent leurs cauchemars, ces sommeils sont une foule, etc... »

il dans son discours sur la tombe du romancier, ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir, marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine. » Baudelaire ne changera pas d'opinion à ce sujet : « J'ai maintes fois été étonné que la grande gloire de Balzac fût de passer pour un observateur. Il m'a toujours semblé que son principal mérite était d'être un visionnaire, et un visionnaire passionné [1]. » Quand il établit pour son compte la théorie de l'héroïsme moderne, c'est bien d'ailleurs au Paris de Sue et de Balzac qu'il pense, mieux c'est déjà au fait-divers qu'il fait appel : « Le spectacle de la vie élégante et des milliers d'existences flottantes qui circulent dans les souterrains d'une grande ville — criminels et filles entretenues, — la *Gazette des Tribunaux* et le *Moniteur* nous prouvent que nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour connaître notre héroïsme [2]. » Ce goût de la modernité va si loin que Baudelaire comme Balzac l'étend aux plus futiles détails de la mode et de l'habillement. Tous deux les étudient en eux-mêmes et en font des questions morales et philosophiques [3], car ils représentent la réalité immédiate dans son aspect le plus aigu, le plus agressif, le plus irritant peut-être, mais aussi le plus généralement vécu [4]. En

1. Article sur Théophile Gautier, chap. IV.

2. *Salon de 1846*, chap. XVIII. Il faut se rappeler que les *Mystères de Paris* sont de 1843 et remarquer que « les millions d'existences flottantes qui circulent dans les souterrains d'une grande ville » sont pour un esprit aussi critique que Baudelaire un *objet de croyance*. Ceci prouve déjà à soi seul le caractère mythique de la représentation de Paris. Il restera tel pour le poète toute sa vie durant : qu'on pense aux « Tableaux Parisiens » des *Fleurs du Mal*, et surtout au *Salon de 1859* où Baudelaire regrette longuement l'absence de peintures représentant la solennité naturelle d'une ville immense, la *noire majesté de la plus inquiétante des capitales*, que seul un officier de marine a réussi à bien rendre (chap. VIII).

3. Baudelaire rompt des lances en faveur de l'habit noir (Cf. *Supra*) et Balzac écrit une *Physiologie de la cravate et du cigare*, une *Théorie du gant*, un *Traité de la vie élégante*.

4. De plus, pour Baudelaire, ces préoccupations rejoignent son importante théorie du *Dandysme* dont précisément il fait une question de morale et de modernité.

outre, comme l'a fortement marqué E. R. Curtius, ces détails vestimentaires manifestent « la transposition sur le mode capricieux et souriant de la lutte pathétique et violente que se livrent les forces nouvelles de l'époque [1]. »

Il n'est pas difficile d'apercevoir que cette attention systématique à la vie contemporaine signifie d'abord une opposition aux caractères extérieurs du Romantisme : goût de la couleur locale, du pittoresque exotique, du gothique, des ruines et des fantômes. Mais elle suppose aussi, plus profondément, une rupture radicale avec le mal du siècle, en tout cas la réforme du concept du héros maladif, rêveur et inadapté. En effet, en face de la ville mythique, *creuset des passions*, qui exalte et broie tour à tour les caractères bien trempés, il faut un héros animé de volonté de puissance, pour ne pas dire de césarisme. « La destinée d'un homme fort est le despotisme », écrit Balzac et un de ses meilleurs analystes remarque qu'il a peint « des êtres qui, sortis des troubles et des confusions de la vie sentimentale, délivrés du dégoût paralysant de la vie, ont retrouvé le chemin de la responsabilité morale, de l'activité efficace, de la foi qui rompt tous les obstacles [2] ». Tels de ses romans sont ainsi des réponses caractérisées à *René* ou à *Obermann*. De fait le rêve et ses succédanés ne jouent pas grand rôle dans la vie des personnages de Balzac. Pour un peu, sans doute, ils le traiteraient avec le mépris de D. H. Lawrence qui le compare aux ordures des poubelles et considère comme une étrange aberration, non qu'on s'y intéresse, mais qu'on y attribue une *valeur* [3]. Cependant, pour être délibérément attachés à l'action, les personnages de la *Comé-*

1. E. R. Curtius, *Balzac*, trad. franç., pp. 194-195.
2. E. R. Curtius, *op. cit.*, p. 303.
3. Il est au-dessous de notre dignité d'accorder à ce ramassis une importance réelle. Il est toujours au-dessous de notre dignité de dégrader l'intégrité individuelle en allant fouiller et remuer l'ordure de l'accident et de l'inférieur, le ramassis des coïncidences mécaniques et des automatismes. Seuls ont un jeu les événements qui concernent une âme dans sa pleine intégrité, soit qu'ils en sortent, soit qu'ils la modifient. *Fantaisie de l'inconscient*, p. 202-3.

die Humaine n'en sont pas moins romantiques, soit qu'il entre nécessairement dans la nature du héros une part de romantisme qui tienne à la fonction sociologique de la notion, soit, comme l'indique Baudelaire, ici comme toujours le complice de Balzac dans cette aventure de la modernité, que le romantisme demeure une « grâce, céleste ou infernale » dispensatrice de « stigmates éternels [1] ».

Quoi qu'il en soit, héros civilisateurs comme Benassis ou conquérants comme Rastignac, les personnages de Balzac, quand ils arrivent à pied d'œuvre devant la *réalité rugueuse à étreindre*, laissent généralement derrière eux un passé quelque peu brumeux, incertain ou difficile, apparenté à la vie de leurs prédécesseurs de la belle époque romantique, passé au cours duquel ils se sont formés et dont ils gardent l'empreinte, mais dont ils ont triomphé et qui pourrait, par tous ces caractères, correspondre, en mythologie classique, à la période dite d'*occultation*, qui précède toujours pour le héros le temps des épreuves et celui du triomphe : Dionysos à Nysa, Apollon berger chez Admète, Œdipe avant le Sphinx, Achille chez les femmes de Scyros. Rien n'est plus instructif à cet égard que le type de Vautrin, à la fois révolté et créateur [2], le *forçat intraitable sur qui se referme toujours la porte du bagne*, et, en même temps, réalisateur intelligent et précis qui tient dans l'ombre les fils d'une machination compliquée et grandiose [3].

En somme, ni le héros romantique, ni le héros *moderne* ne sont satisfaits de l'état de fait que leur crée la société. Mais l'un s'en éloigne alors que l'autre en décide la con-

1. *Salon* de *1859*, chap. VI.

2. Voir l'analyse de Curtius, *op. cit.*, p. 159.

3. C'est proprement ce complexe que j'appelle l'esprit *luciférien*. Il correspond au moment où la révolte se mue en volonté de puissance et sans rien perdre de son caractère passionné et subversif, attribue à l'intelligence, à la vision cynique et lucide de la réalité, un rôle de premier plan pour la réalisation de ses desseins. C'est le passage de l'*agitation* à l'*action*.

quête, si bien que le Romantisme aboutit à une théorie de l'ennui, le sentiment *moderne* de la vie à une théorie du pouvoir ou, au moins, de l'énergie. Dans le Paris transfiguré de Hugo et de Balzac, apparaissent sans tarder les figures d'Enjolras et de Z. Marcas — ces premiers représentants du type, spécifiquement français selon Curtius, du révolutionnaire chaste — qui ne conçoivent le pouvoir que revêtu de ce caractère impitoyable et quasi *pontifical* [1] dont D. H. Lawrence a donné de saisissantes formules. Baudelaire, de son côté, imaginait que l'exercice seul du pouvoir donne « à défaut de vertu, une certaine noblesse d'attitude [2] », annonçant ainsi la conception du romancier anglais : « Il faut bien que quelqu'un exerce le pouvoir et ceux-là doivent le posséder qui ont pour lui un don naturel et qui ressentent quelque respect pour son caractère sacré [3] ». Ce *don naturel* recouvre étrangement ici *les dons célestes que le travail et l'argent ne peuvent conférer*, ces dons auxquels pense Baudelaire quand il parle de fonder *une espèce nouvelle d'aristocratie* [4]. De nouveau cette préoccupation rejoint Lawrence : « Nous fonderons un ordre de chevalerie où nous serons tous princes comme les anges. Il faut que nous réalisions ce rêve ou du moins que nous lui donnions la vie, que nous le fassions naître sur la terre surveillée par notre vieil esprit de ruse, guidée par nos habitudes ancestrales de militarisme mercenaire [5]. » Quant à Balzac, il suffira, pour boucler le cycle, de se souvenir que c'est l'homme

1. Le mot est de Hugo qui décrit Enjolras comme une *nature pontificale et guerrière*. Le personnage, *angéliquement beau* par ailleurs, paraît être assez exactement inspiré de Saint-Just.

2. *Salon de 1859*, chap. VI.

3. D. H. Lawrence, *Kangourou*. Il faut souligner que cette conception du pouvoir est aux antipodes de la théorie maurassienne de la monarchie et se rapproche beaucoup des conclusions de Frazer dans *Les Origines magiques de la Royauté*. C'est du reste un bon signe qu'elle se situe du côté de la science et non de celui de la construction *à priori*.

4. Baudelaire, *Le peintre de la vie moderne*, chap. IX, « le Dandy ».

5. D. H. Lawrence, Lettre à Lady Ottoline Morrell, 1er févr. 1915. Cf *Lettres choisies*, Paris, 1934, t. I, p. 122.

dont la première œuvre ou presque, se trouve être une *Histoire impartiale des Jésuites*, qu'il considérerait comme un hommage « à la plus belle société qui jamais ait été formée » et qu'il est en même temps le créateur de Vautrin et l'auteur de l'*Histoire des Treize* dont on se rappelle assez le début : « Il s'est rencontré sous l'Empire et dans Paris treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour rester fidèles à la même pensée,... assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient, assez forts pour se mettre au-dessus de toutes les lois, assez hardis pour tout entreprendre... » Leur chef avait présumé lui aussi, « que la société devait appartenir tout entière à des gens distingués qui, à leur esprit naturel, à leurs lumières acquises, à leur fortune, joindraient un fanatisme assez chaud pour fondre en un seul jet ces différentes forces ». D'autre part, comme les Dandys à propos desquels Baudelaire pense à fonder sa nouvelle espèce d'aristocratie, ce sont des gens « supérieurs, froids et railleurs », en outre « entraînés vers des jouissances asiatiques par des forces d'autant plus excessives que, longtemps endormies, elles se réveillaient plus furieuses [1] ». Les deux écrivains, d'ailleurs, invoquent rigoureusement les mêmes exemples : la Société de Jésus et le Vieux de la Montagne. Comparables en effet *aux ambitieux et humbles sectaires* [2] de celui-ci, les mythiques associés du romancier, qui jouissent du « bonheur continu d'avoir un secret de haine en face des hommes », tiennent sous leur mystérieux empire un Paris dont Balzac fait une longue description lyrique et physiognomonique en commençant son récit. Dépeints enfin comme des « flibustiers en gants jaunes et en carrosse » [3], ils sont déjà du domaine de la littérature populaire. Voici donc à quoi

1. Balzac, *Histoire des Treize*, Préface.
2. Baudelaire, *loc. cit.*
3. Balzac, *loc. cit.*

rime dans les cerveaux lucides et privilégiés cette arrière-pensée de la fondation d'un ordre monastique et militaire, réservé à l'élite, dispensé de la morale vulgaire, voué à la conquête par principe comme par instinct ; c'est la contre-partie élaborée du mythe que le roman-feuilleton vient de répandre et qui impose déjà confusément aux imaginations la vision d'une immense ville endormie sur qui un gigantesque Fantômas masqué, rasé de frais, en habit et en haut de forme, le pied posé sur quelque édifice, étend une main toute puissante, dans l'attitude que chacun verra plus tard, sur la couverture des magazines.

En somme, vers 1840, on constate un changement considérable dans le monde extérieur, principalement dans le décor urbain, et en même temps, naît une conception de la ville de caractère nettement mythique, qui entraîne une évolution du type du héros et une révision sévère des valeurs romantiques. Cette révision tend à en éliminer les parties faibles, à en systématiser au contraire les côtés agressifs et entreprenants. Le Romantisme, en effet, marque la prise de conscience par l'homme d'un faisceau d'instincts à la répression desquels la société est fortement intéressée, mais, pour une large part, il manifeste l'abandon de la lutte, le refus même du combat. Aussi l'écrivain romantique a-t-il volontiers devant la société une attitude défaitiste. Il se tourne vers les diverses formes du rêve, *vers une poésie de refuge et d'évasion.* La tentative de Balzac et de Baudelaire est exactement inverse et tend à *intégrer dans la vie* les postulations que les Romantiques se résignaient à satisfaire sur le seul plan de l'art et dont ils nourrissaient leurs poésies. Par là, cette entreprise est bien apparentée au mythe *qui signifie toujours un accroissement du rôle de l'imagination dans la vie*, en tant que, par nature, il est susceptible de provoquer à l'acte. Par contre une littérature de refuge et d'évasion reste proprement *littéraire*, car elle sert à

procurer *les plus idéales, les plus inoffensives des satisfactions de substitution* et détermine par conséquent un recul de l'imagination dans le domaine des exigences pratiques. Il suit de là que le Romantisme d'ancienne observance se trouve par essence radicalement incapable de mythes. Certes il produisait avec complaisance des contes de fées et des histoires de revenants, se berçait de fantastique, mais s'éloignait du mythe par le fait même. En effet celui-ci, *impératif et exemplaire*, n'a rien de commun avec un goût du surnaturel qui agit à la manière d'un *dérivatif* et manifeste seulement une adaptation insuffisante à la société, au lieu d'en représenter une vision collective, exaltée et entraînante.

Pour que l'œuvre d'un Balzac, au contraire, apparaisse authentiquement mythique, il suffira de rappeler que, du vivant même de son auteur, s'étaient constitués à Venise et en Russie des cercles d'hommes et de femmes qui se distribuaient les rôles des personnages de la *Comédie Humaine* et s'appliquaient à vivre à leur ressemblance. L'enfantillage de semblables manifestations n'est pas en question. Il faut prendre garde, cependant, qu'on ignore trop la nature des besoins mal définis qu'elles supposent et qu'il est assez patent que c'est un sûr moyen d'agir sur l'homme que de spéculer sur eux.

Il est enfin permis d'avancer une grave conclusion : le mythe de Paris annonce d'étranges pouvoirs de la littérature. Il semble que l'art, plus encore, l'*imagination dans son ensemble*, renonce à son monde autonome pour tenter ce que Baudelaire, qu'il faut citer une dernière fois, appelle lumineusement la « traduction *légendaire* de la vie extérieure [1] ». Expression d'une même société, ce qui s'écrit, à quelque niveau qu'on l'examine, laisse voir une cohérence insoupçonnée, par suite une capacité de persuasion, sinon de pression et d'asservissement, qui

1. *Le Peintre de la vie moderne*, chap. V. C'est Baudelaire lui-même qui souligne le mot *légendaire*.

fait enfin de la littérature quelque chose de sérieux. La recherche du Beau, si suspecte comme activité valable dès qu'on n'est pas esthète, paraît négligeable au prix de l'ensemble du phénomène. On ne s'y intéresserait que par caprice d'oisif. Il est possible qu'il y ait là une perte sèche pour l'art proprement dit, — encore est-ce à discuter. De toute façon, cela même n'est rien. Il est en effet autrement important de concevoir la possibilité d'infléchir l'esthétique vers la *dramaturgie*, c'est-à-dire vers l'action sur l'homme à la faveur de représentations suscitées par la morphologie même de la société où il vit et inhérentes à son évolution et à ses difficultés particulières. Il est plus important encore de constater qu'en fait, *depuis que tout le monde lit*[1], se passent des phénomènes de ce genre. Car de nouveau, dans ces conditions, il faut poser la question du mythe et compter avec lui, — et ceci engage, comme on pense, à considérer beaucoup de choses sous un angle nouveau[2].

ROGER CAILLOIS

1. C'est-à-dire depuis l'institution de l'instruction primaire obligatoire, dont la diffusion effective est précisément contemporaine de la formation du mythe de Paris.

2. Ce travail ne veut être qu'une sorte de preuve par l'exemple qu'il existe des avantages substantiels à étudier la littérature indépendamment de tout point de vue esthétique et à considérer plutôt son rôle d'emprise, son conditionnement social, sa fonction de mythe en rapport avec des phases nouvelles de l'histoire des idées et de l'évolution du milieu. La documentation de cette étude est fragmentaire, l'analyse en est incomplète, les conclusions sujettes peut-être à révision. Mais dans l'état actuel des recherches, il ne pouvait en être autrement, car l'intérêt des questions de ce genre n'a pas encore, semble-t-il, attiré autrement que par ricochet l'attention commune. Il aurait été d'une grande importance d'être bien informé sur les points suivants qui pourraient faire l'objet d'autant de monographies : 1. Description de Paris avant le XIXe siècle, principalement chez Marivaux et Rétif de la Bretonne ; 2. Rôle de Paris pendant la Révolution, polémiques entre Girondins et Montagnards tendant à opposer la capitale à la province, répercussions dans les esprits des grandes journées révolutionnaires *parisiennes* ; 3. Développement de la police secrète sous l'Empire et la Restauration : ce que l'atmosphère urbaine y gagne en mystère dans les imaginations ; 4. Peinture morale de Paris, chez les principaux écrivains du temps et son évolution : Hugo, Balzac, Baudelaire ; 5. Etudes des descriptions objectives de Paris : Dulaure, Maxime Du Camp ; 6. Vision poétique de Paris ; Vigny, Hugo (surtout le long panégyrique historico-métaphysique de l'*Année terrible* : « Paris incendié »), Rimbaud, etc... c'est seulement une fois cette enquête achevée, que la question pourra être traitée comme elle le mérite. Mais il n'était sans doute pas prématuré de tracer le schéma de la recherche et d'en marquer la portée.

DEUX AMATEURS[1]

HYACINTHE

— Je me flatte d'espérer qu'il ne manquera rien à cette petite fête qui, tout intime que je la prépare, ne devrait pas laisser de réjouir mes belles amies et de m'échauffer le cœur.

Celle dont je les régalai le mois passé l'emportait par mille détails somptueux, ne fût-ce que par ce plat d'opales nues, d'une égale grosseur, et grosses elles l'étaient vraiment, dont mes invitées furent priées de reprendre jusqu'à deux fois. Mais plusieurs, entre les plus belles, faisaient faux bond : Justine en tournée, Julienne toujours surveillée, cadenassée, ce qui n'empêchait pas un sbire de croiser devant ma porte, avec des armes plein ses poches.

Aujourd'hui, nous ne nous abîmerons pas dans la dépense. Les fleurs pourvoiront à tout. Nous ne quitterons pas le parc où, pendant le goûter, un lâcher d'oiseaux des îles mettra dans l'air des feux qui valent bien les irisations des pierres fines. Nous resterons entre nous, comme toujours, entre nous seuls, et nulle absence ne nous affligera : Julienne est là-haut depuis hier soir. Pour ses argus, elle couche chez sa grand'mère, qui veut bien se faire notre complice. Et sous cette caution respectable, elle a pu gagner ma Folie, dont peu de gens savent l'adresse et où je porte un autre nom que le mien. Ce soir, elle rejoindra la maison des ogres. En attendant, je lui fais faire la robinette, ici, et le tablier sur le sein, le bonnet au

1. Cf. *Vital*, dans la *N. R. F.* du 1er février.

cheveu, elle va tout à l'heure donner à laver à ses compagnes qui s'en pâmeront de confusion.

Que de rires ! que de joyeux cris ! Les surprises, d'ailleurs, succéderont aux surprises. On m'apprit récemment un vieux pas de forlane, et je le danserai devant ce parterre ravissant. On m'admirera beaucoup. Et de fait, je me tiens pour parfaitement admirable, au moins quand je danse, chères petites commères. Et puis l'on fera marcher cet automate qu'on me livra l'autre matin. Je le crois de tout point réussi. Mais il s'agit de savoir s'il peut jouer pendant une journée entière son rôle de cavalier servant. Que veut-on ! J'ai beau me multiplier, je n'arrive pas à m'empresser auprès de toutes et de chacune à la fois. Et je fis réflexion il n'y a guère que si mes amies disposaient de bons gentilshommes pour leur donner la main, les conduire à leur chaise, porter leur écharpe, recevoir leur tasse, leur offrir les blancs-mangers, et que ces gentilshommes fussent faits de bois, de cuir mort et de rouages d'horlogerie, nous y gagnerions tous en commodité, même en divertissement.

Donc, nous allons tâter de l'androïde. Il marche, il s'assied, il salue, il obéit à de certaines pressions sous les bras. Julienne le déclare très amusant et lui a déjà fait faire cent extravagances. Mais je veux l'éprouver avec ses compagnes avant d'en faire construire un nombre égal à celui qu'elles atteignent elles-mêmes.

Autre surprise : chaque invitée recevra une poupée faite à sa ressemblance et habillée de ses couleurs préférées. Voilà six mois que des hommes habiles y travaillent. On n'imagine pas la difficulté d'une telle entreprise. D'abord, il n'existe plus de sculpteur de cire. Puis, on ne modèle plus de poupée dans cette matière. Enfin, tous les artistes sont des sots. Hors Minerve, Vénus, la Vierge Marie, Pasteur et des américaines riches, ils ne savent plus rien représenter. Quand je leur disais qu'il fallait exécuter de petites poupées d'après d'autres plus grandes

et bien en vie, « Moi, des poupées ? s'écriaient-ils unanimes, à Dieu ne plaise ! » Le plus famélique ne voulait entreprendre rien de moins qu'une galerie de bustes !

Le diable vous emporte, avec vos bustes ! Ce sont des poupées que je veux, des catins, comme on dit ailleurs, des gireliques, des trachelettes, des pitetas, des mugnecas, des bonecas, des bambolas, des dolls, des puppen, des planguncules ! Quelle langue faut-il parler pour se faire comprendre ?

Mais ils ne comprenaient pas. Et cependant, mes poupines vives, comme s'exprime, si je ne m'abuse, l'Heptaméron, emporteront tantôt poupines de cire modelées à leur effigie. Car loin des sculpteurs de Salons, ces ânes, j'ai fini par découvrir un vieil artisan qui tâche à conserver au milieu de quelques élèves, les secrets de nos anciens poupeliers, et qui, piqué au jeu, m'a merveilleusement rendu les bandeaux plats d'Edwige, le teint chaud et sombre d'Aberdja, les boucles blondes de Solange, même les grimaces de Virginie la changeante.

Exquises poupées de chair, je vais passer tout un jour à vous voir bercer dans votre giron les poupées qui vous réfigurent. Non, jamais homme n'atteignit à si haut sommet dans la montagne du Bonheur où j'exerce mes enchantements.

Mes poupées ! Elles savent très bien que c'est ainsi que je les nomme et que je les tiens pour des joujoux, mes vivants joujoux, que je les aime comme les enfants font leurs marottes, leurs gros bébés, leurs pantins, leurs poupelets. Elles tirent elles-mêmes mille plaisirs de ce jeu auquel elles se prêtent avec autant d'art que de complaisance. Je ne leur fais pas de mal. Je les choie, je les dorlote, je les poupine, je leur fais la classe, je leur baille de beaux habits, de riches parures. Je ne les corrige que s'il le faut absolument, et alors le cœur m'en saigne.

Cela m'est venu dans un moment de lassitude. Trop riche, ma vie s'écoulait trop facile. Trop beau, trop doué,

rien ne me résistait, même aux places où je me faisais passer pour un gueux. Ainsi auprès d'Eugénie, qui s'inquiétait de mes repas, de mon linge, et à qui je rendais les soins les plus assidus. Pouvais-je lui dire :

— O mon cœur, j'achèterais demain, s'il m'en prenait envie et sans que cela m'appauvrît beaucoup, et la maison que vous habitez avec vingt-sept autres locataires, et l'usine où votre mari commande à six mille ouvriers...

Non, je préférais me faire plaindre, au besoin accepter une soupe, un peu de veau froid, et puis crac ! sur le bout du divan...

Je ne recourus point au divan. Je pensai simplement un jour qu'Eugénie ne me révélerait rien que ses devancières ne m'eussent déjà enseigné, et que cette passade dégénérerait en une triste et interminable liaison. Une liaison ! Que de fatigue enclose en ce mot, et puis que de colère, que de haine ! Incontinent, je m'allégeai de mes désirs, et je conçus l'idée qu'Eugénie pourrait devenir l'objet d'une amitié élevée, d'une passion chaste, d'un amour platonique. Mais ces mots jurent ensemble et j'avais envie d'y toucher un peu, à Eugénie. Aussi, je lui avouai tout hardiment et ma fortune, et ma concupiscence passée, et mes reculs, et que je ne pouvais pas la fuir, que je voulais jouer avec elle, exactement comme avec une poupée.

Cela ne la fâcha pas, et au contraire. Une sage, une robuste femme, Eugénie ! Elle se tint pour enchantée d'apprendre du même coup que je ne risquais pas de mourir de faim d'une minute à l'autre et que je ne voulais pas non plus la contraindre à tromper un mari qu'elle respectait ni à abandonner des enfants qu'elle ne détestait pas. Poupée ! Quelle joie pour cette femme aux larges épaules, aux hanches vigoureuses, au profil romain, quelle joie de se sentir mignoter comme une petite chose de porcelaine ou de son ! Je n'en ai jamais connu de plus docile. Toujours soigneuse de me plaire, accourant au

premier appel, dévouée comme un caniche, obéissante comme une cavale...

Si dévouée et si obéissante qu'elle m'encouragea bientôt à la doubler d'une compagne : elle sentait se raviver en moi des goûts d'enfant riche et que je me fatiguerais peut-être d'un jouet seul et unique. Même elle me fournit l'autre, Solange, une malade, une malade imaginaire, qui se languissait moins de ses maux que du manque de société, de l'absence de jeux, et dont j'entrepris aussitôt la cure.

La collection s'amorçait. De deux, je sautai rapidement à quatre, et le soir où je les réunis pour la première fois, jeunes, pimpantes, radieuses, surgit soudain devant moi ce château de poupées dont mon père, en mon enfance, ruina cruellement le rêve. Car ce n'est pas d'aujourd'hui que je prends du plaisir à ce jeu.

A sept ans, je faisais l'effet d'une gamine, avec mes longs cheveux, et l'on ne me laissait rencontrer que des petites filles, à la promenade ou chez nos amis, ma chère maman, qui m'avait eu sur le tard, ne pouvant se résigner au sexe qui m'était infligé. Bien entendu, je ne tolérais pas d'autre jouet que des poupées, avec leurs berceaux et leurs petits ménages. A dix ans, j'en réunissais une bonne trentaine et je maniais l'aiguille avec assez d'adresse pour les vêtir moi-même. A douze ans, on en comptait plus de cinquante. A treize je demandai à mon père de leur faire construire une manière de petit château, dans un coin du parc, où elles disposeraient de jolies chambres, de salons, de boudoirs, de salles de danse, et les petites d'une vaste nursery. J'avais fait les plans. Mon père répondit en me mettant en pension, au milieu de garçons qui me battirent. Et quand je m'en revins chez nous pour les vacances, je ne trouvai plus traces de mes filles sinon, dans la chambre aux jouets, un pauvre petit bras cassé.

Aussi fus-je secoué d'un grand rire lorsque je compris

qu'en somme, à vingt ans de distance, je prenais ma revanche et retournais à mes penchants les plus naturels. Et la conscience que j'en pris me poussa à bien ordonner la chose en enrichissant ma collection des pièces les plus précieuses. Je m'y attachai exclusivement. Mon hôtel, mes châteaux, mes villas ne s'ouvrirent plus que pour des fêtes, des thés, des raouts, comme disait ma grand'mère, où mes seules amies se trouvent priées.

La bonne Eugénie, raisonnable et altière, épouse fidèle, mère parfaite et inspiratrice précieuse, l'opulente Eugénie, jeune doyenne du lot, est toujours la complaisance même. Solange aux blondes anglaises, ne se guérit point de la maladie qu'elle n'a pas et passe dolemment parmi les groupes. De Gisèle, on ne sait jamais dans quel équipage elle apparaîtra et si cette mondaine va revêtir, pour nous rejoindre, le sweater de la grisette, le tailleur de la bourgeoise, le tablier noir de la pierreuse ou les falbalas de la pimpesouée. Mais Brigitte, sous le casque de sa chevelure, toute en acier bruni, et derrière la clarté de son œil bien bleu, restera toujours docte et un peu raide, comme le juge de Guignol : il faudra que je lui fasse porter un jour la robe de faille, le rabat et le mortier. Virginie la mystérieuse, qui consent au jeu à condition que je ne fasse pas d'enquête de son vrai nom ni de sa vie, ne change pas d'habits comme Gisèle, mais c'est de traits et d'accents nouveaux qu'elle aime à se parer, hâve ou moufflue selon les jours, aimable à telles heures, aux autres baligaude, et rousse ou platinée, à de certains moments enfin — je l'ai bien mesurée — plus petite ou plus grande que nature. Edwige est toute grâce, tout ingénuité, figure puceline qui m'a promis, pour tenir bravement son rôle, de ne jamais subir le mâle. Justine est une actrice, aussi peu vierge que possible, elle, passionnée et compliquant sa vie à plaisir, d'une gaîté folle, d'ailleurs, de cette gaîté qui sent le browning à plein nez...

Qu'on n'aille pas croire que je recrutai sans peine tout

ce petit monde. Quand on rend des soins à une femme, elle s'imagine toujours je ne sais quoi. Il me faut donc, après le premier contact, leur faire entendre sans les froisser que je n'en veux pas du tout à leur vertu, et c'est déjà très difficile, car si la femme, toute prudoterie ou toute déhonterie, se fâche facilement de certaines propositions, elle s'encolère davantage de celles qu'on ne lui fait pas. Et l'on ne pourrait dire à aucune créature au monde, de but en blanc, sinon à Eugénie : vous serez ma poupée, ma petite poupette, ma gentille pouponne, vous serez la sixième, ou l'onzième... Il faut procéder avec elles à toutes sortes d'approches, de discours à côté, de feintes progressives, pour les amener à comprendre, puis à admettre, enfin à désirer le sublime jeu. La plupart, travaillées par l'amour, éprouvent une courte déception. Mais elles l'enjambent de bon cœur quand elles commencent à deviner la règle, et tout de suite elles réclament leur place entre les autres pour y porter les costumes qui me viennent en fantaisie, danser quand je l'ai pour agréable, faire la dînette lorsque j'ai faim... Les plus simples s'imaginent au début que je fournis à l'entretien d'un harem et que je prétends de les y faire entrer. Le plus drôle, c'est qu'elles se prêteraient fort bien à l'enrôlement, et celles-là, je les convaincs avec peine du caractère de nécessaire innocence que doivent revêtir nos jeux.

Car ils restent des plus innocents, même ceux qui font écarquiller les yeux aux nouvelles-venues. La classe, cela va de soi : je professe un cours de cuisine, à mes poupées, je leur apprends l'histoire des joujoux à travers les âges et le solfège, un peu de morale. Mais j'aime par-dessus tout à les habiller, à les coucher quand c'est l'heure : exactement ce que font les petits enfants, après tout. Voilà Gisèle qui se présente dans une de ces tenues imprévues qu'elle affecte. Or, il se trouve qu'elle ne me plaît pas. Vite, déshabillons Gisèle. Le corsage vole, la

jupe est en bas. Les dessous non plus ne me conviennent nullement. Enlevons-les. Il ne lui reste plus rien que ses belles fesses rondes, un peu luisantes, tout comme celles d'une poupée de celluloïd, ses petits seins juvéniles, et pour me plaire, pour ne pas prêter à l'équivoque, elle s'est fait entièrement épiler ainsi que toutes ses sœurs de mon petit pouperonnage.

Mais que va-t-elle porter, Gisèle ? La robe de Solange, parbleu ! qui a sa taille. Et me voilà soulevant la jupe de la petite malade imaginaire, qui peut à peine se tenir debout, qui va défaillir, et qui pourtant fait apparaître la chair la plus abondante du monde, un ventre plein, des cuisses fermes, les mollets poupelés, une poitrine bien mamelue, tout cela qui déborde de santé, jusqu'à ces fesses qu'on lui mesure à l'empan et qui ne tiendront peut-être pas dans la petite culotte de Gisèle. Mais si vraiment, elles s'y emboîtent tout juste.

L'heure du lit. Brigitte, il faut dormir. Grande savante, vous avez trop travaillé, aujourd'hui. Hyacinthe exige que vous vous reposiez. Voici le dodo des poupes. Laissez-moi vous y mettre. Vous n'avez pas à bouger. Tous les soins de votre déshabillage et de votre toilette, j'y suffirai. A la bonne heure ! vous portez bien la chemise d'une femme à diplômes, faite de toile, très fine sans doute, mais enfin de toile. Enlevons cette chemise. Je vais vous passer un petit pyjama, de style sévère, comme il convient à votre personne. Mais auparavant, je vous donne un tub bien tiède, je presse l'éponge sur vos épaules un peu maigres, je fais ruisseler l'eau sur vos seins modestes aux poupeaux médaillés en brun, et je parachève avec autant de discrétion que de méticulosité cette toilette légère au parfum subtil. Ça que je vous essuie, que je vous poudre. Levez la jambe pour enfiler ce pantalon. L'autre... Et je vous soulève à poings robustes pour vous étendre entre les dentelles de ces draps. A tout à l'heure,

Brigitte, à tout à l'heure. Je viendrai vous lever selon les rites complémentaires.

Je les promène aussi, mes chères petites poupées, et non pas seulement dans mes parcs ni en poussant de nécessité un poupard de carton-pâte dans une petite voiture. Parfois, j'en prends une à chaque bras et nous nous rendons au Théâtre du Petit Monde, au cirque, même à d'autres spectacles, car il n'y a plus d'enfants ! Je reste encore un des derniers tenants du mail-coach parce que je me plais tout particulièrement à conduire aux Drags celles qui ne redoutent pas de s'afficher avec moi en public. Les autres, je les retrouve dans la foule. Et c'est une rapide prise de possession :

— Tourne-toi... écarte les bras... fais la révérence...

Elles obéissent, pour l'ahurissement des gens qui passent et qui ne savent pas.

Bien peu savent et nul ne comprend. La médisance va son train et l'on me prête toutes sortes de vices. Les pires calomnies ont couru sur nos candides privances et l'on montrerait bien du doigt celles qu'on soupçonne d'y participer, si je n'étais aussi riche qu'on me connaît. Je suscite des jaloux, des envieux et des moqueurs. Evidemment, des maris verdiraient en apprenant que je couche moi-même leur femme dans le dodo à poupée Des pères grinceraient des dents en supposant que je corrige leur fille avec un petit fouet. Une revue de fin d'année a consacré à mes poupignardes et à moi-même une scène entière, et des plus spirituelles, mais fort mal documentée. Et ces dénonciations anonymes que le procureur m'a montrées ne contenaient rien de plus exact : du chantage, quoi !

Qu'importe ? L'essentiel n'est-il pas que les poupinettes continuent à accourir chez moi, à m'y dispenser le plus délicieux des plaisirs et que, de fois à autre, j'en fasse entrer une nouvelle, digne des premières, dans mes heureuses demeures ?

L'an dernier, j'ai acheté une esclave, Aberdja, qu'un homme à moi est allé me chercher sur la côte du Mozambique. C'est une noire d'une icastique beauté. Les vêtements ne lui font pas plus besoin que les fards. A-t-on remarqué que les enfants n'habillent autant dire jamais les poupons noirs dont on leur fait présent ? Ainsi de mon Aberdja, vêtue de la seule splendeur de son beau cuir brun, faiblement éclairci à de certains plis. J'aurais pu acheter encore des esclaves blanches. Mais les blanches dont on trafique, c'est de la camelote. La vraie race des esclaves est la noire.

Le troc me réussit assez. C'est par échange que je m'assurai de Jacqueline. Quand je la distinguai, elle était la commensale d'un couple qui glissait sur la pente des turpitudes. Jacqueline ne s'en doutait guère, la simplette, et il fallut mon flair de renard adulte pour subodorer ce que ses amis attendaient d'elle. Ce fut au cabaret, un soir que je dînais moi-même en compagnie de Solange et de Justine. Le couple occupait une table voisine avec la jeune fille. J'entendais leurs propos et Jacqueline ne donna dans la vue. Je l'imaginai tout de suite parmi mes poupées. Par ailleurs, je comptais alors au nombre de mes filles une mignonne qui me mettait en soin. Elle avait pris son rôle trop au sérieux, un jour que je jouais à marier deux poupées. Elle faisait le mari, Edwige la jeune épousée, et j'eus toutes les peines à empêcher le conjoint d'exercer ses droits ! Une bonne fessée calma la délinquante. Et comme le cas était grave, qu'il fallait faire un exemple, je la lui donnai devant toutes ses compagnes agenouillées en demi-cercle. Calmée, la fi-fille n'en demeura pas moins irritée, équivoque, entreprenante. Je la tenais à l'œil, mais en somme, elle ne m'intéressait plus et je souhaitais qu'elle reprît sa liberté devant que d'apprendre aux autres à se recrobiller, ou pis encore.

Belle occasion de la caser selon ses fâcheux mais incorrigibles penchants ! A la fin du repas, je m'approchai des compagnons de Jacqueline, cependant que Justine et Solange joignaient celle-ci. Et sans vain préambule, je leur proposai le troc. Leurs yeux flamboyèrent... Le lendemain, je leur conduisis l'inquiétante maigrichonne et remmenai Jacqueline, douce, heureuse et dodue.

J'en ai acquis de toutes les manières et possédé de chaque sorte. J'ai recherché les pièces rares. J'en ai volé. Car ils ne manquent pas, les hommes de mon âge et de ma condition, qui s'amusent aussi à la poupée. Nous finissons bien par nous dépister et nous connaître entre nous. D'habitude, nous ne nous jouons pas de tour. Mais je suis trop passionné collectionneur pour me priver d'une pièce qui me fait envie, et j'ai pris la grande Jeanne à Frédéric Z..., j'ai enlevé Marjorie dans le propre hôtel de Sir David B....

Des pièces brisées, je ne fais pas fi : on sait que le vrai connaisseur ne tient pas à mépris les belles faïences traversées d'une fêlure et que les enfants aiment le plus chèrement celles de leurs poupées à qui manque une jambe ou un bras : ma Joséphine est amputée à ras de la hanche gauche.

Le prix des pièces ne me rebute pas, je veux dire le prix que j'aurais dû payer leurs complaisances si je n'étais Hyacinthe. Car elle n'est pas née, celle qui me fera dépenser un sou de plus que ses compagnes ou qui obtiendra ce qu'à l'autre je refuse. Mais elles n'appartiennent pas toutes à la même société, leurs bourses pèsent des poids différents. A côté de Gisèle, femme comme il faut, je dispose à présent de la princesse Iphigénie, couronne fermée montée en milliards. Elle aurait voulu faire la loi, ici, mener tout le monde à la baguette. Par punition, je l'ai fait un jour asseoir sur un trône de carton doré, un diadème de persil sur la tête, aux mains un sceptre d'orties. Après avoir bien pleuré, elle a témoigné

que la leçon n'était pas perdue en sollicitant de tenir chez moi, pendant nos fêtes, le téléphone et les W.-C.

D'autres me font courir grand hasard. Voilà Julienne. Son père et ses deux frères s'acharnent à ma perte. Ils n'admettent pas, ils se refusent à admettre que l'enfant participe à nos jeux. Ils en savent pourtant l'innocence, la tranquillité, je dirai même la portée morale, et qu'une fille n'est pas en danger chez moi. Ils écument, rien que d'y penser. Ils n'ont pas encore découvert la seule retraite où Jacqueline parvient à me rejoindre, cette Folie du XVIIIe où la fête va se dérouler tout à l'heure. Mais toutes mes autres habitations sont gardées. Ils me font suivre. Certes, je dépiste leurs agents sans efforts. Et la semaine dernière, je pénétrai chez eux la nuit venue, je retrouvai Julienne dans sa propre chambre où elle passa la nuit sur mes genoux à se faire poupeliner. Au matin, ce pur agneau baigné, peigné, parfumé et recouché, je sortis par la fenêtre en plein jour, à la merci d'une balle. Nul plaisir complet sans un peu du goût de la mort dans la bouche.

Une seule, au fond, m'a déçu. Cette Josette. Je n'y prenais pas garde. Elle était la plus poupée de mes poupées : un teint de porcelaine, des yeux bleus étonnés, souvent fixes, ou glissant alors tous les deux selon le mouvement de sa tête, une blonde chevelure bien ébouriffée, des joues rondes, potelée de partout, avec des formes d'enfant replet, un cou à fosselette et des poupillons roses presque sans seins. On pouvait de très bonne foi croire qu'en lui appuyant sur le ventre elle dirait papa ou maman. Un jour que je lui changeais ses vêtements et que je lui passais des petites chaussettes à jour et des souliers baby, l'idée me vint de lui presser sur le ventre. Ce n'est ni papa ni maman qu'elle a dit, mais : prends-moi ! Et chaude, habile, sa bouche se colla à la mienne, cependant que je sentais le personnage changer comme par enchantement : ses yeux se creusaient, sa figure s'al-

longeait, ses seins, où elle porta l'une de mes mains, se gonflaient et se tendaient, et à sa douce odeur de poupée se substituait un parfum plus fort, capiteux, irrésistible...

...pour un autre. Mais moi, je la rejetai ! Je crachai de dégoût. Josette ! Me faire cela, à moi, cette Josette, la plus poupée de mes poupées, une mignonnette de tout repos, comme on en loge dans de petites boîtes au milieu de leurs affiquets, la dernière en tout cas dont j'aurais pu croire qu'elle en viendrait à se dévergonder et à me manquer de respect.

Elle redevenait semblable à sa figure première, les joues rondes, les yeux fixes mais pleins de larmes. Je la laissai se rhabiller seule, tout confusiblement, et lui montrai la porte. Pas de fessée pour elle qui y eût pris je ne sais quelle lubre joie. Une seule punition : la porte.

Elle la franchit et s'alla noyer dans la Loire qui passe devant le château où cet incident regrettable s'était produit. Au fond, je fus très content d'apprendre sa mort. On n'aime pas savoir les gouges en liberté. Elles peuvent faire du mal à tout le monde. Et quand on y pense : avoir essayé de me distraire du seul jeu que j'aime ! Me faire tomber peut-être, aux pires bassesses, aux hideurs de cet acte, en tout cas. Je sais ce que c'est. Je sors d'en prendre. Je n'en veux plus. Je joue à la poupée, moi, avec toutes mes poupées chéries, et cela me fait penser qu'il faut que j'en cherche une autre, à présent, pour remplacer cette vilaine gourgandine...

ERNEST TISSERAND

LA RALENTIE[1]

On ne rêve plus. On est rêvée. Silence.
On n'est plus pressée de savoir.
C'est la voix de l'étendue qui parle aux ongles et à l'os.
Enfin chez soi, dans le pur, atteinte du dard de la douceur.

On regarde les vagues dans les yeux. Elles ne peuvent plus tromper. Elles se retirent déçues du flanc du navire. On sait, on sait les embarrasser. On sait qu'elles ont honte, elles aussi.
Epuisées, comme on les voit, comme on les voit désemparées !

Un toit descend de la nue et s'offre à la vagabonde; parfois, rarement, combien rarement. Les lustres n'ont pas de mousse, ni le front de musique.
Horreur ! horreur sans objet !
Poches, cavernes toujours grandissantes.
Loques des cieux et de la terre, monde avalé sans profit, sans goût, et rien que pour avaler.

Une veilleuse m'écoute « Tu dis, fait-elle, tu dis la juste vérité, voilà ce que j'aime en toi ». Ce sont les propres paroles de la veilleuse.

1. Une délirante parle.

..... On m'enfonçait dans des cannes creuses. Le monde se vengeait. On m'enfonçait dans des cannes creuses, dans des aiguilles de seringues. On ne voulait pas me voir arriver au soleil où j'avais pris rendez-vous.

Et je me disais « Sortirai-je ? Sortirai-je ? ou bien ne sortirai-je jamais ? jamais ? » Les gémissements sont plus forts loin de la mer, comme quand le jeune homme qu'on aime s'éloigne d'un air pincé.

Il est d'une grande importance qu'une femme se couche tôt pour pleurer sans quoi elle serait trop accablée.

A l'ombre d'un camion pouvoir manger tranquillement. Je fais mon devoir, tu fais le tien et d'attroupement nulle part.

Silence ! Silence ! même pas vider une pêche.

On est prudente.

On ne va pas chez le riche. On ne va pas chez le savant. Prudente, lovée dans ses anneaux, sa racine dans la mer.

Les maisons sont des obstacles. Les déménageurs sont des obstacles. La fille de l'air est un obstacle.

Rejeter, bousculer, défendre le miel avec son sang, évincer, éteindre, faire périr... Pet parmi les aromates renverse bien des quilles.

Oh, effort, fatigue de ce monde, fatigue universelle, inimitié !

Que tu es loin ce soir, Marie-Lou !

Oh ! J'ai peur, j'ai peur... Par moments l'obscurité, par moments le vent.. Ecoute, je vais te dire : J'approche des rumeurs de la Mort.

..... Tu as éteint toutes mes lampes.
L'air est devenu tout vide, Marie-Lou.

Mes mains, quelle fumée ! Si tu savais... Plus de paquets, plus porter, plus pouvoir. Plus rien, ma petite.

Expérience ; misère. Qu'il est fou le porte-drapeau !

... et il y a toujours le détroit à franchir.
Mes jambes, si tu savais, quelle fumée
Mais j'ai sans cesse ton visage dans la carriole.

Avec une doublure de canari, ils essayaient de me tromper. Mais moi, sans trêve, je disais « Corbeau ! Corbeau ! » Ils se sont lassés.

Ecoute, je suis plus qu'à moitié dévorée. Je suis trempée comme un égout.

Pas d'année, dit grand-père, pas d'année où j'aie vu tant de mouches. Et il dit la vérité. Il l'a dit sûrement...

C'est fini, le vieux cygne n'arrive plus à garder son rang sur l'eau.

Il a perdu. Il ne lutte plus. Des apparences de lutte seulement.

Non, oui, non. Mais oui, je me plains. Même l'eau soupire en tombant.

Je balbutie, je lape la vase à présent. Tantôt le poids, tantôt l'événement... J'écoutais l'ascenseur, tu te souviens, Marie-Lou, tu n'arrivais jamais à l'heure.

Forer, forer, étouffer ; toujours la glacière, la

misère ; répit dans la cendre, à peine, à peine... à peine on se reconnaît.

Entrer dans le noir avec toi, comme c'était doux, Marie-Lou...

*
* *

... Dans la poche du froid et toujours la route aux pieds.

Plaisirs de L'Arragale, vous succombez ici. En vain tu te courbes, tu te courbes, son de l'olifant, on est plus bas, plus bas...

Dans le souterrain, les oiseaux volèrent après moi, mais je me retournai et dis : « Non, Non : Souterrain ! et la stupeur est son privilège. »

Ainsi je m'avançai seule, d'un pas royal.

Autrefois quand la Terre était solide, je dansais, j'avais confiance. A présent, comment serait-ce possible ? On détache un grain de sable et toute la plage s'effondre, tu sais bien. C'est l'air de cornemuse.

Fatiguée on pèle du cerveau et on sait qu'on pèle, c'est le plus triste.

« Poursuivez le nuage, attrapez-le, mais attrapez-le donc », toute la ville paria, mais je ne pus l'attraper. Oh, je sais, j'aurais pu... un dernier bond... mais je n'avais plus le goût. Perdue l'hémisphère, on n'est plus soutenue, on n'a plus le cœur à sauter. On ne trouve plus les gens où ils se mettent. On dit « Peut-être. Peut-être bien », on cherche seulement à ne froisser personne.

Ecoute, je suis l'ombre d'une ombre qui s'est enlisée.

Dans tes doigts, un courant si léger, si rapide, où est-il maintenant,... où coulaient des étincelles. Ils ont des mains comme la Terre ici, comme un enterrement. Juana, je ne puis rester, je t'assure. J'ai une jambe de bois dans la tire-lire à cause de toi. J'ai l'œil crayeux, le chapeau boussole à cause de toi.

Petit cœur en balustrade, il fallait me retenir plus tôt.

Tu m'as perdu ma solitude. Tu m'as arraché le drap, mis en fleur mes cicatrices.

Elle a pris mon riz sur mes genoux. Elle a craché sur mes mains. Mon lévrier a été mis dans un sac. On a pris la maison, vous entendez, entendez-vous le bruit qu'elle fit, quand à la faveur de l'obscurité ils l'emportèrent, me laissant dans le champ comme une borne. Et j'eus grand froid.

Ils m'étendirent sur l'horizon. Ils ne me laissèrent plus me relever. Ah! Quand on est pris dans l'engrenage du tigre...

Des trains sous l'océan, quelle souffrance! Allez, ce n'est plus être au lit, ça. On est princesse ensuite, on l'a mérité.

Je vous le dis, je vous le dis, vraiment là où je suis, je connais la vie. Je la connais. Le cerveau d'une plaie en sait des choses. Il vous voit aussi, allez, et vous juge, tous, tant que vous êtes.

Oui, obscur, obscur, oui inquiétude. Sombre semeur, quelle offrande! Les repères s'enfuirent à tire d'aile. Quand le malheur tire son fil, comme il découd, comme il découd! Les repères s'enfuient à perte de vue... Inquiétude, battant de cloche.

Quatre mille kilomètres de froid et puis le masque ! Tu comprends, toi, dis, tu comprends.

Comme ils s'écartent les continents, comme ils s'écartent pour nous laisser mourir ! Nos mains chantant l'agonie se desserrèrent, la défaite aux grandes voiles passa lentement.

Juana ! Juana ! Si je me souviens... Tu sais, quand tu disais, tu sais, tu le sais pour nous deux. Juana. Mais pourquoi, pourquoi départ d'hiver?

Vide, vide, angoisse, si tu savais, angoisse ; angoisse comme un seul grand mât sur la mer.

Hier, hier, même, hier, il y a trois siècles, hier, croquant ma naïve espérance ; hier encore, sa voix de pitié rasant le désespoir, ou sa tête soudain rejetée en arrière, comme un hanneton renversé sur les élytres, dans un arbre qui subitement s'ébroue au vent du soir ; ses petits bras d'anémone, aimant sans serrer, volonté comme l'eau tombe... Elle perdait tout de suite haleine.

Pour nous deux, Juana, pour tous deux...
...tu n'avais qu'à étendre un doigt.

HENRI MICHAUX

LA CHASSE DU MATIN [1]

Le lendemain Dannery fit le matin quelques démarches inutiles ; il déjeuna, avec Ribault, chez Deloubès.

— Tu sais que notre député, Crouzon, est de la Commission des Finances ? C'est extraordinaire pour un débutant, dit Ribault.

— Et sais-tu, Dannery-le-Dédaigneux, reprit Deloubès, que Ribault vient d'accepter une belle place à mille francs par mois ?

— Oh, dit Ribault d'un ton d'excuse, c'est un Centre de documentation ; je ne leur dois que deux heures de présence. J'y vois des gens : des gros ploutocrates. Et surtout, il y a du travail, si on veut ; moi, j'aime le travail encore plus que l'argent...

Les lippes gourmandes de Deloubès, la tranquille gloutonnerie de Ribault, gênaient Dannery, qui n'avait pas faim. Il les quitta avant le café, et courut chez les Sainterre. Il ne trouva que les deux femmes, dans un salon meublé d'un grand piano, et garni jusqu'au plafond de livres reliés. Odette rougit, et lui serra la main très vite. La mère le regarda et dut penser qu'il avait mauvaise mine :

— Vous avez débruni, mon garçon.

— Dame ! dit Odette...

La jeune fille reprit...

— Vous vous rappelez ces bons soleils ?

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er mars et du 1er avril 1937.

— C'est en canoë surtout que l'on brunit, dit Dannery.

En canoë, il n'y avait eu que les garçons ; exilée des souvenirs d'Hossegor, Odette n'en parla plus. Sa mère parlait de Deloubès, qui achetait à l'étranger des brevets de pharmacie et de quincaillerie ; il avait consulté Sainterre la veille pour un type de fourneau à gaz. Cela ne valait pas le brevet Junker, déjà exploité en France ; Deloubès y avait renoncé.

— Oh, il est très sage, pour vingt-quatre ans, il ira loin. Il ne se vante pas, mais je crois qu'il a déjà réussi des affaires excellentes.

Cette phrase gêna Dannery, elle aurait pu être de sa propre mère : Odette devina cette gêne et répliqua :

— Je trouve que ce Deloubès est un imbécile.

— Non, dit Roger, c'est un bon ami et un bon marchand...

Il y eut un silence paisible ; dans cette maison la pendule même semblait gaie. Odette restait tournée vers Dannery ; ses yeux francs souriaient, mais de temps en temps elle serrait, sans le vouloir, ses lèvres pâles :

— Je voudrais vous demander un conseil, dit-elle enfin. Je voulais préparer l'inspection du travail, mais maintenant je préférerais m'occuper de décoration. Oh, ne regardez pas autour de vous : l'appartement est bien, je pense, mais il n'est pas de moi.

Dannery ne regardait rien : il fuyait seulement les yeux d'Odette. Il répondit, d'un ton moins doux qu'il n'eût voulu :

— Je crois que c'est à l'architecte de faire les maisons habitables et belles. Je souhaite qu'il fasse même les placards, les niches des meubles. Je ne vois pas ce qu'un décorateur peut inventer derrière un bon architecte — remettre à la mode, peut-être ? C'est un art d'agrément.

— N'insistez pas, j'y renonce, dit Odette à mi-voix ; elle battait des cils, et le tour de ses yeux semblait meur-

tri. « Le chagrin lui va bien : la voilà femme », songeait Dannery ému ; c'était son propre chagrin depuis quelques jours, qui le rendait si âpre.

— Il faudrait revoir cela de plus près », dit-il d'un ton plus aimable ; il se leva.

— Je dois retrouver une amie à la *Schola* », dit Odette. Sa mère eut un regard surpris et se montra froide quand ils prirent congé. « Pourtant je l'aime mieux que sa fille », songea Dannery peiné. Dans la rue, Odette lui sourit, puis se troubla devant sa figure fermée. Bravement, sourit encore.

— Je ne vous connaissais pas cette fossette oblique, dit-il.

Le sourire s'épanouit, une imperceptible mouillure éclairait les yeux de la jeune fille. « Mais elle est belle », se dit-il. Au premier carrefour, il lui tint le bras ; ce bras heureux et tiède lui fit penser aussitôt : « Si je la tirais davantage, elle si pure, elle viendrait. » Dans son amertume et sa fatigue détestée, il imaginait l'amour comme une fontaine de douceur : « Peut-être je l'aime ? » Mais une paresse vaniteuse lui insinuait aussi : « Elle t'aime déjà : tu n'as pas besoin de te presser d'aimer. »

Ils prirent un taxi. Leurs épaules se touchaient, au premier heurt ils tournaient la tête l'un vers l'autre, tout près ; l'occasion d'un baiser apparut ; Roger fit durer l'attente, qui lui plaisait plus que le baiser même, si longtemps qu'enfin l'occasion se fana. Odette, d'une très petite moue, rentra les lèvres. Il lui en voulut de leur gaucherie commune :

— En fait de carrière, pourquoi ne pensez-vous pas plutôt à vous marier ?

Elle dut voir là une déclaration :

— Eh là ! C'est si grave ! Ce n'est pas une carrière. Et il faudrait un grand choc...

Il devinait au contraire qu'il n'y fallait qu'un tout petit choc — qu'un souffle aurait suffi... Il recula encore :

— Vous verrez bien », dit-il. Elle arrivait à la *Schola*, elle dit :

— Quand nous revoyons-nous ?

— *Un de ces jours*, je vous inviterai à un concert.

— Au revoir alors, et bonne chance...

Elle descendit, la voiture repartit. Par la glace d'arrière, il la vit faire vers lui comme un geste d'appel, léger et tendre. « Belle maintenant ; de loin je sens que je devrais l'aimer, mais... »

Beauté solitaire.

CHAPITRE II

Un peu avant Noël, Dannery et Merlange reçurent une invitation de Mme Anne-Marie Crouzon à un thé ; les cartes leur furent transmises par Guitton, qui leur dit :

— Moi-même, c'est de Ribault que je les tiens. Il est déjà allé voir le jeune et brillant député !

— Il se faufile, le gros animal, dit Dannery.

— Mais Sainterre aussi est allé le voir, reprit Guitton.

— Lui aussi, le Bayard des Polytechniciens, dit le petit Merlange avec un mauvais rire. Regarde l'air embêté de Dannery.

— Tais-toi, Moustique, dit Dannery. Après tout, la femme est jolie, j'irai.

— Moi, dit Merlange, j'irai par arrivisme, tout comme vous.

— Pourquoi deviens-tu mauvais ? demanda Guitton.

— Oh, mon vieux, c'est que j'ai goûté du travail ; les Gauguet avaient les plans d'un avion de chasse à finir, et j'ai passé quinze jours, chez eux, en surnombre... Ah, c'est facile et bon, le travail ! J'entrais, tu comprends, j'entrais dans l'usine, par les portes *réservées au personnel* ; je pouvais croire que c'était arrivé. Et, de

fait, le bureau d'études a fait une démarche pour me garder. Inutile. Tu me vois, le dernier jour, après ma paye de renvoi, leur dire au revoir et refermer la porte...

Un silence morne passa sur eux.

— J'aurais dû accepter Hossegor, dit Dannery. L'honneur, l'amour-propre, le traitement qu'on a le droit d'exiger — fini tout cela. Nous allons devenir comme des rats qui se faufilent vers les poubelles.

— Plutôt devenir enragés, dit Merlange. Ce que je peux les détester...

— Qui ? les vieux ? dit Roger.

— Je ne sais pas si ce sont les vieux que je déteste le plus, ou ceux de trente-cinq ans, ceux qui sont arrivés du temps de la prospérité, ces faux camarades. Ils sont tranquilles à leurs places comme si tout leur était dû ; ils vous parlent d'ancienneté.

— Nous serions comme eux à leur place, dit Guitton.

— Tu crois ? Non. Mais surtout c'est par eux que tout ça tient encore, ce monde, cette société qui ne nous laisse pas entrer. C'est eux qui servent les vieux, qui suffisent aux vieux.

Il gênait Dannery et Guitton. Cette cuisante envie, il la réveillait chez eux aussi.

— Allons, petit, ne fais pas l'arriviste, dit Roger.

— Arriviste ? non. Révolutionnaire, mon vieux.

— Tu deviens communiste ?

— Non. Mais quand une masse de jeunes gens, comme nous autres, ne trouve qu'un mur devant elle, que veux-tu qu'elle fasse ? Crever la bouche ouverte, ou renverser le mur ?

— Ribault me le disait aussi, reprit Guitton : il y a en ce moment, parmi les jeunes, des révolutionnaires de tous les partis. Ils vont réclamer un Sénat jeune, un jeune pape, ils vont nous créer un parti conservateur révolutionnaire...

— Non, non, dit sombrement Merlange ; les partis craqueront ; les partis, c'est une chose des vieux.

— Va dire cela au gros Ribault ! Il te répondra comme à moi : « Les jeunes croient inventer du neuf, ils vont nous faire la révolte des Marmousets. »

— Ribault est déjà de *leur* côté. Il gagne mille francs par mois... on l'a eu pour pas cher...

— Non, Merlange, Ribault est un homme qui s'adapte, c'est sa nature ; pourquoi veux-tu que ce soit un traître ?

— S'adapter ! voilà pourquoi le jeune Guitton nous fait de la vieille littérature...

— Pas de la jeune, en tous cas ! Tu crois que je vais me mettre à brailler, comme tous ces niais depuis quinze ans : « Place, place ! nous sommes la jeunesse d'il y a cinq minutes » ?

— Mieux vaut prendre le thé chez le député Crouzon, membre de la Commission des Finances !

— Qu'est-ce que tu vas lui reprocher, à celui-là ? Pour une fois que nous trouvons un homme poli, et qui s'intéresse aux jeunes...

— Il me dégoûte, tu m'entends ? Il va nous arroser de petits mots bienveillants. Sa belle femme nous demandera combien nous mettons de sucre dans son eau chaude, et pour ce prix-là, il va jouer au protecteur. Est-ce qu'il se prend pour notre oncle ? Alors, qu'il paye !... »

Pourtant, quand vint le jour du thé de Mme Crouzon, ce fut Merlange qui vint relancer Dannery, dans le studio nu, tranquille et froid, où faute de mieux il dessinait des villes de chimère :

— Eh bien, disait le Moustique de sa voix mordante, nous allons perdre une occasion de faire notre cour ? Un peu de bassesse peut-être, et nous sommes sauvés... Qu'est-ce que tu attends ?

— J'attends Guitton ; d'ailleurs ces thés-là ne com-

mencent pas avant six heures. Nous ne pouvons pas faire la gaffe d'arriver les premiers.

Ils commirent pourtant la gaucherie d'arriver tous trois ensemble, le long Guitton, Dannery aux larges épaules inquiètes, et le frêle Merlange entre eux. Ils trouvèrent Anne-Marie au milieu de huit ou dix groupes. Habitués aux bals de Polytechnique ou de Normale, aux cris stupides des rapins ou aux paisibles solennités bourgeoises, ils étaient surpris par ce ton mesuré, par ces îlots de sérieux profond ou de rire ; ils sentaient dans quelques groupes une vie forte et libre, qui ne prenait point garde à eux. Des lampes dévoraient la fumée de tabac, sentaient la lavande et le romarin.

Anne-Marie, plus grande et plus autoritaire qu'à Hossegor, vint vers eux ; elle les salua, chacun par son nom, les toucha d'un regard direct et rapide, et les mena au buffet. « Politesse à grand rendement », se dit Dannery. Elle leur souriait :

— Dans un moment, nous tirerons le député de sa politique, et nous le ramènerons dans la vie.

Crouzon, en effet, ne les voyait pas ; il était entouré de quelques fiers lourdauds, à coup sûr députés de province :

— Des difficultés financières (répliquait-il à un grand Parisien un peu bellâtre qui tranchait sur les autres). Mais nous en aurons, et elles ne nous gêneront guère. Le tout est de garder toujours trois mois d'avance ; alors ni les droites ni la Banque n'y pourront rien.

— Mais les gauches n'ont pas de compétences financières.

— Mon cher Aubrain, il y a en finances un quart de technique et trois quarts de puissance personnelle. N'importe quel homme de valeur fera l'affaire. Je vous accorde que nous devrions apprivoiser davantage ce vieux Caillaux... Il s'interrompit et se retourna :

« Belle alezane, leur as-tu donné du thé ? » Il leur serra

les mains. « Bonjour, ceux d'Hossegor ! » Et déjà on l'appelait, il s'esquivait.

— Belle pouliche, que cette alezane, dit Merlange, l'œil méchamment allumé.

— Tais-toi, idiot ! Dannery venait de rencontrer le regard et le léger sourire d'Anne-Marie ; il se disait que l'amant d'une telle femme serait l'égal des rois. Cette idée lui fit mal — le même mal que lorsqu'on doit, au moment de bondir, refouler son élan. Il souffla et se détourna.

Dans un autre groupe, un israélite nasillard et sentencieux disait :

— Dufy se gâte.

— Vous voulez dire qu'il va trop vite ? répondait d'une voix calme et chaude un gros homme sans grâce. Peu m'importe que Dufy se galvaude de-ci de-là, pourvu que, de temps à autre, il donne encore des choses éclatantes. On ne juge pas un artiste sur ses moyennes, monsieur Mathan ; on le juge sur ce qu'il fait de mieux.

Anne-Marie, familièrement, mit la main sur l'épaule du gros homme, et lui présenta les trois jeunes gens. C'était Boutin, archéologue et professeur d'histoire de l'art ; Guitton l'admirait sans le connaître ; il plut à Dannery. Comme ils parlaient d'architecture, la belle Anne-Marie s'esquiva.

— Je n'ai rien à dire contre le ciment armé, disait Boutin avec sa lourdeur courtoise, mais je n'aime guère ce que j'en ai vu.

— Parbleu ! on a fait lourd, quand il permettait de faire vaste et léger. Nous aurions dû recommencer, en plus grand, Byzance, Grenade ou Ispahan...

— Eh bien, je me réjouis de voir cela, avec vous autres...

— Peuh ! je n'aurai jamais de grands travaux, dit Dannery en secouant la tête.

— Nous sommes chômeurs, reprit Merlange âprement, et nous le resterons.

— Qu'en savez-vous ? Vous avez plus de mal que nous n'en avons eu, beaucoup de mes étudiants parlent comme vous. Mais ne croyez-vous pas que vous ajoutez à vos ennuis ?

— Monsieur, interrompit sèchement Merlange, vous êtes gras ; tant mieux pour vous. Nous sommes maigres ; n'essayez pas de nous comprendre. »

Boutin se mit à rire, d'un bon rire chaleureux ; Crouzon arrivait près de lui, et son visage tendu, presque hautain, contrastait avec la bonne figure disgracieuse.

— C'est la faute de votre métier, monsieur l'ingénieur d'aéronautique, reprit gaîment Boutin ; c'est l'habitude de la vitesse. Vous avez cru que le voyage de la vie se raccourcirait comme les autres, et gagner l'avenir en avion...

— Joli, dit Guitton, mais un peu littéraire. Au lieu de bourse d'études, je dois servir de pion aux deux fils d'un métallurgiste. Voilà la différence.

— J'ai été bien moins qu'un pion, dit Crouzon. Nous avons eu du mal aussi, au lendemain de la guerre. Mais la guerre nous avait habitués à un monde pauvre, nous n'attendions rien. Vous autres, vous avez commencé à regarder le monde du temps de la prospérité. Vous avez cru qu'il n'y aurait qu'à se mettre à table...

Lent et digne, Ribault, à son tour, arrivait parmi eux ; rien n'était plus drôle que ce gros garçon vêtu de noir, quand il baisa la main d'Anne-Marie. Il reprit :

— Le travail, il faut l'aimer pour lui-même. Du moment que je peux vivre, suffit !

Et, à mi-voix pour Dannery :

— Décidément, je vais préparer l'inspection des Finances.

Le député l'avait entendu ; il lui toucha l'épaule.

— Si je suis encore de la prochaine Chambre, vous pourrez nous aider.

Sainterre et Deloubès arrivaient ensemble. Anne-Marie,

après leur avoir serré la main, quittait ce cercle d'hommes pour les autres invités. On l'entendait offrir les fleurs de ses vases aux femmes qui partaient. Les jeunes gens se taisaient, lourds des mots de tout à l'heure et du souci de leurs destinées. Crouzon cherchait comment s'accorder avec eux :

— La bourgeoisie se défend bien, reprit-il ; elle a plus d'esprit de corps qu'on n'aurait cru. Un bourgeois ruiné, ce n'est pas encore un pauvre : il lui reste les relations, le droit d'être soutenu, placé avant les autres. C'est de cela que vous souffrez ; non seulement il reste moins d'entreprises, mais les emplois sont réservés.

Dannery, Sainterre et Guitton souriaient, déjà conquis ; Ribault ruminait cette vue sociale ; plus difficile à apprivoiser, ce petit bilieux de Merlange semblait engourdi par l'intelligence de son adversaire, et hors d'état, pour l'instant, de penser contre lui.

— Depuis la crise, reprit Guitton, la bourgeoisie adore sa routine, elle a peur du mérite personnel, qui amènerait de l'initiative...

Avant-hier, reprit-il, mon métallurgiste m'a convoqué dans son bureau ; je lui ai rendu compte du travail de mes élèves. Tout à coup, il m'a demandé : « Et leur intelligence, franchement, qu'en pensez-vous ? » Moi, je cherchais des nuances, je voulais leur trouver des petits mérites. Le père fait un gros sourire et me dit : « Entre nous, voyons, ce sont deux médiocres... » Dame, je n'ai pas pu protester. Alors le papa me tape sur l'épaule : « Oui, ce sont des médiocres, et je n'en suis pas fâché : *il faut des médiocres pour continuer une grande maison.* »

Crouzon rit, alla dire adieu à ses collègues qui partaient. Le cercle des garçons se rompit. Le gros Deloubès, peiné, pinçait la belle étoffe lourde de son gilet, et disait à Dannery :

— Il est absurde, ton député, avec ses conspirations bourgeoises. Est-ce que je ne fais pas ce que je peux? Je

ne demande qu'à les aider, ces garçons. J'ai consulté Sainterre pour des brevets, il n'a jamais voulu que je le paye. Ce damné petit Merlange, je vois bien qu'il est à la côte. Eh bien, il se laisserait plutôt crever que de me demander mille francs.

— C'est vrai qu'il n'est pas commode à aider...

Mais Dannery voulait mettre en présence Sainterre et Boutin. Laissant Merlange taquiner Deloubès, et Ribault soulever de gros problèmes devant Guitton, il alla saluer la belle Anne-Marie :

— Mon mari serait content de vous voir un peu plus souvent. Téléphonez, faites-vous moins rares... Vous n'avez personne à qui offrir un de mes gardénias ?

— J'ai ma sœur, dit Sainterre — et il fit à Dannery un petit sourire triste.

— Je vous l'enveloppe, dit-elle.

Boutin et Dannery attendaient sur le palier ; déjà Dannery offrait son ami à Boutin :

— Il m'inquiète, Sainterre ; il a une puissance immense, puis tout d'un coup des chutes brusques d'énergie, comme un accumulateur... C'est curieux, pour un garçon de notre âge, de rester aussi pur que lui. Il veut ménager ses forces, ou son temps, je crois. Quelquefois, il fait le cynique, devant des idées ou des affaires, mais il ne cache même pas sa pudeur quand on parle de sentiments ou de famille... Je suis bien trop son ami pour tomber amoureux de sa sœur ; je crois qu'il ne me comprend pas...

— Moi non plus, dit Boutin, gêné de ces confidences. Ni vous non plus... Le voici. Si nous dînions tous les trois, n'importe où ? Après un si bon thé, on peut dîner mal...

Et ils entrèrent, en effet, dans le premier restaurant venu. La figure épaisse de Boutin, selon qu'il riait ou cherchait une idée, semblait la face de Diogène ou d'un prêtre. Sainterre, bien plus froid que Dannery, pâle et agité ce soir-là, se décida vite à parler devant lui :

— On m'a volé mon premier projet ; c'est ma faute, je me suis laissé rouler.

— Tes turbines pour utiliser les marées ?

— Oh, le projet valait mieux que cela. En gros, je voulais utiliser, dans les deux sens, un estuaire encaissé. L'inconvénient de la mer, c'est qu'elle donne neuf heures par jour de travail effectif. J'amassais l'eau de la rivière dans un bief supérieur, et je réglais le débit pour assurer une fourniture d'énergie régulière. Aux marées de morte eau, j'étais réduit à l'eau douce. Le problème était de fournir de lumière un arrière-pays (c'est la lumière qui rapporte) et d'employer le surplus en industrie chimique. En Bretagne, je pouvais organiser une exploitation d'engrais... Tout cela va se faire sans moi...

Il ne mangeait plus, une lumière glacée passait dans ses yeux gris ; il semblait attentif à son malheur comme à un problème. Ses mains froides étaient posées immobiles sur la nappe de papier. Dannery s'échauffait, les pommettes rouges de colère :

— Pauvre vieux ! Ah, nous sommes vraiment maudits...

— Je suis sûr que vous trouverez mieux, monsieur Sainterre. Mais croyez-vous normal qu'on vous essaye sur une idée aussi neuve ? Il faut d'abord faire vos preuves sur la routine ordinaire...

— Ou crever, dit amèrement Dannery.

— Reprenez du fromage. Ne croyez pas que je reste indifférent à votre pauvreté. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne vous rapproche pas du peuple...

— Communistes, alors ?

— Ce n'est pas tout à fait la question. Mais les ouvriers souffrent aussi, et leur manière de souffrir, de s'aider, vaut mieux que la vôtre...

L'autre jour, je déjeunais dans un restaurant d'ouvriers. Ils étaient trente ou quarante maçons, qui devaient travailler sur le chantier d'en face. Arrive un

autre ouvrier, avec un pardessus sur le bras — un chômeur. Il demande de table en table :

— Personne n'a besoin d'un pardessus ? Trente francs...

Personne n'en voulait. J'avais mis cinq francs pour lui sur la table, et il n'avait pas voulu les prendre. Il allait sortir, un des maçons le rappelle :

— Attends, on va le mettre en loterie, ton pardessus !

Il se met à faire les billets et à toucher l'argent : « Vingt sous le billet ! Trente lots ! » Au moment de tirer :

— Bougre d'idiot que je suis, j'ai fait un billet de trop !

Il donne le billet au chômeur :

— Tiens, cours ta chance. Prends-le !

Et il tire les billets dans sa casquette :

— Ah le cocu ! ah le salaud ! c'est lui qui a regagné sa pelure !

Tout le monde injuriait le gagnant, pour qu'il ne remercie pas... »

Sainterre et Dannery avaient des larmes plein les yeux.

— Rentrons à pied, voulez-vous ? reprit Boutin. Je suis un vieux flâneur. Paris m'aide à rêver.

Il les quitta boulevard Saint-Germain, assouplis, consolés, soulagés de rancune. Dannery serait volontiers passé chez sa voisine aux cheveux gris, bavarder encore avant de rentrer dans son froid studio, mais le seuil de la voisine n'était pas rayé de lumière. Il se retrouva seul, et la sérénité s'en alla.

Après des journées comme celle-là, excité avec force, furieux d'avoir souri, d'avoir perdu vingt-quatre heures pour le travail ou pour la haine, Dannery se tordait les mains à crier, et s'abandonnait aux quintes excédées, aux sanglots sans larmes de son impatience :

— Mais je ne vivrai donc jamais, jamais ?

CHAPITRE III

Dannery frappait presque chaque soir à la porte de sa voisine ; ils se serraient la main, puis le jeune homme, sans même s'être assis, souriait et s'en allait. Cette fraîche Mirette aux cheveux gris se montrait bien plus réservée qu'il n'avait cru. Lui-même, chaque soir plus effarouché et plus chagrin, ne pensait pas à s'en faire une douce camarade. Il s'enfermait chez lui, s'asseyait, le dos morne, les genoux serrés comme un avare, et il laissait mourir son petit feu sans trouver le cœur de se coucher.

Il se vit un jour offrir un poste de calculateur subalterne — douze cents francs par mois. Il voulait bien être pauvre, mais il ne s'agissait que de poteaux de soutènement et de conduites d'égout. Honteux de l'offre, gêné de son refus, il pleura, ce soir-là, pour la première fois.

Le même soir, au café, quand il eut cherché, au téléphone, Sainterre ou Guitton pour tuer avec eux la soirée, il ne trouva que Merlange. L'inévitable, l'insupportable Moustique arriva, la bouche sardonique et serrée, les narines nerveuses :

— Eh bien, petit, tu as l'air occupé. Tu as trouvé une place ?

— Idiot !

— Toujours rien ?

— Erreur, répliqua sèchement Merlange, je suis très occupé. » Des frémissements couraient sur sa peau d'animal rétif ; il reprit, d'un air de mystère :

— Est-ce vrai, que tu ne t'intéresses plus à une certaine Odette ?

— Mêle-toi de ce qui te regarde.

— Et si cela me regarde ?

Dannery chercha les yeux du « petit » : yeux effrontés et troubles, yeux de rival, presque d'ennemi... Il détourna la tête et haussa les épaules :

— Vas-y, Merlange : la place est libre. Tu l'aimes ? Tu crois qu'elle va t'aimer ?

— Je te vois venir, petit Modestin : une fille qui a eu l'honneur de rencontrer un Dannery ne s'abaisse pas jusqu'à un Merlange ? Tant pis, je tâcherai de m'élever jusque-là...

Dannery, à son tour, cherchait à le blesser :

— Va toujours, puisque tu n'as rien de mieux à faire : ça t'occupera !

Et il quitta Merlange sans lui serrer la main :

« Il n'aime pas Odette ; il veut seulement ma place... Drôle d'ambition... Mais oui, ça l'occupe, ça le console... Pauvre Odette : si elle l'aime, elle en verra de cruelles avec lui... »

Il sonna chez sa voisine ; il l'entendit accourir en pantoufles, elle ouvrit :

— Bonsoir, Monsieur ; quelle heureuse idée ; j'allais m'ennuyer. Venez près du feu : vos mains sont froides. Voulez-vous du thé ? La bouilloire chante.

Vive comme une chevrette, ses mouvements auraient paru trop rapides, sans leur équilibre et leur adresse : elle balançait les tasses pleines sans verser une goutte. Son thé surprit Dannery : un thé vert de Chine, léger, frais à la bouche, après la première brûlure. Mirette s'assit en tailleur, sur un pouf, le buste droit : après ses allures vives, cette attitude parfaite... Les cheveux d'argent brillaient dans sa chevelure ; mystérieuse et chatte, sans y penser, elle buvait lentement et semblait se plaire au silence.

— J'aurai du mal à vous désennuyer ce soir, dit-il gauchement.

— Pourquoi ? C'est fait. » Elle salua d'un air moqueur.

— Alors vous n'aviez guère d'ennuis...

— Vous bâillez, monsieur mon voisin ? Le thé va vous réveiller... mais non : c'est un soupir...

— J'ai fait aujourd'hui quatre démarches pour trouver une place : de la cent troisième à la cent sixième... » Il donnait des détails ; elle hochait la tête. A la fin, elle conclut, d'un ton tranquille :

— C'est bien fait. Et ça vous apprendra. En cent six démarches, vous avez dû apprendre bien des choses ? Le succès approche, j'imagine.

— Eh, je suis trop bête, fit Dannery dépité.

— Non, vous exagérez ; un peu bête tout au plus. Vous avez surtout l'air inquiet. Dites-moi, sans vous offenser : vous avez de quoi manger demain ? Avez-vous encore cent francs à vous ?

— Mais oui... j'ai même...

— Chut... me voilà de votre avis ; si vous vous inquiétez, vous êtes un imbécile.

— Bien sûr, quand je vous le disais !

Ce ton d'enfant grognon la fit rire : à leur première rencontre, elle l'avait vu intelligent :

— C'est à vos dépens que vous me désennuyez. Tant pis pour vous...

Il croyait sourire, et il faisait la moue :

— Vous ne souffrez pas tant que vous croyez, reprit-elle. Vous n'y connaissez rien. Regardez mes cheveux blancs : je ne les ai pas gagnés à l'ancienneté, non, mais au feu. Voilà sept ans que je peine ; quand j'ai commencé, à seize ans, j'étais contente de rentrer chez moi le soir pour pleurer tranquille et me chauffer les mains sur mon cornet de marrons ! J'étais comme vous, mais vous verrez : *ça n'est rien, les autres* ; ils ne vous feront pas de peine bien longtemps, mon bonhomme...

— Pauvre petit...

— Mais non, vous verrez : ce n'est rien. Quand on cherche de l'argent pour des amis malades, on en trouve. Ce n'est même pas bien difficile de se lever malade et

de se mettre du rouge, pour aller faire risette et donner du courage à un ami qui va mourir. Ce n'est pas ça qui nous donnera des cheveux blancs...

— Ah diable ! Vous me faites plutôt peur. Alors, qu'est-ce qui est grave ?

— Ça ne se dit pas aux invités chagrins. Reprenez du thé, bonhomme imbécile — et des gâteaux secs. Vous en trouverez toujours ici, en cas de besoin. On ne meurt pas de faim, vous verrez.

— On meurt de maladie ? On crève à la peine ?

— Bah, on n'est pas malade quand on est gai, et quand on oublie le travail en rentrant, on ne se fatigue pas.

Il se tut et sourit. La nuit était tombée depuis longtemps, et le silence descendait à son tour. Le bruit vague des passants, les autos rares dans leur rue paisible, le bourdonnement continu et lointain du Boulevard Saint-Germain se taisaient. Ils se sentaient seuls, ils souriaient. Un pas dans l'escalier inquiéta Dannery :

— Vous recevez quelquefois des visites, le soir ?

Elle devina qu'il pensait à Guitton l'avocat, haussa les épaules et fit signe que non : une porte, à l'étage inférieur, se referma. Mirette remit au feu une bûche qui chanta, moussa, flamba clair ; alors la jeune femme éteignit la lampe. A la lumière du feu dansant, elle écarta la table à thé, déroula près de la cheminée un tapis de haute laine :

— Mon œuvre : n'admirez pas : il faut le voir en plein jour.

Elle s'étendit sur le tapis, les pieds vers le feu et la tête dans son bras. Dannery, à son tour, glissa de son siège et s'étendit. Leurs corps étaient écartés en V, leurs têtes seules étaient proches. Mirette ne bougeait pas, mais la lueur de la bûche faisait danser les ombres des orbites, de petites flammes bondissaient sur les ongles polis. Son silence semblait joyeux.

Il allongea le bras sur le tapis ; ce bras s'approcha dou-

cement de la jeune femme, toucha la douce manche de la robe de chambre, puis le poignet ; elle lui donna paisiblement la main, comme on accepte le bras à la promenade : il fallait se toucher pour accorder leurs deux rêveries...

« Non, se disait Dannery, ce n'est pas de la tendresse, c'est de l'amitié. Quelle camarade elle ferait : bien plus courageuse que tous ces garçons ! » Il lui serra la main, elle répondit à la pression, puis retira sa main en souriant. Il regarda le feu — un peu déçu, un peu hagard au milieu de cette grande paix. L'inquiétude venait lentement ; il fit ses yeux d'enfant, et tendit ses lèvres vers le mystérieux petit visage :

— Non, je ne prête pas ma bouche. Et je ne la donne pas souvent. » Sa voix douce semblait pleine de fatigue. Mais lui, pris à son jeu, timide comme du temps qu'il était vierge, insistait à voix basse :

— Mirette, je serais si heureux, si heureux...

— Mais non ; je suis une fille et vous un garçon ; c'est tout... Ne boudez pas non plus. Tenez, posez votre tête, sur mon épaule, et sage !

Elle ajouta pour elle-même, d'un ton d'excuse :

— Nous étions bien seuls.

Il poussait du front dans la robe de chambre velue et douce. Elle le berça ; et le désir du garçon s'engourdissait par intervalles ; il songeait :

« Voilà ce que ma mère aurait dû être. »

Puis le désir se réveillait, et il se reprochait ce songe :

« Je prends tout au sérieux ; au lieu de succéder à Guitton l'aîné dans ce lit, où il doit faire bon, je m'en fais tout un monde... Pauvre petit moi ! A peine envolé du nid maternel, il me faut tout de suite un nid ou une cage... »

Il l'embrassa sur la joue ; ce soir-là, elle ne lui rendit ce baiser d'amitié que d'une petite moue souriante, de loin, quand elle ferma sa porte.

***

Quand Dannery eut payé son terme de janvier, il ne lui resta plus en poche que son terme d'avril et cent francs. Il avait épuisé tout ce que lui avait donné cette belle aventure d'Hossegor. Il avait épuisé aussi sa fierté. Il retourna voir le directeur d'une entreprise dont il avait refusé l'offre ; on l'accepta par grâce — en l'humiliant — sans garanties d'avenir et à onze cents francs par mois seulement.

« Je voulais faire des théâtres, des palais, des villes, dit-il à Mirette, et je vais être sous-calculateur de conduites d'égout : j'ai accepté ça.

— Vous avez bien fait, dit Mirette qui tenait la tête du garçon sur ses genoux.

— Mais je l'avais refusé avant.

— Encore mieux. » Elle lui flattait les joues de la main ; elle sentit une goutte d'eau, et ses doigts remontèrent jusqu'aux yeux ruisselants.

« Allons, soyez sage ; vous pouvez vivre, après tout ; rien n'est perdu pour ça, grande bête. Cela ne vous empêche pas de chercher. » Elle l'embrassa, il sourit :

— Une si charmante fille, et qui parle comme ma mère... dit-il en jouant avec une mèche blanche de Mirette. Vous êtes jeune, pourtant ?

— Oh vous savez, quand j'étais petite, je parlais déjà comme ça à ma poupée. Quand on est femme, il n'y pas d'âge pour rabâcher ni pour repriser les chaussettes. Allons, relève la tête, je vais te faire du thé, mon fils...

Mais il ne la lâchait pas, et embrassait, entre la tête et le cou, une place douce au fond de laquelle battait une artère. Elle lui tourna la tête à deux mains, et lui prit la bouche sous ses lèvres chaudes, mouillées, impérieuses. Ce baiser avide le fit gémir en serrant les genoux — ce gaillard athlétique se sentait femme devant Mirette, il craignait de subir plus avant le désir de sa com-

pagne. — Inquiet de la gloutonnerie de cette bouche, il écarta la sienne. Prise de vertige, les lèvres encore brillantes, elle avait maintenant l'air d'écouter la nuit. Roger reprit son souffle et retrouva le désir.

— Allongeons-nous sur ce tapis, dit-il à voix basse.

Elle fit signe que non. Puis elle sourit, le releva, et en le tenant par les épaules lui fit faire quelques pas. Il sentit sur sa bouche un baiser d'adieu — lèvres serrées et sèches, vite écartées — et elle lui ouvrait en même temps la porte.

— Pourquoi ? se dit-il une fois sorti. Elle doit être facile, mais elle veut se faire valoir. Nous verrons bien demain.

Le dépit l'égarait, il le sentait lui-même. Sensuelle, oui, mais pas facile. Elle se méfiait d'elle-même — donc elle pouvait céder. Et Dannery se répéta, d'un autre ton :

— Nous verrons bien.

Il ne vit rien, que l'amitié la plus méfiante et la plus garçonnière : pendant plusieurs jours, il ne la vit qu'entourée d'amies femmes.



— Sais-tu, lui dit le petit Merlange, que la belle Mme Crouzon et Odette Sainterre vont presque tous les soirs à la piscine du *Cygne*.

— Je ne savais pas qu'elles s'étaient revues.

— Oh, Sainterre *se pousse* auprès du député. Il accrochera sûrement une place.

— Voyons, Moustique, tu n'as pas honte ? Pourquoi serais-tu jaloux de Sainterre ?

— Mais ce n'est pas pour moi que je le suis ; c'est pour toi !

Ils allaient en silence, par les allées du Luxembourg. C'était un dimanche de février, si doux que Roger cherchait sur les rameaux les bourgeons du printemps. Mais il n'y trouvait encore que des gouttes de rosée.

« S'il fait la cour à Odette, c'est pour me supplanter près d'elle, et pourtant il m'aime bien. Et si je lui parlais d'elle, il m'en dirait des ordures... »

Il continua de penser tout haut :

— Dis, Merlange, pourquoi fais-tu le méchant, surtout devant les femmes ?

— Tu ne sais pas ? Guitton ne t'en a jamais parlé ? J'ai eu la bêtise de lui raconter... Peuh ! Ma grande sœur, quand j'étais petit... elle m'aimait bien ; je ne voulais pas être pris seulement pour une poupée : je la mordais. Elle s'est mariée, quand j'avais douze ans, à un sale type, et je n'ai plus voulu la voir. Un cas si simple, comme dit Guitton. Ah, ce bon psychologue...

— Voyons, Moustique, est-ce que nous allons finir par nous détester tous, à force de misère ?

— Sûrement. Même toi, je te déteste, quand nous sommes tous les deux ensemble. Que veux-tu, quand on n'a rien à faire, on démolit. Et que veux-tu qu'on démolisse ? Ce qu'on a sous la main.

— Et ce qu'on a dans le cœur, petit ? Mais nous ne sommes pas les seuls à nous ronger ; tu crois que tous les gens de ton âge sont comme toi ?

— Dame ! ça mord partout, ça rue partout. Et ils ont raison. Le monde est trop plein, il faut bien y faire un peu de vide... Communiste, royaliste, tout est bon pour faire de la casse.

Dannery haussa les épaules et s'en alla.

Son travail commençait le lendemain. Il s'assit dans une salle vitrée à une horrible petite table, sur laquelle était épinglée, pour en cacher les taches, une feuille de papier blanc. La table boitait. Quatre dessinateurs ou calculateurs le regardaient ; la pièce sentait le calorifère surchauffé et le tabac froid. Les nerfs déjà malades, Dannery sentit que sa table boitait. Il se mit à deux genoux sur le parquet et cala le pied de cette table. Puis il attendit le travail — ses deux mains croi-

sées s'emplissaient de sueur, et il dut les essuyer avec son mouchoir.

Il attendit le travail une grande heure : sans doute, pendant ses études. il avait déjà travaillé comme subalterne — dessiné, calculé. Mais comme autrefois l'espérance changeait tout ! Il s'était cru certain de revenir un jour en maître dans des bureaux pareils à celui-là. Et maintenant lui, architecte diplômé, ingénieur des Travaux publics, lui l'espoir des modernistes à l'École des Beaux-Arts et qui avait dédaigné de concourir pour le prix de Rome, il revenait là comme un scribe, peut-être pour toujours. « Trop heureux ! lui aurait dit sa mère ; trop heureux ! »

Oui, malgré tout, c'était bon d'avoir du pain : onze cents francs par mois, cela faisait, par jour de travail, quarante-quatre francs : quinze francs pour se nourrir, dix pour se loger, cinq pour s'habiller — il restait quatorze francs libres... Un vieux chef de bureau, qui mâchonnait un cure-dents de bois, lui apporta les calculs d'un tuyau.

— Vous allez trop vite, lui dit ce « supérieur » quand Roger revint un quart d'heure après. Il faut me vérifier tout cela. Rondet ! vous me vérifierez les calculs de ce jeune homme. Et dites-moi, qu'est-ce que c'est que cette espèce d'*s* dans vos chiffres ? C'est un 5. Eh bien, jeune homme, ici, vous apprendrez à faire vos 5 comme des 5.

— Oui, Monsieur, dit Dannery d'un ton sage.

Où était sa fierté ? Bien rentrée. Dès la première semaine il se mit à travailler mollement, comme un serviteur. Il attendait avec un gros espoir bête l'heure de la sortie et la fin de la semaine. Ces calculs devenaient monotones ? Tant mieux : il pensait à autre chose ; peu touché par son travail, il épargnait sa fatigue. Il découvrait le honteux loisir et la liberté des esclaves.

Cependant ses camarades de bureau le voyaient rêver, ou même sourire : dans un bureau, on cligne de l'œil à

son voisin, mais on ne se sourit pas à soi-même. D'ailleurs ce Dannery ne fréquentait personne. Dès la seconde semaine, ils l'appelaient *le fou.* Il les entendit, car pour son malheur il avait l'oreille fine — mais, après tout, ne valait-il pas mieux passer pour un fol que pour un dédaigneux ?

CHAPITRE IV

Au moment même où sa vie s'embourbait, il reprenait ailleurs un nouvel élan.

Il avait invité Mirette à la piscine du *Cygne*, pour l'heure même où il pouvait y rencontrer Odette Sainterre et Anne-Marie Crouzon. Il les y trouva en effet — et Merlange avec eux. Il passa vite dans le couloir des cabines : il ne voulait pas être vu dans ce mauvais costume, avec cette piètre valise — ni avec Mirette peut-être. Pourtant, Mirette, vendeuse chez une excellente couturière, s'habillait bien mieux qu'Odette. Elle revint bientôt dans un maillot simple et net, et Dannery l'admira. Peu sportive, mais d'une forme mince et heureuse, les lignes de ses jambes douces étaient bien plus belles que les jambes d'Odette, et pouvaient rivaliser même avec l'éclat musclé des longues jambes d'Anne-Marie.

Dannery se vit dans la glace et s'avança sans peur — presque nu, guéri pour une heure de la pauvreté, de l'inquiétude, et ivre de ses forces. Odette le regardait : tant pis. Anne-Marie aussi le regardait : tant mieux ; elle pouvait reconnaître le jeune insolent d'Hossegor — presque un chef parmi ses camarades. Ce bel animal-là, Dannery lui-même avait presque oublié, sous les humiliations de la vie, que c'était lui-même. Il ressuscitait au bord de l'eau. Il attendit un long moment encore, les orteils pliés sur le bord de la piscine — puis il plongea sans effort.

Quand il revint sur l'eau, il vit Merlange plonger du plus haut tremplin, mal réussir son acrobatie, et se gifler brutalement sur la surface. Anne-Marie nageait déjà ; Odette Sainterre, toujours consciencieuse, étudiait dans l'eau des battements de jambes. Seule la pauvre Mirette, descendue dans le grand bain par l'échelle, nageait une mauvaise brasse d'écolière, levait trop la tête, et se dirigeait vers le petit bain, les dents serrées et le nez blanc. Roger l'oublia, glissa sous les eaux vertes, puis toucha le bord de la main, se souleva un peu, rit et laissa ruisseler sa tête nue.

Anne-Marie, Odette et Merlange luttaient de vitesse ; Roger reprit de l'air, et fit vers eux une grande ruée. Les deux femmes, se voyant poursuivies, eurent un rire aigu, qu'il entendit : poussant de ses bras larges et prompts, la tête dans l'eau et traçant un sillage de torpille, il les rejoignit au bout du bassin. Le dos à la paroi où elle s'appuyait, les bras en croix, Anne-Marie reprenait haleine ; il arriva près d'elle, toucha son long bras frais et brillant. Elle sourit et laissa son bras. Odette Sainterre, pâle de son effort, vit faire Dannery et détourna la tête. Tous trois restaient un peu ivres.

— Vous m'intimiderez toujours, dit Roger à Mme Crouzon, avec un sourire qui disait le contraire.

— Tant mieux, dit-elle. Elle le saisit à son tour par le bras, détacha ce bras du bord et enfonça Dannery dans l'eau. Il se laissa couler, les yeux grands ouverts, le long du corps de cette femme, et dans le secret de l'eau lui toucha les deux genoux. Elle serra les jambes ; il touchait encore les jarrets élancés, qu'il voyait clairs et troubles dans l'eau remuée : alors elle le repoussa d'un coup de pied dans la poitrine ; il remonta loin d'elle, reprit de l'air, et, craignant de l'avoir offensée, il s'en alla.

Il prit pied, aux limites du petit bain, et y retrouva Mirette debout, ses bras minces flottant sur l'eau ; elle

lui sourit avec tant d'indulgence et d'affection qu'il eut honte :

— Nous reviendrons tous les deux seuls, et je vous apprendrai à mieux nager.

— Merci, c'est gentil. Aujourd'hui, laissez-moi plutôt seule, me réhabituer à l'eau.

Il profita sans vergogne de cette permission, repartit ; sans le voir, le petit Merlange poursuivait Odette : il la saisit, au moment même où Odette apercevait Dannery, et lui embrassa l'épaule, avec rage ; la pauvrette rougit et secoua Merlange qui s'arrêta ; tous trois se regardèrent.

Pour parler d'autre chose et vexer le Moustique :

— Tu as bien manqué ton plongeon tout à l'heure, dit Dannery.

— Nous recommencerons, cher maître : après vous.

Ils sortirent de l'eau et vinrent vers le plongeoir où Anne-Marie, qui nageait presque dessous, les aperçut ; elle vint les rejoindre. Mirette sortit de l'eau à son tour et accourut :

— Nous partons ! Déjà ?

— Non, dit Merlange : nous allons plonger de là-haut.

— Je ne sais pas plonger du tout, dit Mirette.

— Vous n'avez qu'à regarder faire *Monsieur* Dannery ; c'est un grand maître.

Même pour Dannery, ce plongeoir était haut — plongeoir mobile, laissé à six mètres après les ébats de quelques spécialistes. Roger monta, vint sans hâte au bord, prit de l'air. Anne-Marie le regardait... Sans une seconde de retard, il plongea, sans acrobatie, sans faute, et revint à la surface sous les yeux heureux des trois femmes.

Merlange à son tour monta, hésita :

— C'est trop haut pour des femmes, dit-il.

— Peut-être aussi pour vous, dit Anne-Marie.

Piqué, il sauta — et cette fois, sauva à peu près l'honneur.

Anne-Marie, Odette, montaient jusqu'au plongeoir, et redescendaient, sans insister.

— Mais vous n'aviez pas fait comme M. Dannery, dit Mirette à Merlange.

— C'est pourtant facile ! Essayez donc, répliqua rageusement le Moustique.

Mirette grimpa jusqu'au plongeoir, avança lentement, gênée par l'élasticité de la planche. Quand elle fut au bout, Dannery la vit assurer ses orteils sur le bord et eut enfin peur :

— Eh là !

— Je fais bien comme vous ? dit-elle.

Elle se pencha en avant, les mains jointes au delà de sa tête, bascula (Dannery vit ses yeux fermés). Elle n'avait fait aucun effort des jambes, mais ce n'est pas utile lorsqu'on plonge de haut. Elle entra dans l'eau comme une flèche...

Elle n'avait pas pu voir comment Dannery se cambrait pour remonter, et elle alla jusqu'au fond... Le temps d'y penser, et Roger descendait sous l'eau ; il lui fallut plusieurs secondes pour la trouver dans la pénombre verte ; il lui prit et lui guida la main. Mirette posa cette main sagement sur l'épaule du sauveteur, et remonta avec lui à la surface. Les deux femmes, et Merlange lui-même, étaient pâles. Anne-Marie vint à l'échelle et embrassa Mirette sur les deux joues.

— Elle a plongé mieux que vous, dit Odette à Merlange.

— Mais je me trouvais bête au fond de l'eau, dit Mirette.

Roger la regardait, plein d'admiration et de rancune. Elle se mêlait donc d'être brave, cette ignorante ? Elle rentrait de force dans cette bande, elle s'imposait ? Il ne dit rien à Mirette et chercha les yeux d'Anne-Marie ; dès qu'il les trouva, il lui fit signe, et tous deux retournèrent à l'eau. Anne-Marie plongea ; il alla vers elle, et ils se prirent un instant, sous l'eau, par les mains, tout

proches l'un de l'autre comme des danseurs. Puis elle se remit à nager doucement, en surface ; il reprit de l'air et passa sous elle, en frôlant du bras cette poitrine fraîche. Cette fois elle eut un profond sursaut, regagna le bord, puis sa cabine. Fâchée ? Il restait à Dannery un large vertige d'avoir osé jouer avec cette femme hautaine : « Oui, j'ai pensé que son amant serait l'égal des rois. » Il remettait avec rage ses vêtements un peu usés... Non, elle ne le verrait pas, elle serait partie... Elle l'attendait.

— J'ai envoyé les autres au bar, dit-elle. Nous y allons, mais attendez...

Ils étaient face à face, au bout des galeries ; elle semblait plus hautaine que jamais :

— Écoutez, monsieur Dannery ; nous avons de l'amitié pour vous, mon mari et moi. Je pense que si vous vous connaissiez mieux, cela serait utile, même pour lui...

Elle tirait sur son gant de cuir, qui couvrait mal sa main gauche ; elle tira plus fort, avec la main droite et les dents, et dit d'une voix à peine formée :

— Seulement ne me touchez plus. Je suis très sensuelle. Je ne pourrais plus vous voir. Filez au bar. J'y vais par l'autre porte.

Il entra au bar. La pauvre Mirette ne pesait plus rien, auprès de ces mots — de cette peur de lui qu'avouait Anne-Marie — ou de cette coquetterie diabolique. Il devait pourtant ramener Mirette : Anne-Marie Crouzon partait ; empressé, mais presque insolent, Merlange se levait et appelait Odette.

Odette pourtant se pencha vers Dannery et lui dit, en montrant des yeux Mirette :

— Vraiment charmante. Mais elle ne réussira pas. Vous n'aimez pas celles qui vous aiment.

Dannery haussa les épaules et se leva, fort offensé : c'était si vrai ! Et il fallait que la pauvre Mirette fût douce au retour. Elle lui disait :

— Cette Mme Crouzon est bien belle. Je serais tout

juste bonne pour l'habiller. Mais Mlle Sainterre est charmante. Elle vous préférerait encore à votre petit camarade qui lui fait la cour. En somme, vous vous occupez des femmes bien plus que je ne croyais.

— Taisez-vous, Mirette, ne me bercez pas avec des flatteries ; j'ai un chagrin qui ne veut pas dormir. Non, je ne suis pas un garçon qui plaît aux femmes ; je suis trop sombre pour elles, j'ai la figure taillée trop dur. C'est quand on a le plus besoin des femmes qu'on leur plaît le moins. Ce sont les enfants gâtés qui leur plaisent ; ceux que leur mère adorait quand ils étaient petits ; on leur a dit qu'ils étaient beaux, on les a fait beaux tous les dimanches, et ils le sont restés.

— Et vous croyez que votre pauvre mère vous a jeté un sort ?

— Peut-être. Les femmes vous aiment dès le maillot ou jamais.

— Grand imbécile ! Elle lui couvrait les joues de longs baisers silencieux. Mais il secouait la tête pour les esquiver. « C'est une œuvre de bienfaisance », murmurait-il. Il s'en alla.

Le lendemain soir, Roger invita chez lui Guitton et Ribault : il avait peur de retourner chez Mirette, d'y trouver son bonheur trop facile pour lui.

— Sais-tu, lui dit Guitton, ce que le nommé Aubrain, ce vague politicaillon qui travaille chez Crouzon, a raconté à Ribault sur son patron ?

— Il paraît, reprit Ribault, qu'en 1924 Crouzon a été accusé de vol par un camarade, et que c'est pour cela qu'il est allé tenter fortune en province.

Dannery eut un haut-le-corps, un absurde élan d'espérance : plus rapprochée encore de lui, plus facile à saisir, cette belle Anne-Marie... Mais presque aussitôt il se dompta : il se rappelait la figure d'Aubrain, ce bellâtre : figure trop molle pour soutenir même un masque de sincérité...

— Il me semble, reprenait Guitton d'un air rêveur, que ce Crouzon m'intéresse comme cela bien davantage.

— Moi, pas du tout. Cette histoire-là ne m'intéresse pas. Ou plutôt si, elle m'a fait plaisir une seconde parce que je suis jaloux de Crouzon, mais c'est tout.

Guitton se mit à rire :

— Tu as raison. J'ai voulu faire mon psychologue, comme dit Boutin. Tu sais, ce bon gros ? C'est une merveille d'homme. Il connaît Crouzon mieux que cet Aubrain, et il l'aime. Evidemment, il y a sa théorie...

— Quelle théorie ? dit Dannery.

— Il m'a dit, en lisant un article de moi, très enthousiaste, sur Dostoïevski : « Ce qu'il y a de profond dans l'homme, ce n'est pas le bien, ni même le mal. » J'ai brûlé mon article.

— *Et ce qu'il y a de profond* ? dit Ribault. Nous le saurons un autre jour ?

— On vous initiera plus tard. Initier, c'est faire attendre.

Dannery retrouvait, en Guitton seul, la légèreté d'esprit, le goût des idées libres, et encore cette jeunesse de leur vie d'étudiant... Ce métier gardait-il plus souple ? Et en même temps, Dannery enviait au gros Ribault sa gaieté :

— Tu en as de la chance, toi, de ne t'inquiéter de rien.

— De quoi veux-tu que je m'inquiète ? J'ai devant moi du travail, qui ne finira jamais, j'aime ça. Deux ou trois heures par jour pour gagner ma vie, et dix heures de bon travail pour moi. Avec ça, je me sens lesté !

— Et pas d'amour ? dit Dannery.

— Mais si, dit Guitton. Ribault est l'heureux amant d'une serveuse de bar... Oh, la serveuse des pâtisseries ! Il lui fait visite en prenant son thé, et elle ne le rejoint qu'à minuit : leurs journées finissent à la même heure. Rien de perdu pour le travail...

— Dame !

— Tu devrais adopter Merlange, dit Roger à Ribault. Tu y mettrais plus de patience que moi. Le malheur ne lui réussit pas, au Moustique. Et il paraît que Guitton l'a fait souffrir à propos de souvenirs d'enfance, et de sa sœur...

— Peut-être, dit Guitton : les gens comme Merlange ne sont pas faits pour savoir. Moi aussi, c'est quand j'étais petit que je suis devenu sauvage. Mais enfin, ça me fait plutôt du bien de le savoir.

« Je ne suis pas mûr pour ce bien-là, songeait Dannery ; je n'ose même pas encore penser à ma mère. »

— Je ne pense pas souvent à mon enfance, dit Ribault. Mes parents étaient très occupés ; je me rappelle surtout ma vie avec d'autres gosses. J'étais déjà gros, je faisais le pitre pour les amuser. Plus tard, vers douze ou treize ans, je me suis trouvé le plus fort ; je tapais sur ceux qui voulaient rire. Ça m'a enlevé l'envie de faire le pitre...

La vulgarité satisfaite de Ribault rendait Dannery plus inquiet encore, plus ardent. Lui, Dannery, songeait-il, saurait bien réclamer son dû à la vie. L'ambition était fermée, ils avaient tous trouvé devant eux un mur ? Eh bien, il aurait les plus belles femmes. Cela aussi valait la peine d'être cherché, conquis. Que pensait-elle de son député, Anne-Marie ? Comme elle avait montré brusquement sa faiblesse ! Il fallait la revoir demain, mais oserait-il la toucher, en terre ferme, bien vêtue, bien parée, ou serait-il intimidé comme au premier jour ? N'importe, il la lui fallait ; puisqu'il ne construirait ni palais, ni stades, il lui fallait au moins cette femme qui leur ferait envie à tous... Mirette ? non, elle ressemblait trop aux heures de bureau, à sa résignation nouvelle. Puisqu'elle savait se résigner, on pouvait bien risquer de lui faire un peu de peine...

— Vous n'avez pas remarqué, reprenait Guitton,

comme les écrivains se font enfantins ? Comme règne dans toute la France, en ce moment, la haine de l'expérience, de la réflexion, de la vérité ?

— Peuh ! dit Dannery, il faut bien aussi que la fantaisie ait ses droits. Tu veux devenir une espèce d'ingénieur de la littérature, mais tu embêteras les gens avec tes vérités.

— Laisse-le faire, dit Ribault. Ce sera un essayiste ou un historien. Il en faut, après tout.

— Brute épaisse ! dit Guitton. Tu ne vois donc pas que le public demande même à l'historien de lui mentir ? Romancez, historiens, romancez donc !

Dannery songeait encore ; il reprit la conversation plus haut :

— Oui, enfantins. Merlange est enfantin, Guitton aussi, moi aussi. Et tous les gens de notre âge se font plus enfantins que nature. Mais comment veux-tu que nous pensions à l'avenir ? Qui ose encore penser à l'avenir ? Il faut bien vivre dans notre petit bout de passé, ou chercher un refuge.

— Ah oui, un refuge, dit Guitton d'une voix singulière. Tu en es là ? Oh, ce ne sera pas la drogue pour toi, ni la foi, ni les sciences pures. Je devine, mon vieux ; je devine.

Ribault bâillait ; renversé en arrière, les pouces dans les poches de son gilet, il se tambourinait le ventre du bout des doigts. Les confidences, entre Guitton et Dannery, n'allèrent pas plus avant.

— Sainterre voit souvent Crouzon. Sais-tu ce qu'ils font ensemble ? demanda Ribault.

— Ma foi non, dit Dannery amèrement. Je n'ai plus les confidences de Sainterre.

***

CHAPITRE V

Après cet hiver, qui avait exaspéré de défaites Dannery et ses compagnons, le printemps revenait ; c'était au moins l'espoir des sports, des jeux sur l'eau ensemble. Ils se reverraient peut-être avec un peu de joie.

Dannery avait comme oublié son travail au milieu du travail même. Au bureau, il se conduisait en simple machine à calculer. Il vérifiait tout longuement : le chef de bureau avait déjà dit de lui, à plusieurs de ses compagnons :

« Méfiez-vous de ce *virtuose.* » Terme de mépris, dans un bureau.

Dannery se sentait détesté de son chef ; faute de pouvoir en deviner le motif, il n'y pensait déjà plus. Un matin, à neuf heures, comme il venait d'arriver, et attendait le chef de bureau, il vit entrer le « Grand Patron », le chef de l'entreprise, pressé et fiévreux.

— Pas encore là. Bon sang ! Et personne pour le remplacer. Monsieur Rondet, voulez-vous venir ? C'est urgent.

— Excusez-moi, Patron, dit humblement Rondet : il y a ici un ingénieur qui fera peut-être mieux l'affaire...

Tous les yeux se tournèrent vers Dannery. « Mais je n'avais dit à personne que j'étais ingénieur ; on leur a donc montré ma fiche d'entrée ? »

— C'est vous, Monsieur ? Eh bien, venez, Monsieur.

Le grand Patron s'assit au coin d'un vaste bureau et lui proposa, en une heure, vingt données différentes pour de vastes travaux — trois rues, deux kilomètres — le cahier des charges minutieux et absurde d'une Municipalité de banlieue. Mais Dannery était homme à s'en

tirer. Il jouait sa chance, pensait-il. Vers midi, épuisé, le Patron s'arrêta à un dernier projet :

— Oui, ça ira. Revenez tout de même cet après-midi. *Vous ou quelqu'un d'autre.*

Ainsi, le Patron n'avait rien compris : les calculs instantanés, les solutions ingénieuses, il recevait tout cela de son employé, distraitement, comme on reçoit les tablettes de chocolat d'un distributeur automatique. Le Patron, très ferré sur les prix de revient, ignorait la technique de son entreprise : il savait seulement « ce que la Maison avait réussi à faire ». A chaque occasion nouvelle il exigeait mieux, pour meilleur marché.

« Tant pis : coup blanc », se dit Dannery.

L'après-midi, son chef de bureau l'avait remplacé chez le Patron. Dannery crut devoir dire :

— Merci, Rondet.

— Oh, de rien. Les séances chez le Patron ne sont pas drôles. Mais vous êtes resté trop longtemps ; ça s'est remarqué ici.

— Qui, le chef de bureau ?

— Je n'ai rien dit.

Et, de fait, quand à cinq heures le chef de bureau réapparut, il ne dit pas un mot à Roger de leur travail commun. Un jeune dessinateur, qui n'aimait pas le chef de bureau, prévint Dannery de se méfier, s'il tenait à sa place.

Conseil inutile : le chef de bureau avait choisi la méthode la plus sûre. En quelques jours, Dannery vit s'épuiser le travail qu'il avait déjà reçu ; son chef direct ne lui confiait à peu près rien de neuf. Le troisième jour de loisir forcé, il osa demander du travail à faire. Le chef de bureau répondit :

— Impossible. Tout est en main.

Au bout du mois, le chef du personnel vint demander à Dannery le relevé de son travail pendant la dernière quinzaine. Dannery haussa les épaules : ce genre de ma-

nœuvre sournoise, pour prouver que la présence d'un subalterne est inutile, s'appelle dans certains grands bureaux *le nettoyage par le vide.*

— Nous sommes obligés de procéder à des compressions, dit le lendemain le chef du personnel, en signifiant à Dannery son congédiement à fin de mois. Nous sommes les premiers à le regretter.

Tous ceux qui ont dû gagner leur pain sans être puissamment protégés connaissent ces hypocrisies parfaites, irréprochables, qui permettent dans chaque métier de nuire aux faibles et de les tenir à merci malgré les lois. Mais Roger s'expliquait mal la jalousie de son chef.

— Idiot ! lui dit Merlange : tu ne savais donc pas que lorsqu'on a un sous-ordre capable de vous remplacer, on le chasse ? Dame, on se débarrasse d'un pareil danger comme on peut.

— Tu ne savais donc pas, insistait Ribault, que l'expression « brillant second » est ironique ?

— Et que ferais-tu toi-même, si tu trouvais un brillant second ? Tu le mettrais à la porte.

Jamais Roger ne les avait vus tellement cyniques, tellement brutaux. Leur équipe avait subi tant d'échecs qu'ils devenaient féroces contre tous les échecs qui venaient les affaiblir. Même Ribault, si facilement satisfait pour lui-même, avait trop cru en Dannery, et lui en gardait rancune.

Roger les quitta ; il savait déjà que la Chambre tenait séance ce jour-là, et il courut d'un pied chaud chez Mme Crouzon.

Il avait perdu bien du terrain depuis dix jours, depuis cette journée à la piscine : si méfiante la fois suivante, à cette Exposition — à peine un serrement de mains... Et ce regard si méfiant, si insolent, quand il l'avait emmenée au théâtre, et refermé sur eux la porte de la loge. « Les cinq places retenues pour nous deux ? Vous voyez grand. » Il avait pris ces mots pour une injure à sa pau-

vreté, et il avait cru rompre... Mais quel élan il se sentait aujourd'hui, et quelle souplesse... « Ah, Dannery, se disait-il, meilleur athlète pour l'amour que pour l'ambition. »

Il la trouva seule, en effet ; elle ne l'attendait guère, et elle se troubla ; il lui baisa la main, et vit cette main se fermer ; il prit doucement le pouce et le bout des doigts, rouvrit cette main et la tint déployée. Il releva la tête ; Anne-Marie lui fit un sourire tremblant, puis serra les lèvres pour contenir ce tremblement :

— Asseyez-vous ; soyez homme du monde ; n'approchez pas votre siège... Halte-là, beau nageur !

« Tu veux plaisanter encore, songeait-il ; tu essaies encore de me traiter de haut, et déjà je ne te crois plus ; tes mains m'ont reconnu et ta bouche tremble ; j'attends que tu cesses de trembler et que tu n'aies plus peur, trop belle femme ; sens-tu comme j'ai l'air sage ? prends seulement confiance en moi, et nos deux bouches... »

Ces pensées qui couraient derrière son visage devaient transparaître et lui donner l'air d'un guetteur triomphant. Anne-Marie se leva :

— Ne soyez pas lâche, monsieur Dannery. Vous avez deviné que je suis trop seule, que je m'ennuie, vous voulez me faire jouer à un vilain jeu. J'ai été sotte avec vous, je vous ai dit que j'étais faible, et vous avez pris cela pour un encouragement ? Eh bien, non.

Il attendait, et retenait son sourire ; il connaissait un peu les défenses des femmes. Les femmes ne posent pas leurs arguments comme des défenses ; elles les lancent comme des projectiles ; quand elles ont dit tout ce qui devrait les rendre fortes, les voilà faibles...

— Enfin, continuait Anne-Marie, dites ce que vous voulez. Le savez-vous seulement ? Espérez-vous que je vais vous aimer ? Devenir votre maîtresse ?

— Mais je ne veux rien, dit-il à mi-voix, je n'espère rien ; si vous le voulez, je vais partir à l'instant même...

Je suis assez malheureux ailleurs, j'oublie cela quand je suis près de vous. Je ne vous ai pas attaquée, j'ai blotti ma tête entre vos mains...

Il mentait avec délices ; ce n'est jamais tout à fait mentir que de faire l'enfant et l'innocent : on se prend soi-même à ce jeu-là, et avec tant de plaisir. Anne-Marie était déjà calmée. Elle posa la main sur la tête de Dannery, lissa les cheveux rebelles, frôla les pommettes saillantes, le menton étroit et dur.

— Vous auriez une vraie tête de garçon méchant, mon petit, sans vos yeux et vos lèvres.

Sur la paume, ces lèvres, sur le poignet ; Anne-Marie repoussa le premier baiser, et le second, mais la troisième fois cette jeune tête se posa sur ses genoux, puis se releva lentement les yeux fermés vers elle, si humble, si enfantine qu'elle y posa des lèvres fugitives ; il gémit faiblement sous le baiser ; elle le flatta de la main, mais la tête aux yeux fermés continuait à s'insinuer sur elle, errante, frôlante, insatisfaite : Anne-Marie saisit cette tête impérieusement, et commanda leur baiser — étroit, brûlant, glouton. Dannery se sentait défaillir — il n'aurait pas pu, à ce moment-là, la posséder ; il n'y avait plus en lui qu'un grand vertige et un grand rêve d'être monté si haut. Elle lui repoussa la tête avec une espèce de rage :

— Ah, cette fois-ci, sauvez-vous ! Oui, c'est ma faute, mais sauvez-vous.

Il s'enfuit : il ne pensait plus à sa misère. Y aurait-il enfin, un jour, du travail pour lui sur cette terre ? Bah ! Anne-Marie le reverrait-elle demain ? Il valait mieux penser à cette femme inespérée ; il y pensait comme à un opium, à une cocaïne ; c'était une de ces consolations éclatantes que s'accordent les hommes perdus.

⁂

Ce soir-là, avant de frapper à la porte de Mirette, il hésita. Besoins de consolation, de calme, pourquoi pas ? Cette femme-là serait reposante, après l'autre. Dannery lui gardait une espèce de rancune de son courage ; il l'aimait parce qu'elle était douce, donc elle n'avait pas le droit d'être brave. Mais elle le bercerait, il avait *droit* à cela aussi. Sombre droit du malheur, qui pousse à mal agir et sert d'excuse contre les innocents. Il mit sa tête sur la poitrine de Mirette comme un mendiant avide. Il l'embrassa pour la faire taire ; ni Mirette ni lui ne devaient plus penser à rien : ce n'était pas le moment de se faire conseiller le courage ou le sang-froid par cette femme attentive — ni le moment de parler de la vie. Ces douces mains de Mirette sur ses épaules lui coupaient les ailes, lui faisaient sentir qu'il n'avait pas d'ailes. Il ne lui demandait pas son cœur.

Cette nuit-là, il poussa la vilenie jusqu'à se faire plaindre ; il entra pour la première fois dans le lit de Mirette — comme un suppliant, par pitié autant que par amour. Elle ne pouvait guère être heureuse ; elle renonçait au plaisir pour elle-même : ce garçon boudeur ne lui aurait pas pardonné de prendre du plaisir. A peine s'il lui pardonnait sa tendresse infatigable ; Dannery regardait presque en ennemi ce corps sans défaut qui le forçait à estimer Mirette aussi belle qu'Anne-Marie. Il gronda lorsqu'il la vit, le matin, en robe de chambre grise sous les cheveux gris, lui apporter du chocolat et lui beurrer gravement son pain grillé

— A quoi joues-tu? lui dit-il. A la vierge ? A la femme légitime ?

— Non, je joue à la femme de chambre. Tu n'as rien à me reprocher.

Elle sortit ; il eut honte et l'appela ; en vain. Elle avait dû se fâcher enfin, s'habiller en une minute, et s'enfuir. Roger mesura, pour un instant, combien la forme ignoble de ses malheurs l'avilissait, l'affaiblissait. Malheurs de

chômage et d'argent, où la volonté toujours offerte et toujours bafouée se rouille, où nos sentiments s'avilissent pour ressembler à notre destin...

Anne-Marie, au téléphone, lui répondit ce matin-là :

— Je suis très lasse. Écrivez-moi un mot dès que vous pourrez. Ne revenez pas d'ici quelques jours.

Même en amour, il fallait donc attendre ? Du moins il rêvait, et le temps ne comptait plus guère. Puisqu'il ne pouvait voir Anne-Marie autant qu'il voulait, il se servait de Mirette sans façon, pour remplir le temps vide. Et il ne voulait plus savoir combien cette Mirette pouvait montrer d'intelligente délicatesse : ces qualités-là, il ne les lui demandait pas, il les cherchait ailleurs.

(à suivre)

JEAN PRÉVOST

ENTRETIENS CHEZ LE SCULPTEUR

Deuxième Entretien

L'image du modèle était cette fois en pleine lumière, et je n'eus pas le choix de mes pensées. Il fallut réfléchir sur cette forme de terre glaise. Il me parut que je trouvais encore un peu plus de douceur sur les tempes, et que les yeux de cette femme étaient moins des yeux. Je la voyais refuser l'expression, s'arrondir, et rentrer en elle-même ; ce qui la faisait pensive, quoiqu'au bord du sommeil. Rien ne comptait, elle ne daignait rien voir. Par contraste je me souvins d'un buste de femme aperçu au musée, d'une femme qui sourit aux arrivants, qui a de l'esprit, de l'intention, des frisures, un œil piquant ; cette femme est un monstre. « Et voyez, dis-je à l'artiste, devant qui j'avais pensé tout haut, voyez comme la nature peut nous tromper ; car, cette femme pleine d'intentions et d'expressions, on a pu la voir telle, et telle on l'a conservée. La nature veut sans doute plus de recherches, et beaucoup de sacrifices. »

« A peu près, dit-il, ce qui serait sacrifié, si la statue, comme dit Michel-Ange, roulait du haut d'une montagne. »

« Oui, lui répondis-je ; le temps accomplit les statues ; mais il faut pourtant que, tout rabattu, la forme se montre ; et beaucoup de statues, en perdant les accidents, perdrait tout. »

« Ces effets de hasard, dit-il, nous instruisent quelquefois ».

Il me montrait l'image de son modèle ; et cette muette nous rendit muets quelque temps. « Vous la trouvez, reprit-il, plus près d'être achevée, plus seule, plus elle-même ; c'est ce que je n'ai point cherché. Cela est un effet de patine, et par accident. J'ai pris un moulage de cette forme molle encore, et le moule a entraîné beaucoup de petits reliefs. »

« Comme feraient, dis-je, le temps, l'air, l'eau, les frottements, les chocs. Le hasard sauve l'artiste et détruit le comédien. »

« Je le crois bien ! s'écria-t-il. Et quelle chance de voir par rencontre ce que sera la statue dans cent ans. »

« Voilà donc, lui dis-je, que la glaise même peut vous servir. »

« Toute matière, répondit-il, doit nous servir. Et il ne sert pas de maudire le métier qu'on fait. »

« Mais plutôt, dis-je, à ce que je vois bien, il faut savoir de hasard faire ressource. »

« Et de métier, ajouta-t-il, faire règle. Seulement cette matière trop obéissante fuit devant nos pensées. Aussi je me suis cru condamné, pauvre modeleur, à exprimer plus que je ne voulais, jusqu'au jour, qui n'est pas encore loin derrière, où je remontai jusqu'à un métier très ancien et réglé sur la glaise elle-même. »

Je le voyais qui tournait autour de la forme, de ses mains arrondies. Je pensais au tour du potier.

« Oui, dit-il, du potier ; car il y a des conditions architecturales du vase, comme il y en a de l'œuf. Et voilà qui fait la glaise inviolable, inviolable parce qu'elle est faible. »

« Laissez-moi, lui dis-je, encore une fois deviner. Dans un vase orné de reliefs, la rondeur du vase doit vaincre les reliefs, et cette loi tout unie mène la ronde. D'où cette valeur si remarquable des places vides. »

Il m'interrompit : « C'est qu'elles sont pleines. C'est que le volume s'y affirme, au regard duquel les ornements ne sont qu'accidents. »

« Comme le mur, repris-je, dans les frises. Car c'est lui le porteur. Et si l'artiste cherche à couvrir le mur, c'est que son art est perdu. »

« Tout cela est vrai, dit-il, et sans doute de plus d'une ma-

nière. Mais je reviens à mon métier, et mon mur à moi c'est ce volume tournant, ce vase, cet œuf. Et mon travail est toujours tangent et toujours tournant. Aussi voyez comme le crâne et les joues envahissent la face ! »

J'avais remarqué qu'en son travail de modeleur il commençait toujours par le rond de la tête, et revenait vers les joues, comme s'il voulait de ce mouvement d'arrière en avant faire naître des yeux, un nez, une bouche. Et, par le mouvement de ces mains, on eût dit que la forme enveloppait les détails. Au reste c'est ainsi et en reprenant à chaque fois d'après l'œuf du crâne, c'est ainsi qu'il arriva à faire vivre les joues, les yeux, le nez, et la bouche enfin, car c'est par la bouche qu'il termina son travail. Cette remarque, qui devait être confirmée dans la suite, me jeta d'abord en des pensées téméraires. J'admirais que ce mouvement générateur ressemblât au développement naturel du vivant, dont le front et la face ne sont que le dernier repli d'une grande courbure qui se referme d'arrière en avant. Du coup je comprenais pourquoi la liaison du dos à la nuque et au crâne fait tout pour l'expression du visage, et pourquoi aussi les rois et les prêtres usent de mille artifices pour cacher ce grand secret des âmes, qui éclate, me semble-t-il, dans le Penseur nu de Rodin. Et de là je tirais qu'il ne faudrait point sculpter une tête sans le corps qu'elle continue ; mais il se pouvait aussi que mon sculpteur se sauvât par la juste imitation, même dans la tête seule, du mouvement par lequel le penseur se produit dans le monde. Et finalement j'imaginais tous les solliciteurs de vie, tous les saluts qui les portent en avant, et tous leurs dos si ressemblants à leurs pensées. Qui sait ? Je me représentais l'universelle prière, peut-être la prière aux yeux baissés. On devine que je n'exprimai point ces pensées sans matière. Lui me conjurait de ses yeux et de ses mains, menant une sorte de diabolique danse ; et toutefois il semblait attendre et chercher quelque heureux moment d'équilibre en sa propre forme, pour toucher alors la forme de terre glaise selon elle-même. Et je me disais, toujours vagabondant, qu'il n'y a que la liberté de chacun qui laisse passer la liberté d'autrui ; d'où le bonheur d'expression qui est la loi de toute expression. J'allais vite, et, à ce que je crois encore, je ne me

trompais guère. Mais j'ai toujours eu grand soin de ne point communiquer le délire des rhéteurs à l'homme qui ne doit penser sa pensée que lorsque ses mains la lui présentent. Après un actif silence, vint le temps du repos.

Le sculpteur, revenant à son œuf et à son potier, ouvrait un carton et un autre. « Voilà, dit-il, du grec égéen et voici du chinois ; et maintenant ce saint ou ce roi de Chartres ; il y a quelque chose de commun en ces œuvres, et c'est la forme de l'œuf, la rondeur du vase, tous les reliefs et les creux étant soumis à cette grande loi. D'où une expression, certes on peut le dire ; mais une expression qui n'exprime rien. Peut-on le dire ? »

« Certes, répondis-je, il faut le dire. Car si le sculpteur exprime quelque sentiment dont le langage puisse rendre compte, nous sommes hors de sculpture, et pleinement lancés dans la rhétorique. Et, pour mon compte, j'ai envie de dire que la vraie sculpture n'exprime jamais rien d'autre que la forme d'un être, j'entends son plus intérieur, d'où cette forme a été produite et poussée dans le monde, en refusant les déformations. Car enfin une mouche que l'on chasse, cela donne une expression vive, mais pourtant sans valeur, comme ferait une cicatrice, ou toute autre offense à la forme. Aussi la majesté est l'objet propre du sculpteur. »

Cependant j'arrêtais mes yeux de nouveau sur l'image du modèle la comparant aux redoutables formes que la photographie faisait revivre. Il saisit au vol cette muette pensée. « Vraiment, dit-il, voyez-vous quelque rapport... ? »

« Certainement oui, lui répondis-je ; et sans flatterie aucune. Cette femme, sous sa cloche de verre, est assez indifférente au monde ; elle vit assez pour soi et rentrée en soi ; non pas tout à fait sans savoir qu'on la regarde ; mais déjà elle n'en a point souci. Que le potier la tourne encore un peu, seulement en l'effleurant de ses paumes, et bientôt elle dormira tout à fait. »

« Elle fait mon tourment, vous dis-je », et cependant il la découvrait, la mettait au jour. « Quelquefois, ajouta-t-il, il me semble que je la réveille, que je l'importune. Elle chasse la mouche, comme vous disiez ; elle est offensée. Et songez qu'il en reste trace. Mais sans doute faut-il effacer et retrou-

ver bien des fois la vraie forme. La seule faute serait le désespoir, peut-être. »

« Là-dessus, lui dis-je, je n'ai point de doute. Courage, espoir, patience sont les vertus de tout état. Mais aussi j'ai parcouru des chemins trop libres. Dans le métier de rhéteur, les fautes ne laissent point de traces visibles ; et même on peut dire que le visage humain oublie ce qu'il renvoie, en sorte que le vrai et le faux, en ces expériences, ne sont jamais que plausibles. A vous, si vous êtes ingrat, c'est la chose qui vous en fait reproche ; et votre sculpture témoigne du bien et du mal. »

« Ha ! dit-il, c'est qu'il faut l'aimer, et c'est qu'il faut l'aimer avant qu'elle soit. »

« N'importe quoi, lui dis-je, il faut l'aimer avant qu'il soit. Autrement ne parlez pas d'aimer ; c'est trop facile. Qui n'aime pas le beau et le bien ? C'est aimer ce qui plaît. C'est gourmandise, au fond. La beauté n'est jamais dans ces surfaces plaisantes. Tous les arts, il me semble, périssent par le plaire. Mais tous les arts, au contraire, vivent de mépriser le plaire. C'est qu'il s'agit bien plutôt de découvrir l'être véritable, plaisant ou non. »

« Voilà pourquoi, dit-il, la ressemblance n'est pas d'abord à chercher ; car il n'est pas difficile de faire grimacer l'œuvre comme le modèle. Et pourquoi pas la pipe et les lunettes ? Le portrait ferait crier d'admiration. »

« Ou quelquefois, ajoutai-je, une étrange barbe ou des cheveux étudiés ; mais, selon mon opinion, ces détails sont toujours des lunettes, qui cachent l'être véritable. Et le nu est bien l'objet de choix du sculpteur ; mais commençons par déshabiller le visage. »

« Oui, dit-il, même d'un sourire il faut le déshabiller. »

« J'ai connu, dis-je, plus d'un sourire tiré devant le visage, comme on tire un rideau ; on en voit les plis et la mécanique. Effacé ce sourire de politesse, alors se montre le sourire du bonheur, qui semble sortir de la forme même, sans aucun mouvement. Mais il se peut que la représentation de cette espèce de fumée, comme la nomme Balzac... »

« Oui, dit-il, le rire de Gobseck. »

... « que cette imitation du sourire soit propre à la pein-

ture ; le sculpteur doit sans doute gratter cette couleur comme les autres, et dénuder encore la nudité. On demande si la statue coloriée appartient au grand art. Il me semble que la recherche sculpturale répond assez, car elle balaie bien d'autres peintures que la peinture.

Il rêva un moment. « J'ai souvent pensé, conclut-il, que les bustes aux yeux creux n'étaient que de la mauvaise peinture. Mais voilà bien assez de sculpture pour aujourd'hui. »

Et j'ajoutai : « Trop de pensées, certainement. »

ALAIN

« PARLONS PEINTURE »
par *André Lhote* [1]

André Lhote avait déjà l'an dernier publié, sous le titre de *La peinture, le cœur et l'esprit*, un volume où il recueillait ses articles publiés à l'*Athenaeum* (de Londres) et à la *N. R. F.*, entre autres de remarquables pages sur Cézanne. Ce volume-ci contient des articles plus récents que Lhote a eu probablement raison de laisser dans leur première forme, car, s'ils avaient été retouchés de manière à faire un tout, ils auraient perdu ce que l'actualité peut offrir de spontané ; et puis la composition peut être aussi bien un piège qu'un appui. Lhote lui-même fait remarquer à propos des peintres (mais cela est vrai aussi en littérature) que nous vivons à une époque où la valeur *beauté* est remplacée par la valeur *intensité*, qu'ayant tout appris, il faut tout oublier et que le grand maître (Cézanne) se caractérise par une « maladresse inspirée ». Et pourtant « ce grand maladroit était l'homme le plus habile de son époque, son pinceau, *lorsque l'inspiration ne l'arrêtait pas*, était conduit avec une maëstria tout italienne ; si tant de virtuosité cesse tout à coup pour faire place à des tâtonnements incroyables, c'est qu'il se passe quelque chose d'infiniment important ». Mais c'est une entreprise, extraordinaire, presque folle, que de chercher à désapprendre ce que l'on sait, « d'essayer de substituer à des *signes appris* des signes *qu'il faut inventer sur-le-champ*, essayer d'être l'homme qu'on doit être et non celui que tout conspire à dresser à notre place... »

« On peut s'amuser, poursuit Lhote, à imaginer l'œuvre des plus grands artistes du siècle, s'ils avaient tenu compte des vœux absurdes du public. Si Rodin avait « fini » ses sculp-

1. Denoël, éditeur.

tures. (« Il n'a jamais fini que sa signature », disait Forain.) si Cézanne avait peint les objets droits, symétriques ; s'il avait « su les dessiner » ; si Van Gogh avait cultivé « le goût et la mesure française ». Si Manet avait moins enlaidi ses visages, si Renoir avait mis moins d'ocre dans ses chairs, si Seurat enfin avait été plus spontané et moins systématique. »

Un des leit-motiv de ce recueil est en effet l'incompréhension où se trouve le public à l'égard des œuvres modernes. Lhote a raison de ne pas s'en consoler. L'art privé de sa sève populaire risque de tomber dans l'artificiel. Et, d'un autre côté, un peuple pour qui l'art ne signifie rien perd sa civilisation. Il y a des causes profondes à cette incompréhension, qui n'a pas existé aussi forte à toutes les époques, et ne peut pas durer. Mais il est frappant de voir que le « peintre du Dimanche » se montre incapable de naturel, lui qui devrait être beaucoup plus proche de la Nature que l'artiste professionnel. D'où vient ce disparate ? C'est que la vraie peinture s'est éloignée de plus en plus de la représentation des objets pour devenir seulement la figuration des impressions. Le primitif peignait ce qu'il croyait être la réalité ; l'impressionniste ne peindra plus que ce qu'il croit être ses sensations.

André Lhote reconnaît trois âges dans la peinture : celui des primitifs, celui de la Renaissance, celui des impressionnistes [1]. Le primitif ayant à peindre un château éloigné dans un paysage et une chaumière proche, « représentera honnêtement le château *tel qu'il est*, c'est-à-dire grand, et la chaumière *telle qu'elle est*, c'est-à-dire minuscule. Il renversera l'ordre accidentel de la présentation et rétablira les objets dans leur hiérarchie véritable ». L'homme de la Renaissance renonce, lui, à cet art réaliste : « Une immense découverte a été faite, qui rend désormais impossible l'art descriptif des primitifs. *La perspective a été inventée.* Qu'est-ce que la perspective ? C'est l'art de remplacer une certitude morale par une *illusion sensible.* » Et Paolo Uccello était, paraît-il, si enthousiasmé par cette découverte qu'il réveillait sa

1. Il y a peut-être un autre âge entre la Renaissance et l'Impressionnisme, mais il serait trop long d'en discuter ici. Quelques rapprochements avec certaines écoles orientales (tournées vers l'expression du mouvement) eussent été intéressants, mais ceci prouve la force de suggestion du livre.

femme la nuit et lui criait : « Quelle belle chose que la perspective ! » Le peintre s'en tiendra donc au monde tel qu'il le voit et non pas tel qu'il est. Une autre étape sera franchie quand avec l'impressionnisme, le peintre ne croira plus que chaque objet a son ton propre, mais le verra au contraire enrichi de tous les reflets, de toutes les vibrations qui l'entourent, de sorte qu'il n'y aura pour ainsi dire plus d'objet. Déjà l'homme de la Renaissance avait préféré son illusion d'optique à la réalité des lieux ; l'impressionniste préférera son illusion chromatique à la réalité des couleurs. « Les deux esthétiques... sont donc deux écoles de scepticisme... Elles enseignent aux peintres qu'il est déraisonnable d'aborder la réalité d'une façon sentimentale, en *croyant à l'objet...* et qu'une seule chose compte au point de vue de l'art : c'est l'illusion que donne l'objet, c'est l'*hallucination* qu'il nous procure. »

** André Lhote fait remarquer que de plus en plus c'est l'homme qui devient le centre de l'Univers, et non Dieu. Quand c'était Dieu, il eût paru sacrilège de toucher à des rapports crus exacts. Depuis que l'homme a considéré comme privilégiée sa vision propre, il s'est permis toutes les libertés, et c'est pourquoi les révolutions successives de la peinture ont ouvert la voie au cubisme (dont on sait que Lhote est un des promoteurs) qui, lui, a vraiment recréé l'univers suivant une poésie qui n'était pas factice car elle prenait son appui, sinon dans l'objet, détruit une fois pour toutes, mais dans des rapports de figures entre objets, suivant ce que l'auteur appelle si bien « une géométrie vivante ».

Cette analyse est parfaitement conduite. Soulignons seulement qu'il n'est pas tout à fait vrai que la peinture aille de la réalité à l'apparence ; il vaut mieux dire qu'elle va de ce qui est conçu à ce qui est perçu, du monde des idées au monde des sensations. Le primitif en effet ne peint pas la réalité ; il peint ce qu'il conçoit, un monde très logique, mais qui n'est pas du tout ce que nous appelons le monde réel. Il fait comme l'enfant qui, ayant à représenter un chariot, dessine les quatre roues même s'il n'en voit que deux. L'enfant et le primitif sont des intellectuels. Le progrès de l'art se fait par la démission de l'intelligence et par la sou-

mission aux sens. Inversement le progrès de la science s'est fait en allant de ce que l'on voit à ce que l'on pense. L'Univers du Moyen Age est encore tout proche de celui qu'imagine l'enfant ; puis il devient un univers dépouillé de toutes ses qualités sensibles et réduit à des relations abstraites, à des figures et à des nombres. Ainsi les deux branches du compas s'écartent sans arrêt l'une de l'autre ; et l'homme d'aujourd'hui, simple et nu comme celui de la préhistoire, demeure au point d'intersection, trop logicien pour saisir l'art, trop émotif pour comprendre la science.

Les vrais artistes et les vrais savants ont de moins en moins de contemporains, et c'est une raison de plus pour rendre la culture populaire de plus en plus approfondie et non pas seulement de plus en plus étendue. « Le peuple a droit à la beauté, disait dans une interview récente André Lhote, et notre souci premier doit être de montrer de quoi est faite l'excellence de l'Art. » Et il ajoutait : « Selon moi, rattacher les œuvres exposées à l'histoire et à la politique, c'est détourner le musée de sa fonction réelle, qui est de nous livrer l'*histoire de la Beauté.* » Les deux soucis sont loin d'être contradictoires ! Si le peuple a sa dignité qui lui donne le droit d'être initié à toutes les subtilités de l'art, celui-ci a également sa dignité qui est de ne se mettre au service directement d'aucune cause, bien qu'il ait le droit de puiser son inspiration là où il le veut, dans une cause sociale aussi bien que dans une méditation solitaire. Dans sa préface, André Lhote nous dit que Lounatcharsky comprenait comme lui la différence nécessaire entre la *transposition* plastique et la *revendication* sociale. « Il croyait comme moi que le devoir essentiel de l'artiste, même le plus pressé de servir l'actualité, doit être de *retarder* par des méditations préliminaires cet instant enivrant de l'effusion picturale. » Irréductible ennemi de l'art académique et bourgeois (dont il fait des exécutions probantes en mettant en parallèle les toiles de grands maîtres passés avec les navets de ceux qui ont cru s'inspirer d'eux), Lhote lui reproche certainement de *prolonger* ce retard et ne pas subir suffisamment la loi de l'actualité. Jamais de technique nouvelle à l'École (sur les murs de laquelle il devrait être écrit : « Prenez garde à la peinture ») et pourquoi ?

parce qu'il n'y a pas d'optique nouvelle — les deux étant inséparablement liées. Le goût aveugle de la conservation et de la tradition va si loin qu'on n'ose pas nettoyer les toiles anciennes des musées dont la crasse est prise pour de la patine ; et c'est ce contre quoi André Lhote ne cesse de protester.

Il ne croit d'ailleurs à aucun des lieux communs qui courent sur l'art, à ces clichés optimistes qui sont toujours répandus. « On peut se demander, écrit-il à propos de Toulouse-Lautrec dont il n'admire que le dessin, si le génie ne consiste pas, entre autres choses à cacher l'indigence d'une ou de plusieurs facultés, nécessaires à l'exercice de l'art qu'on pratique, sous les fusées d'une autre faculté cultivée à l'extrême. » Cela nous semble très juste ; — l'art lui-même n'est souvent qu'une compensation ou une justification. Et au sujet du pseudo-problème des rapports de l'art et de la morale : « Courbet, infiniment moins cultivé que Delacroix, plus rustaud, jouisseur et par conséquent moins près de la véritable grandeur, atteint cependant à une hauteur équivalente, sous l'impulsion de sentiments que le public appelle vulgaires. » C'est la force de l'âme qui compte en art plus que sa qualité.

D'ailleurs l'on ne peut tout avoir. S'il s'agit de la technique, par exemple, André Lhote croit qu'il y a deux directions divergentes : la couleur et le modelé (ou dessin) entre lesquelles on est obligé de choisir. « Le style provient avant toutes choses, de la mise en évidence d'un de ces deux éléments aux dépens de l'autre. » Par exemple, dans le *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico, la couleur ne peut atteindre à ce degré d'intensité que parce que les formes qui la supportent ne *sont pas modelées*. « Sinon, elles souffriraient d'un excédent d'existence. » Par contre, le *Bon Samaritain* de Rembrandt a « un jeu excessivement varié de gris au sein desquels les lumières et les ombres circulent selon un rythme savant, d'où la symétrie est bannie. Cette magie de la lumière... ne peut atteindre à cette éloquence que parce que les formes qui en supportent les variations *ne sont pas colorées* ». Les grands peintres ont choisi : d'un côté Clouet, Van Gogh, et Matisse ; de l'autre, Vinci, Daumier et Derain. Aux extrêmes opposés : la couleur pure des Orientaux, la

lumière dépouillée de Rembrandt. Ont essayé de concilier ces éléments contraires, Le Tintoret (que Lhote se plaît à opposer à Titien et à Véronèse qui, selon lui, ont perdu leur valeur d'excitants, tout en restant des peintres parfaits) et Delacroix. Mais ce ne peut être que des réussites partielles, et l'opposition demeure.

La critique d'art de Lhote possède une vertu singulièrement tonifiante ; en reprenant sa distinction, il faudrait la considérer comme un modèle vivant, fécond en suggestions plastiques plutôt que comme la théorie glacée d'un idéal esthétique. Ainsi nous aurions voulu faire mieux que signaler la réponse « sur la matière picturale » au retentissant article de Maurice Sachs [1], qui a suscité un débat du plus vif intérêt car elle appellerait à son tour d'autres remarques, mais nous en avons dit assez, et même trop, pour souligner la puissance de suggestion du livre.

JEAN GRENIER

1. Contre les peintres d'aujourd'hui. *N. R. F.* juillet 1934.

LES ESSAIS

Est-ce une trahison ?

M. J. N. Faure-Biguet, dans un délicat et pénétrant article de *Marianne*, accuse les clercs d'une nouvelle « trahison ». « Que ceux, écrit-il, qui ont l'immense bonheur, l'immense valeur d'être des artistes comprennent que leur devoir, leur mission n'est pas de nous pousser à l'épaule vers un parti ou vers un homme, de nous aguicher de clins d'œil sous telle enseigne ou telle autre, mais de nous laver l'esprit encrassé de nouvelles vraies ou fausses, avec un peu de rêve, un peu de beauté, un peu de cette joie qui vient justement du rêve et de la beauté. » Et, plus loin, il frémit de tristesse en pensant au temps perdu par M. Jacques de Lacretelle, M. André Malraux et M. Drieu La Rochelle quand ils palabrent dans les réunions ou quand ils se répandent en petites brochures sur tel ou tel tribun à la mode.

Sous les propos de M. Faure-Biguet, j'entrevois un principe qu'il ne déclare pas : la politique serait une spécialité, et l'artiste qui en écrit, en écrit vainement. Et cet autre principe : quand on peut distribuer le rêve et la joie, il le faut faire *malgré* les contingences politiques. Autrement dit, et dans les deux sens, le temps consacré par un artiste à un traité de politique est un temps perdu *absolument*.

Abordons, pour voir, le problème à l'envers. M. Faure-Biguet, en vertu même de la haute idée qu'il se fait de l'écrivain, ne lui contestera pas le droit d'user de tous les moyens qu'il juge nécessaire à l'expression de sa personnalité. Un romancier, pour écrire un roman, peut avoir besoin de monter en avion ou de courir sur motocyclette ; non seule-

ment à des fins d'information, mais pour se renouveler, se retrouver, s'enrichir dans l'exercice de telle activité. Il peut avoir envie aussi, afin en quelque sorte de se faire naturaliser dans cette activité étrangère, d'écrire sur l'avion ou sur la motocyclette (principalement un manuel qu'aviateurs ou motocyclistes s'arracheraient !). Et s'il en va de même pour la politique ? Si une certaine expression, si une certaine expansion est nécessaire, aujourd'hui, aux jeunes gens de plume ? L'accusation de trahison, dans ce cas, perdrait son sens. L'activité politique, dans ce cas, serait une des conditions de l'équilibre politique de notre époque. Plus exactement, de l'équilibre humain.

C'est ainsi, quant à moi, que je vois les choses. Considérons deux des exemples de M. Faure-Biguet : M. André Malraux, M. Drieu La Rochelle. Je ne partage point, certes, les impulsions de M. André Malraux ; mais je pense que les beautés de la *Condition Humaine* ne seraient point si, par ailleurs, M. André Malraux ne se sentait *obligé* de se prononcer avec véhémence dans les réunions publiques. C'est-à-dire que le problème du destin, pour M. André Malraux, ce problème du destin dont M. Faure-Biguet apprécie la valeur tragique, n'a point d'issue sans une participation effective à la vie publique. On ne saurait être révolutionnaire en livre, non plus que révolutionnaire en chambre : aujourd'hui, il faut l'être dans la rue, ou dans la tranchée ; et c'est le *fait* de la communion révolutionnaire qui rend *possible* l'expression littéraire de la révolution.

Passons à M. Drieu La Rochelle. Je me sens, je l'avoue, plus proche de lui que de M. Malraux. Ce qui fait que je sens moins abstraitement les nécessités de son cas. Nous avons connu un Drieu hésitant et partagé, qui par scrupule laissait toujours le dernier mot à l'adversaire ; un Drieu qui regrettait sa raison d'être, mais qui se jugeait incapable de la reconquérir. Voici Drieu changé, qui écrit une brochure sur M. Doriot évidemment destinée à de nombreux lecteurs, et qui par conséquent ne raffine pas sur les nuances comme dans ses romans et traités à l'usage de la rêveuse bourgeoisie. Mais comment ne pas voir que la simplification, parfois brutale, qu'il impose à sa plume, retentit sur ses facultés créatrices ?

Comment ne pas voir que cette concession n'en est pas une, et qu'il a trouvé dans une action directe et ordonnée le tremplin qui jusque-là lui avait fait défaut ? Je n'en veux pour preuve que cette même *Rêveuse Bourgeoisie*, qu'admire M. Faure-Biguet, laquelle, commencée avant la conversion politique de M. Drieu La Rochelle, n'a rien perdu, après cette conversion, de ses qualités les plus subtiles. Au contraire je suis prêt à parier que sans M. Doriot, ou ce qu'il représente pour Drieu, ce roman ne serait pas aussi bon.

Voilà, me semble-t-il, le vrai problème. Ce que nous appellerons la crise politique est sans doute nécessaire à quelques-uns de nos écrivains pour trouver leur équilibre littéraire. Qu'y pouvons-nous ? Pouvions-nous quelque chose aux conditions vraiment spéciales que Mallarmé jugeait nécessaires à son équilibre à lui ? En fait, la crise de la poésie pure et la crise de la littérature politique se ressemblent bien plus qu'on ne le croit. Il s'agit, dans les deux cas, d'une évasion hors des cadres d'une littérature normale. Mais la normalité d'une littérature ne relève point de la volonté de l'écrivain. Dissipons d'ailleurs l'équivoque de ce terme de politique, qui ne devrait plus tromper personne. On voit bien que politique, ici, signifie religieux. Je veux dire avec Thibaudet que l'angoisse politique est aujourd'hui le succédané de l'angoisse religieuse, la transposition sensible du problème du salut et du destin. Dès lors, pourquoi chicaner sur la forme ? Encore un coup, y pouvons-nous quelque chose ? Et le mieux n'est-il pas de suivre les voies que l'époque impose à chacun ?

On peut encore aller plus loin. Si l'on admet que, depuis 1890, pour nous arrêter à une date, la crise de conscience est une des conditions de la création littéraire, nous observons que cette crise revêt, depuis près de cinquante ans, soit une forme poétique, soit une forme politique. Nous avons eu Mallarmé et Valéry, nous avons eu Maurras, Barrès, Péguy. M. Faure-Biguet remarque finement que Barrès ou Péguy luttaient pour des idées, tandis que Malraux et Drieu luttent pour des faits. Mais le rapport de l'idée au fait est ici un rapport de temps, la mesure d'un degré de maturation. Et il ne faut pas oublier que Maurras s'attaquait à la politique, au politique, pour résoudre un problème littéraire. C'est de

même courant, et M. Valéry n'est pas, au fond, plus différent de Mallarmé que Drieu de Barrès. La crise s'oriente d'après les problèmes que se pose l'écrivain, que lui posent sa nature et sa technique. Celui qui est toujours cherché, c'est le dieu du verbe ou le dieu du cœur.

Allons plus loin encore. Un témoin impartial s'aperçoit, aujourd'hui, que la crise purement poétique n'a plus d'effet, ni même de sens. Elle se poursuit encore, car il y a toujours du papier et des complaisances. Nous savons bien qu'il n'y a plus de *vraie* crise de la technique, de la forme. C'est l'honneur du surréalisme (quoi qu'on puisse penser de ses simplifications et de ses naïvetés) de l'avoir, le premier, déclaré. La substance littéraire ne peut plus revivre, aujourd'hui, que par une injection d'humanité non littéraire. Je suis prêt à le regretter si l'on veut, mais que le regret ne nous masque pas l'obligation d'accepter.

Ce qu'il faudrait ajouter, peut-être, c'est que l'intérêt politique doit être absolument pur, aussi pur que celui de Balzac. Une sorte de flamme, qui soudain éclaire tout. Nous en sommes encore (raffinés, hélas ! que nous sommes) aux refus délicats et aveugles d'une époque favorisée et close sur elle-même : nous en sommes encore aux dernières années du XIXe siècle. Alors on pouvait encore vivre pour l'art, sans se douter qu'on ne peut vraiment vivre pour l'art que si l'on vit pour autre chose. Seulement, à certains moments, cet autre chose est si bien fondu dans la sensibilité de l'artiste qu'il n'a pas besoin d'en parler ni de le juger distinctement. A d'autres moments, nous sommes contraints d'avouer ce qui nous manquait afin de devenir dignes de le reconquérir.

Et puis, en somme, qu'a donc de si terrible cette préoccupation politique avouée, déclarée et même vulgarisée ? Pourquoi donc un écrivain qui se jette dans la mêlée serait-il inférieur par là ? Jugeons-nous Molière inférieur, Pascal inférieur, Bossuet inférieur, parce qu'ils ont pris position sur de grands problèmes ? Mais voilà, les problèmes de Molière, de Pascal, de Bossuet ont conquis droit de cité, valeur de dignité. La politique, de nos jours, est encore dans les rangs obscurs où se trouvait le comique au XVIIe siècle. J'entends bien qu'on a été fortement et fréquemment déçu, que Vol-

taire et Diderot et Rousseau avaient rejoint trop aisément de trop hauts sommets, puisqu'on n'a pas pu s'y maintenir. Mais cet élan qui retombe et qui toujours est repris, n'est-ce point le mouvement essentiel de l'esprit depuis que l'homme s'est trouvé définitivement enchaîné à la terre ?

Considérez l'ensemble des livres qui paraissent aujourd'hui. Considérez et jugez les poèmes, les rêveries, les féeries, les fantaisies, les contes, les récits, les essais. Tâchez d'en percevoir la valeur ou l'inanité, d'en recueillir l'essence. Je mets en fait que la majorité de vos approbations concernera des œuvres qui répondent aux demandes de la vie, c'est-à-dire, si ces demandes ont été bien entendues, dans un sens large aux problèmes politiques. Au reste, le vœu même qu'on se désintéresse du politique n'est-il pas, au premier chef, de l'ordre du politique ?

RAMON FERNANDEZ

CHRONIQUE DES ROMANS

LE SALADIER, par *Marcel Jouhandeau.*

CONTES DU CHAT PERCHÉ, par *Marcel Aymé.*

LE GARDIEN D'ÉPAVES, par *Robert Francis.*

LE MAGASIN AUX POUDRES, par *Franz Hellens.*

On trouvera dans le dernier livre de M. Marcel Jouhandeau quelques-unes des plus belles nouvelles qu'il ait écrites. C'est, je crois, son cinquième recueil (je mets à part les deux volumes de *Chaminadour* et les *Images de Paris*, qui, plutôt que de nouvelles, se composent d'esquisses, souvent d'ailleurs fort poussées, de remarques, de notes, et nous apparaissent un peu comme les *Carnets* de l'auteur). Ces cinq recueils s'échelonnent sur quinze ans ; de l'un à l'autre les épisodes, les héros même ne changent pas sensiblement ; aussi bien certains personnages, pleinement traités dans une nouvelle, reviennent-ils dans une autre se mêler à l'action ou tout au moins se profiler à l'arrière-plan. Le décor lui-même n'a pas changé : Chaminadour, la Cité mythique et réelle de Jouhandeau, l'un des plus hauts lieux où souffle aujourd'hui l'esprit. Tout concourt ainsi à donner à ces nouvelles une profonde impression d'unité. Mais on ne saurait dire qu'elles se répétent. Elles se complètent. Elles épousent la ligne que Jouhandeau lui-même a suivie depuis *La Jeunesse de Théophile* jusqu'à l'*Algèbre des Valeurs morales*. Et de même que dans ses traités intimes, l'accent de Jouhandeau devenait de plus en plus dramatique et précis, les héros et les événements de ses nouvelles n'ont pas cessé de gagner en couleur, en relief, en violence. Ce qui frappe d'abord en lisant les

nouvelles du *Saladier*, c'est leur rapidité, leurs raccourcis, leur sens constant de l'essentiel, c'est leur intensité.

On n'est pas moins frappé par l'ampleur qu'y prend souvent la langue. Tantôt oratoire et solennelle à la manière d'une incantation, brusquement familière et presque brutale, elle met au service de Jouhandeau toutes les ressources d'une rhétorique intimement adaptée au génie de l'auteur.

Sur les dix nouvelles qui composent *Le Saladier*, trois ou quatre pourraient se résumer en une anecdote, une image, un mot. Mais l'art de l'auteur est de nous faire, au terme d'une marche à la fois grave et désinvolte, déboucher soudain sur ce trait, le plus saugrenu parfois, ou le plus simple, mais qui tire précisément tout son sens de ce sûr acheminement. Une commode, un saladier, une pendule, brusquement introduits dans le récit, l'illuminent, éclairent les personnages, apparaissent soudain comme le symbole baroque du dévouement, de la détresse ou de la fidélité.

Dans la rue, une femme rencontre un magistrat, le regarde, éclate de rire ; l'homme retombe en enfance et meurt. C'est tout ; mais voici comment Jouhandeau nous conduit à cette scène [1] :

Or un samedi, le deuxième de novembre, que M. le Président de Cocile, la foire battant son plein, descendait la grand'rue seul, habitude chère à son orgueil ! entre les deux rangées de baraques foraines installées sur les trottoirs qu'on assiégeait, comme toute la ville en goguette se rangeait, en se taisant, à l'approche d'un homme qui touchait sans cesse de la main avec une bonhomie affectée et une hauteur certaine le bord de son chapeau, une femme, discrète à sa manière, se détacha tout à coup d'un groupe et, après avoir des pieds à la tête examiné, flairé, toisé et reconnu M. le Président de Cocile, sans prononcer une seule parole, éclata de rire.

On voit comment la phrase même est douée d'une force comique, comment elle participe à l'action, comment déjà elle est action. Parfois c'est d'un simple tableau que tout le récit semble fait ; je ne résiste pas au plaisir de reproduire celui-ci :

Chéri [c'est un boucher], dit Paltoquet, ne ressemble à personne. Il fait peur d'abord et puis rassure : gros, d'allure vive, ses jambes sont

1. C'est d'abord par une longue et majestueuse peinture du personnage.

courtes, ses bras courts et s'il ne réussit pas à être petit, c'est que tout le reste en lui n'en finit plus. Son ventre rond pointe vers la terre en une bosse de polichinelle et sa tête qui a plus l'air d'une protubérance insolite que d'une tête, placée sans l'intermédiaire d'un cou, sur une série de bavolets de chair en forme de collerettes clownesques, fait s'épanouir, brandit avec effronterie un crâne énorme, toujours nu, rasé et poli, bossué, inhumain, insolent, indécent, obscène, d'une couleur qui hésite entre le marron et le violet, comme un phallus d'éléphant ou une tiare d'améthyste. La nuque est plate et le nez busqué s'effondrerait sur la bouche, mince, dédaigneuse, si Chéri ne se rengorgeait naturellement, à chaque pas, comme un dindon et si un menton formidable, tel un éperon de secours, ne pourfendait l'espace pour permettre de s'avancer à ce visage impayable dont il achève l'équilibre désordonné et la puissance. Les oreilles sont des oreillères en tapisserie à pendentifs et au fond de leurs grottes de loin les deux yeux sont invisibles, mais dès que vous approchez, une des orbites automatiquement se ferme, l'autre s'élargit et sous le sourcil charnu, arqué, dans son cadre de paupières couperosées un seul œil rond affleure, vous regarde, comme derrière un monocle rouge sang qui efface tout et à partir de ce moment ne vous étonnent plus, au comble de tant de ridicules assemblées, cette contenance de dandy, ces silences philosophiques, entrecoupés de mots à l'emporte-pièce, le cynisme du bonhomme, son orgueil sans cause où perce le défi, le goût de toutes les noblesses qui est en lui et un parti-pris de fantaisie bien propre à tympaniser le monde.

Je n'ai cité que les plus courtes de ces nouvelles. Les autres, dans leur ampleur, dans leur somptuosité, ne sont pas moins étonnantes. C'est *Le Corbillard*, *Ma Pureté* et surtout l'admirable *Cadavre enlevé*. Elles offrent je ne sais quel éclat funèbre, noir et or, qui appartient en propre à Marcel Jouhaudeau et qui ne s'était jamais mieux manifesté.

*
* *

Dans l'œuvre déjà abondante de M. Marcel Aymé, je ne mets rien au-dessus des *Contes du Chat perché*. On sait que, voilà quelques années, il a publié un recueil de ces contes, et que, depuis, à chaque Noël, il donne une nouvelle histoire. C'était, à Noël dernier, *La Buse et le Cochon*. Cette année, Marcel Aymé commence dès Pâques et voici *l'Ane et le Cheval*.

Cet âne et ce cheval ne sont autres que Delphine et Marinette, les deux petites héroïnes qui traversent tous les *Contes du Chat Perché*. Elles ont souhaité en s'endormant

l'une d'être un âne, l'autre un cheval. Elles s'éveillent, et ces pattes, ces poils... C'était le point de départ de la *Métamorphose* ; mais Marcel Aymé, on le pense bien, s'éloigne aussitôt de Kafka. Il ne se propose que de conter une histoire, divertir, dauber sur quelques tendances humaines ; après quoi les deux petites blondes reprennent avec désinvolture leur forme première.

Cette désinvolture n'est pas le trait le moins plaisant de M. Aymé. Il sait tourner court, à l'instant où le conte va devenir laborieux. Il sait user d'une féerie simple : pour sauver un cochon, on lui applique deux ailes de buse et le cochon se met à voler. Surtout, il sait apporter en contant autant d'ironie qu'il en faut, mais pas plus, autant, mais pas plus, de sérieux. Il est à l'aise, il est naturel, c'est pour lui-même aussi qu'il raconte.

Naturel, tout le petit monde qu'il met en scène le semble au plus haut point. Le jars est vaniteux, parce qu'il a un long cou. Et l'âne, très doux, parce que ses oreilles sont douces. Et le cochon, très bon, parce que sa chair est elle-même bonne. Animaux, fillettes et parents, tous vivent dans une familiarité charmante. Tous parlent et se font comprendre [1]. C'est en vérité une seule famille, dont M. Aymé s'est fait le chroniqueur. Voulez-vous jouer ? Entrez dans le cercle. Sur la planche d'une balançoire, le cochon et la poule se font équilibre. Il pleut ; on rentre à la maison et la maison devient une arche, où se réfugient toutes les bêtes du monde ; manque un éléphant : la poule se change en éléphant (c'est le chef-d'œuvre de Marcel Aymé). Tout cela est conté d'un air mi-figue, mi-raisin. Parfois une grosse malice, un rire étouffé. Parfois une simple moralité. Nulle prétention : on peut s'abandonner à son plaisir.



Le cycle qui avait ouvert *La Grange aux trois Belles* vient de se clore avec *Le Gardien d'Epaves*. Beaucoup de lecteurs

[1]. On regrette un peu que les végétaux soient seuls à rester muets et sourds. Marcel Aymé devrait être plus indulgent, pour quelques-uns au moins, pour le saule peut-être, qui est le totem du chien de berger, pour la giroflée, dont Francis Jammes dirait qu'elle est aussi douce que l'âne...

ne liront pas le mot *fin* sans regret. Je suis de ceux-là. Non que je n'aie parfois éprouvé devant l'œuvre de M. Francis quelque résistance, voire un peu d'agacement. Mais j'aime à songer à la première rencontre que je fis de cette œuvre. Il semblait que l'on pénétrât dans une sorte de brouillard ; il fallait se pencher sur les objets, avec un regard de myope ; mais alors comme tout ce monde se révélait peuplé, délicat et frémissant ! De plaisantes marionnettes y prenaient soudain la voix la plus humaine. On entendait des arbres, des pas sur la neige, des chuchotements, cela balbutiait ; cela semblait dispersé ; mais on se laissait ravir. On était, pour tout un hiver, le compagnon de jeux et de rêves de ces trois petites filles dans leur maisonnette de carte postale.

Je garde une prédilection pour cette longue rêverie que forme *La Grange*, peut-être parce qu'elle naît et se développe comme un chant, une mélopée qui trouverait sa justification dans l'âge des héroïnes, peut-être aussi parce que tout, terre, saisons, événements et personnages, s'y trouve fondu dans une harmonie particulièrement heureuse. Mais les traits de l'œuvre et du talent de M. Robert Francis se sont affirmés dans les livres suivants ; c'est l'union d'une tendresse presque maladive et d'un humour volontiers caricatural ; et c'est, dans la technique, successivement ou à la fois, un pointillisme raffiné et un profond courant lyrique.

A mesure que M. Robert Francis avançait dans son œuvre, il tendait à y introduire des qualités de composition que *la Grange aux trois Belles* n'avait pas révélées et dont au reste ce premier livre pouvait se passer. *Le Gardien d'Epaves* est à ce titre le meilleur de ses romans ; il n'est pas d'autre part de moindre qualité musicale que *La Grange* ; on y trouve une harmonie moins suivie peut-être, mais plus complexe.

M. Robert Francis avait poussé l'histoire de ses héros jusqu'en 1914. Il les reprend après la guerre, et précisément il présente son nouveau livre comme un témoignage sur la guerre. Si on le prend à la lettre, on va sourire. Mais il suffit de songer qu'il a donné pour sous-titre à l'œuvre entier : *Histoire d'une Famille sous la troisième République.* On entend bien qu'il ne s'est pas soucié de dresser le tableau de la France depuis Thiers ; mais de trouver certaines

racines à une fiction, une rêverie, une sensibilité qui auraient pu sembler toutes spontanées. Le rôle que joue la guerre dans *Le Gardien d'Epaves*, c'est celui qu'elle tenait déjà dans le *Temps retrouvé*. Elle est le lieu d'une transformation des personnages sans doute ; mais plus encore de l'auteur. C'est à la fois la cause et l'occasion de l'adieu qu'il adresse à ses héros et peut-être aussi à toute une part de lui-même.

Malorie, l'enfant qui, dans *La Grange*, écoutait sa mère conter sa propre enfance, est devenu un homme. Une à une, toutes les grandes figures de sa jeunesse lui apparaissent de nouveau, tantôt usées par le temps jusqu'au reniement, tantôt désespérément fidèles à elles-mêmes : Catie, toute douceur, et l'oncle Patrick, qui aima les trois filles de *La Grange* et qui fait à présent des tournées de cinéma édifiant dans les campagnes, et la pâle Angèle, l'amante de Christian, qui s'est enrichie pendant la guerre et transformée en virago, et les autres, les ombres. Car le livre entier n'est au fond qu'un rendez-vous d'ombres. Tout proche encore de ses personnages, mais déjà prêt à la séparation, l'auteur converse avec eux, s'apitoye, se fait cruel, se résigne enfin.



Depuis la publication des *Hors le Vent*, voilà bientôt trente ans, M. Franz Hellens a tendu vers un lyrisme plus secret, une langue, une composition plus harmonieuse, une recherche du fantastique dans la réalité la plus humble. Il doit à cette orientation ses meilleures pages, celles du *Naïf*, des *Filles du Désir*, de *Fraîcheur de la Mer* et de *Frédéric*. Calmes d'apparence, elles ne sont ni moins sensibles, ni moins étranges que ses premières œuvres ; et elles ont une densité et une beauté formelle qui manquaient à celles-ci. Avec *Le Magasin aux Poudres*, il semble que Franz Hellens cherche une nouvelle voie ; il hésite, il veut faire au lyrisme une part plus grande, il rêve d'une œuvre plus ample et plus directement significative. On aime ce généreux effort ; mais il faut bien reconnaître qu'il n'a pas été heureux.

Le thème essentiel de ce livre est la lutte du château et de l'usine. C'est un thème qui réclamait, pour ne point tourner

au mélodrame, ou la plus franche passion, ou la plus audacieuse délicatesse, et dans les deux cas une fraîcheur, un jaillissement nouveaux : toute la sensibilité, toute l'intime expérience de l'auteur. Or je ne crois pas que Franz Hellens ait renouvelé son sujet. Son sujet, non, précisément ; le sujet qu'il a accepté. Car le problème qu'il expose n'est pas celui qu'il devrait être seul à exposer. Le débat qu'il assigne à son héros n'est point rajeuni, transformé, individualisé par ce héros. Héros et débat : nous assistons à une construction, un rapprochement sans nécessité profonde, sans authenticité véritable.

Un jeune ingénieur, André Warthausen [nous expose la prière d'insérer], neveu du directeur d'une importante fabrique d'explosifs, voit s'ouvrir devant lui « le plus brillant avenir ». Il doit succéder, un jour prochain peut-être, à son oncle, veuf sans enfants et à la tête « d'une grosse fortune ». Un mariage « avantageux » lui est offert avec une jeune fille pour qui il ressent de l'affection. Malgré ces « reluisantes perspectives » il oppose un refus dédaigneux à toutes les avances du sort. Il ne veut rien attendre, si ce n'est de son travail.

Comment Hellens, qui a introduit les guillemets dans le texte, ne s'est-il pas rendu compte qu'il avait lui-même pris au sérieux, dans son roman, tous ces lieux communs, ces phrases vides, ces phrases qui attendaient un sens nouveau ? Et l'héroïsme qu'il assigne à son personnage central, comment n'a-t-il pas vu que c'était un héroïsme d'emprunt, complet en soi, catalogué, un héroïsme lieu-commun ? André abandonne le château pour l'usine ; mais à l'usine on le tient en méfiance ; pour prouver sa sincérité, il tue son oncle ; il est tué à son tour et le magasin aux poudres saute ; comme la société sautera un jour, si... Mais on sent de reste comment les éléments de ce livre se contrarient et ne semblent convoqués que par la volonté de l'auteur.

Si j'ai insisté sur ces faiblesses, c'est qu'elles sont courantes aujourd'hui (et applaudies) dans les romans qui veulent expliquer ou transformer la vie sociale. C'est aussi parce qu'elles sont inattendues chez Franz Hellens et gâtent un livre qui, par la vérité de certaines de ses figures et les charmes de ses paysages d'Escaut, nous aurait pleinement retenus.

MARCEL ARLAND

NOTES

LA POÉSIE

JOIES DÉSOLÉES ET TRISTESSES CONSOLÉES, *par Paul Fort (Flammarion).*

Voici le trente-huitième recueil de *Ballades françaises* de Paul Fort. Un poète ne peut pas vieillir : il meurt ou bien il se tait, ou encore il reste la proie d'une incurable jeunesse, comme Francis Fammes ou comme l'auteur de *la Ronde autour du Monde.* Or la jeunesse n'est pas un état. C'est, au contraire, une instabilité, une alacrité qui s'accroît avec les ans. Si le poète sexagénaire jette un regard en arrière, il s'aperçoit aussi qu'en prenant de l'âge, il n'a cessé de perdre de la lourdeur, de la gravité. *A vingt ans,* note Paul Fort, *trop fier, sérieux comme un pape... Vieux temps où j'étais vieux.* L'écueil, c'est de devenir badin à force de légèreté, précieux à force de coquetterie. *Hélas, me faudra-t-il être toujours subtil* ?

Mais la Muse de Paul Fort vole avec aisance et c'est un plaisir que je ne pense pas négliger dans ces temps de poésie sombre et marécageuse. Elle vole aussi avec rapidité et la vivacité du coup d'aile, l'allégresse du rythme assure la santé de cet art, l'empêche à la fois de se figer et de s'évaporer. Il n'est pas aisé d'être un successeur de Laforgue : l'ironie ne saurait être à elle seule un remède assez puissant pour empêcher le sentiment de tourner en sentimentalité. *Je chante, je suis un moqueur,* assure Paul Fort, non sans complaisance. A toutes les époques de notre littérature la poésie a eu ses tics, grâce à quoi elle est accessible aux historiens, aux commentateurs, aux gens sérieux. Si la poésie échappait aux modes passagères, si elle était sans faiblesses, elle ne

pourrait être un objet de glose ni de popularité. La poésie ne serait pas seulement maudite ou méconnue, elle serait invisible.

Or ce n'est pas tout de voler d'une aile alerte et infatigable : il faut savoir aussi prendre de la hauteur. Dans cette courte ballade, Paul Fort s'élève sans effort au niveau d'Apollinaire, lui fait un écho délicieux :

Art vif de Paris

Paris, vitesse de l'Europe, infiniment léger Paris, lourd de sa Tour Eiffel ? (je ris), par Notre-Dame une antilope !

Touche aussitôt le but prescrit, notre univers lourd de cervelle, son art volant droit à l'esprit. — Quais, Ponts, Louvres, Sainte-Chapelle, plus rapides que l'hirondelle !

Seul un vrai poète peut écrire : *Dis moi, soleil d'aurore ami des terrains vagues, faisant pourpre velours des grises graminées...* etc... et comment pourrait-on classer dans les poètes mineurs ou les écrivains précieux celui qui s'écrie dans les *Chants à la Bien-Aimée.*

Hélas, mais quel nuage est votre enchantement ? Vos multiples aspects font brouillard sur vous-même... Ce n'est pas vrai ! Ton absence fut un désastre. En attestent ces pas de nuit, murs démolis de nos songes, crevant sur moi l'enseveli, ces réveils fous, ce cri solitaire et vers Lui, vers ton visage au ciel errant, toujours ce cri, ce cri des solitudes sans fin, sans cadastre, sans limite bourgeoise où l'amour fuit, fuit, fuit, dans mes yeux l'infini grelottement des astres et ces pleurs sidéraux dont je couvre mon lit !

Mais si je songe à la principale vertu de l'œuvre de Paul Fort, je n'hésite pas : c'est la vertu d'espérance. La fraîcheur de ses sentiments, (*Mon âme est désolée, consolée, enivrée, averse printanière...*) évoque un sens robuste et matinal de la vie, une sagesse enjouée où il entre beaucoup de modestie, surtout si l'on songe à la plupart des jeunes poètes d'aujourd'hui qui, chaque fois qu'ils prennent la plume, s'imaginent à un tournant de leur destin dans un univers qui joue son dernier atout.

JULIEN LANOE

***

L'ANNONCIATION A LA LICORNE par *René-Jean Clot* (Alger).

René-Jean Clot a écrit ses vers « au sein de la très grande après-midi d'Alger ». Et quand il n'écoute que les battements de son cœur et son inspiration, il nous émeut. Cela arrive souvent :

Et je vois tout de suite, mon petit Dieu,
Que je n'ai rien à attendre de votre indulgence.

Parfois une notation riche et vive :

Les mouettes agiles au bec de sel cruel

Ou c'est tout à coup toute la paix du monde qui apparaît, dans un tableautin :

Le troupeau est aux champs qui mastique le monde,
Le ciel n'a rien à dire de bien particulier

dans moins encore :

Comme une eau dans une autre à une autre mêlée.

A un autre moment, c'est après la paix du monde, la mort et tout son bruit :

Mort têtu.

Cependant que la voix du large s'enfle, et noie tous les sons.

Il y a dans ce livre une abondance, un cours de la pensée et du sentiment, aisé et sinueux, qui est assez rare aujourd'hui.

Peut-être avec René-Jean Clot, s'il se méfie des influences de Jules Renard, de Giraudoux, et de certaines de ses propres tendances, qui se marquaient bien dans les *Amoureuses Infirmes*, aurons-nous le Jules Laforgue de la jeune génération.

JEAN WAHL

***

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES

Savez-vous quelle est la Bible d'aujourd'hui ? C'est le *Dictionnaire Encyclopédique Quillet*, si l'on en croit son éditeur : « Pendant deux mille ans, le livre par excellence fut la Bible. La

Bible d'aujourd'hui, c'est le dictionnaire. A la Bible, les peuples anciens demandèrent une révélation ; au dictionnaire, les peuples modernes demandent la connaissance. » Paroles malheureuses, mais trop vraies. Il est agréable, j'en conviens, de passer une demi-heure à voyager parmi le hasard alphabétique d'un dictionnaire bien documenté, bien imprimé et bien illustré, comme sont le *Larousse* et le *Quillet*. Il est commode, je l'accorde aussi, de pouvoir en quelques secondes vérifier une orthographe, une date, rafraîchir sa mémoire ou se documenter sur quelque point d'une science ou d'une technique, comme on peut le faire avec le *Larousse* ou le *Quillet*. Et cela est possible parce que le dictionnaire est fait pour renseigner et non pour enseigner. Cherchant à être impartial, il est forcé d'éliminer ce qui est effort créateur de l'individu contemporain et de ne présenter de la culture que les résultats entérinés ; aussi donne-t-il l'illusion dangereuse que tout est su, que tout est clair. Et c'est de cela, de cet instrument de travail, utile mais par lui-même inerte, que l'on voudrait faire un enseignement, un moyen de connaissance, une Bible !

Non. Laissons aux dictionnaires encyclopédiques leurs mérites. La Bible est ailleurs.

Du moins faut-il se réjouir que ces mérites soient divers — qu'ils prêtent même depuis quelque temps à discussion.

Les mots « Larousse » et « dictionnaire » devenaient synonymes. Une certaine liberté allait nous être enlevée. Le Quillet est arrivé à temps. Il y a désormais deux citadelles de l'esprit primaire (il y en aura trois, vraisemblablement, quand tous les volumes de l'*Encyclopédie Française* auront paru) et l'on peut espérer maintenant des luttes intestines.

D'ailleurs, le Quillet, malgré son titre de « dictionnaire encyclopédique » (et malgré sa préface) paraît viser moins haut que le Larousse. Il semble surtout conçu pour répondre vite et sans trop entrer dans le détail, aux questions que peuvent se poser les « Français moyens ». Il reste volontairement à leur niveau. Et pour leur éviter de se perdre dans un univers reclassé par ordre alphabétique, il joint à cet ordre un ordre méthodique. C'est à l'originalité de cet ouvrage, par ailleurs moins complet et moins riche que le *Larousse*. Les questions importantes, celles qui embrassent une grande étendue de mots, sont traitées dans des tableaux synoptiques qui en précisent avec clarté les points essen-

tiels. Ici le lecteur retrouve les faits et les objets, les êtres, vivant dans leur élément naturel et non plus racornis dans l'herbier de l'ordre alphabétique. Ainsi se présente l'histoire générale des peuples, chaque pays occupant une colonne encadrée par celles des autres pays, dont il subit ainsi sous nos yeux la dépendance (et la colonne qui, tout au long d'une page reste blanche, n'est pas la moins instructive : tiens, rien de saillant ne s'est passé en Italie entre 1600 et 1630 !). Plus loin un tableau d'histoire des sciences donne, selon le même principe, la chronologie simultanée des grandes découvertes. Mais on regrette l'absence d'un grand tableau sur la marche de l'esprit humain, le tableau des tableaux, en quelque sorte, où l'on eût retrouvé, rangés en colonnes voisines, s'interpénétrant et se déroulant selon l'ordre chronologique, les grands faits historiques, les grandes découvertes, les œuvres marquantes de l'esprit, dans tous les domaines.

Quant à la partie purement alphabétique de l'ouvrage, elle est honorable [1]. Et bien des articles scientifiques nous font la surprise d'être traités un peu à la Jules Verne. Nous voilà loin des articles gourmés auquels nous étions habitués ! (Il faut faire exception pour la chimie dont les articles, énormes et prétentieux, bourrés de formules, sans un mot pour indiquer les applications industrielles ou autres des corps étudiés, sont résolument indigestes et inassimilables).

Il y a lieu de regretter cependant l'existence d'une cloison étanche entre cette partie dictionnaire proprement dite et les tableaux synoptiques. Tout un système de renvois devrait relier entre eux les mots de l'ordre alphabétique et les planches correspondantes des tableaux. Cela eût fait un tout de cet ouvrage, qui ne semble composé que de deux parties mal jointes.

■

Grâce à une malheureuse confusion de mots, ce dictionnaire « encyclopédique » est entré en concurrence ouverte avec l'*Encyclopédie française* (celle de A. de Monzie, Lucien Febvre,

1. Avec quelques oublis ou erreurs. Le *Quillet* ignore ainsi Lautréamont, à qui le *Larousse* consacre une note insuffisante, mais correcte. Le mot *comprachicos* (Rimbaud) ne se trouve ni dans le *Larousse* ni dans le *Quillet*. Il ne suffit pas de dire de Vicki Baum qu'elle est une « romancière contemporaine » (de quel pays ?). Le *Chevalier d'Harmental* n'a paru ni en 1849 ni en 1845. Etc.

Pierre Abraham, pour ne citer que ces noms) qui est une « encyclopédie » munie de tables alphabétiques, c'est-à-dire tout autre chose. Tandis que le dictionnaire se propose simplement de renseigner, une encyclopédie est une œuvre constructive, qui a pour but de résumer en un livre la culture d'une époque ; œuvre par conséquent partiale, je veux dire impliquant des jugements. Il en résulte qu'à chaque type de civilisation correspond un type d'encyclopédie et que ce serait pure superstition que de vouloir imiter les encyclopédistes d'une autre époque. On peut, grossièrement, ramener ces types à quatre :

1° Dans les civilisations de type dit « traditionnel », où l'ordre du monde, l'ordre des institutions et l'ordre de la vie humaine sont soumis à une idée commune qui a forme et force, tous les savoirs et toutes les techniques concourent à cet ordre, selon une hiérarchie de sciences et d'arts sacrés (le « sacré » étant défini par là-même). On retrouvera la même structure dans les encyclopédies de ces civilisations. Telles les Écritures judaïques (*Bible*, *Talmud*, *Kabbale*), tels les *King* chinois (avec le *Li-ki* et tous les rituels), tels les *Purânas* hindous. (Ces derniers, à la différence des autres, sont de véritables encyclopédies populaires, accessibles à toutes les castes. L'*Agni-Purâna*, en 400 chapitres environ, traite de tous les sujets de la culture et de la vie quotidienne des Hindous, depuis l'origine des mondes jusqu'à la délivrance de l'individu, en passant par les sciences naturelles, la médecine, l'art vétérinaire, le dressage des éléphants, la politique, les cérémonies, les conjurations, la phonétique, la grammaire, l'esthétique, le vocabulaire sanscrit classé selon le sens des mots, des abrégés de la *Bhagavad-Gîtâ*, de la doctrine du *Védânta*, etc.).

2° Quand cette structure traditionnelle s'est affaiblie, un type de culture individualiste apparaît. C'est l'époque des « esprits encyclopédiques », celle d'Aristote ou celle de Léonard de Vinci. L'œuvre encyclopédique est alors celle d'un individu qui cristallise autour de lui la culture diffuse de son temps.

3° Mais, du même coup, la culture s'est séparée d'avec la masse et n'a plus le pouvoir d'organiser la société humaine. Celle-ci, selon le jeu de ses contradictions internes, passe par une série de phases critiques de transformation. C'est alors qu'on voit la culture individuelle faire sa propre critique et se retourner en

même temps vers les institutions. C'est l'époque de la culture militante, celle de l'*Encyclopédie* du XVIIIe siècle.

4° Sommes-nous encore dans ce type de culture, ou à l'aube d'un quatrième ? Nous ne pouvons guère le savoir, le recul nous manquant. Pourtant, l'*Encyclopédie Française*, dans sa conception représente un effort nouveau ; non plus une encyclopédie militante, mais une réunion d'individus qui, sans rien renoncer de leurs croyances ni de leurs recherches propres, s'efforcent de construire une œuvre collective : collective par la forme, individuelle par le contenu. Or, n'est-ce pas là la recherche profonde de notre siècle ? Un autre trait aussi caractéristique est le souci de continuité dans l'œuvre collective, le souci de « mettre à jour » sans cesse le bilan de notre culture ; souci, somme toute, d'efficacité historique. Jusqu'ici, on étudiait l'histoire ; maintenant, on veut la faire.

En résumé, une encyclopédie est toujours l'expression, sous la forme très particulière d'un livre, de l'ensemble des activités humaines, ou du moins de celles qui dominent, à une époque donnée. Elle ne peut avoir la valeur d'une « Bible » qu'aux époques de culture traditionnelle (que ces époques aient eu une existence historique ou qu'elles soient des âges symboliques comme l'Age d'or peut l'être). Dans les autres périodes, l'encyclopédie a successivement les valeurs d'une vision du monde, d'une critique de la culture et d'une collaboration d'individus représentatifs. Un dictionnaire est toujours un dictionnaire ; on ne lui demande que d'être commode et agréable à consulter. Le *Larousse* et le *Quillet* le sont.

JEAN GUÉRIN

***

HISTOIRE LITTÉRAIRE

ŒUVRES DE GUSTAVE FLAUBERT, éditées par *A. Thibaudet* et *René Dumesnil* (collection de la Pléïade, N. R. F.)

Cette excellente édition, munie d'une chronologie flaubertienne, comprend toutes les grandes œuvres et des fragments étendus des œuvres mineures qui en ont souvent été le brouillon.

Elle a éliminé *Par les champs et par les grèves*, le théâtre, la correspondance. Mais elle comprend des fragments de *Smarh*, de *Novembre* — et tout ce *Dictionnaire des idées reçues*, découvert récemment, et qui est l'une des œuvres les plus importantes de Flaubert.

Arriverons-nous à un jugement plus exact sur l'auteur ? On a d'abord vu en lui un grand réaliste — et ce n'était pas faux, à condition de ne pas ignorer ce qu'une œuvre comme *Madame Bovary* contient d'horreur clairvoyante de la réalité. On a fait aussi de lui le poète enivré de barbarie, le maître des images (ce qui est excessif), et des cadences, ce qui demeure vrai. Tout cela n'était ni le plus particulier ni le plus essentiel de son génie.

Le don de Flaubert, bien plus surprenant que son talent pour les descriptions pittoresques et les dialogues contrastés, est de donner une vie intense à des personnages tout à fait dépourvus de mouvement propre, de sensibilité personnelle et de vie intérieure. Il a donné le relief et comme la haute nouveauté des héros à des êtres qui ne sont que conformisme, imitation, continuelle platitude. Si tel roman peu connu de Balzac, comme *Pierrette*, contient l'équivalent des discours de Homais, Balzac n'a pas réussi Homais lui-même, ni Charles Bovary ; il n'a pas créé de ces disproportions miraculeuses, et vraies dans la vie, entre le *personnage* de Jacques Arnoux, sa carapace sociale, l'ensemble de ses habitudes, de ce qu'on lui concède dans son entourage, et le minuscule Jacques Arnoux de tout au fond.

L'œuvre la plus longtemps méconnue, et la plus appréciée aujourd'hui, c'est l'*Education sentimentale*. J'avoue que la perfection à laquelle on a tant rendu hommage ne me frappe guère ; je suis surtout sensible à cette confession unique d'un rêve qui ne renonce pas, tout en s'avouant médiocre, à sa secrète fierté. C'est par l'amour que Flaubert est nordique, plus que par la barbarie, et l'œuvre de Knut Hamsun m'a aidé à comprendre la sienne. Que l'homme fort, violent et sombre soit apaisé, détendu par le charme d'une femme, que le bonheur de cet amour ne puisse subsister que dans la réserve et le respect, alors que celui même qui l'éprouve essaie en vain, contre lui-même, d'être un conquérant, c'est une des vérités presque physiques les plus importantes à connaître sur l'amour. Et nul n'a peint cela comme lui.

Je voudrais encore distinguer très fortement *Saint-Antoine* des vues de Renan, de Leconte de Lisle ou d'Anatole France sur le christianisme et la fin du monde antique ; distinguer même cette tentation de celles de Faust. Non, Flaubert ne préférait pas à l'ascèse de son bon saint le déroulement de mythes dont s'enchantaient les poètes du Parnasse, ni ces molles hypothèses au delà des sciences qui prenaient pour Renan la place de la religion ; si l'auteur n'a pas la foi comme Antoine, il reste à son poste tout près de lui, humble et ferme, les yeux ouverts et secouant la tête.

J'espère qu'un jour s'évanouira aussi l'absurde légende, dont la *Correspondance* est responsable, de Flaubert martyr de son travail et se raturant douze heures par jour. Eût-il écrit sept ou huit fois chacune de ses œuvres que son labeur ne devrait point nous faire peur. Mais *Bouvard et Pécuchet* grandira, à mesure qu'on pensera moins au bûcheur, pour mieux apprécier cette vaste intelligence contemplatrice... Certains critiques se sont étonnés que l'auteur donnât tant de place aux tentatives et pensées de *deux imbéciles.* Heureux ceux qui ne se sont jamais reconnus, tragiquement, immensément, dans Bouvard et Pécuchet, qui n'ont pas ouvert la Chimie pour y voir que les corps simples sont peut-être composés, ou la philosophie pour y subir ce vertige des deux bonshommes, d'une si magnifique ampleur. *Bouvard et Pécuchet*, très loin de *Don Quichotte* et même de *Faust* — les deux œuvres qu'il rappelle — est une entreprise à part dans le monde des Lettres : la grande Contre-Encyclopédie, la parfaite caricature, dont le relief est si bien marqué qu'il n'a même pas besoin de déformation. C'est toute la connaissance, ou notre humble effort vers elle, jugé par l'art, rien qu'avec les procédés de l'art ; un bain universel et subit dans cette étrange fontaine pétrifiante, tout le néant sculpté en mille statues dans ses poses les plus solennelles. Il faut que ce livre ait été bien mal compris pour ne pas soulever des haines extraordinaires. Il les méritait, et une très haute admiration.

Mais aussi il n'est complet que suivi du *Dictionnaire des Idées reçues*, cette leçon de silence, cette tête de Méduse faite de nos lieux communs intimes, cette vengeance de l'œuvre contre les paroles. Recueil que chacun de nous devrait recommencer pour son compte et son temps, ce dont personne, je crois, n'a le courage.

JEAN PRÉVOST

***

GÉRARD DE NERVAL par *Albert Béguin* (Stock).

En marge de l'important ouvrage qu'il vient de consacrer à l'*Ame Romantique et le Rêve*, Albert Béguin nous donne une étude consacrée à l'*Aurélia* de Gérard de Nerval. Il n'est pas douteux que cette œuvre, au cours de laquelle Nerval s'est attaché à considérer les événements de la vie réelle du fond d'une contrée qui leur échappe, ne s'intègre d'elle-même dans le champ des préoccupations de M. Béguin. Toutefois l'éclairage que les rêves projettent sur la vie éveillée est loin d'être suffisant pour que tous les mystères du drame nervalien en soient élucidés. Et par ailleurs il ne me semble pas suffisant de suivre pas à pas les péripéties du conte, ainsi que le fait M. Béguin, pour que son caractère insolite devienne accessible aux démarches de la raison. L'auteur en vient de cette sorte à se laisser frapper par le foisonnement des images chrétiennes qui se trouvent dans la seconde partie de l'œuvre, et à concevoir *Aurélia* comme l'histoire d'une conversion. Sans doute le suicide de Nerval, survenu au moment même de la publication d'*Aurélia*, gêne-t-il son commentateur dans son interprétation. Mais il se rassure en invoquant le peu de constance qui se remarque en général dans le comportement des poètes.

Cette conclusion tendancieuse ne met pas en cause la bonne foi de M. Béguin, mais elle me paraît cependant s'apparenter à celles, moins désintéressées, qui vinrent ces dernières années, fausser le sens des œuvres de Baudelaire et de Rimbaud.

Que Nerval, Baudelaire et Rimbaud aient rencontré le mythe chrétien sur la voie de leur expérience, ne signifie nullement qu'il en soit devenu le point d'aboutissement. Mais la confusion à cet égard était trop aisée pour que certains critiques n'en n'arrivent à s'y laisser prendre, involontairement ou non.

Tout particulièrement le doute est impossible en ce qui concerne Nerval. Le conte d'*Aurélia* dépeint l'histoire d'une initiation (c'est l'expression même du poète) au cours de laquelle tous les mythes de l'humanité sont vécus par celui qui la subit. Les sommeils que traverse l'apprenti marquent chacune des phases de la poursuite spirituelle qu'il engage sur la trace de l'éternelle Isis. Il entend tomber des lèvres de la divinité ces paroles : *Je*

suis la même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que sous toutes les formes tu as toujours aimée. A chacune de tes épreuves, j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis.

La doctrine qui soutient une telle confidence est celle qui faisait écrire à Goethe, à la fin du drame qui exprime, comme *Aurélia* pour Nerval, son initiation aux vérités traditionnelles :

L'Inexplicable est accompli,
L'Inénarrable !
Le Féminin éternel
Nous attire au ciel.

Les allusions au cabinet de méditation, aux colonnes salomoniques, à la Table d'Emeraude, et à la Perle rose, situent nettement le christianisme de Nerval dans la tradition maçonnique et gnostique. L'on ne saurait, sans nier l'ensemble du système exposé par le poète, parler de sa conversion au catholicisme. Aucune rupture dans la progression des idées ne permet d'en supposer un instant la possibilité.

Le second essai de M. Béguin, qui sous le titre *Poésie et Mystique* complète ce volume, reprend avec bonheur le problème étudié autrefois par l'abbé Bremond, et plus récemment par le groupe *Hermès* de Bruxelles. La mise au point qu'il effectue de cette matière difficile se lit avec intérêt.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

AVANT-HIER par *Kay Boyle* (Calmann-Lévy).

Superficiellement peut-être, mais au moins cette distinction re-*coupe* toute autre espèce de classification, il y a deux sortes d'écrivains américains : ceux du terroir (Faulkner et Caldwell aussi bien que Sinclair Lewis et Thomas Wolfe) et ceux de l'exil — ou de l'émigration volontaire (aussi bien Henry Miller et Michaël Fraenkel que Gertrude Stein — si étrangement peu connue en France — et Hemingway). Kay Boyle appartient à l'exil.

Mieux même — et pire — ses romans parlent des exilés, et, puisque les clefs de roman sont des objets si ridicules, pourquoi ne pas dire que le modèle, proche ou lointain, de *My next Bride* est Raymond Duncan et celui de *Year before last*, ici traduit, D. H. Lawrence. Et l'exil se double ici d'une proscription, celle qui isole les tuberculeux dont personne, grâce à Pasteur et à ses microbes, n'ignore plus le pouvoir de contagion. De ce double exil naît la mort.

Martin, le héros d'*Avant-Hier*, est tuberculeux et attend la mort — en éditant une revue avec l'argent d'une tante plus ou moins incestueuse. On voit alors que si l'angoisse de la mort a une valeur existentielle profonde, pour parler le langage de nos jeunes phénoménologues, l'angoisse du « prochain numéro de la revue » possède une valeur encore plus confondante et catastrophique. Sachons gré à Kay Boyle de nous avoir révélé (au sens hégélien) la dialectique existentielle des directeurs de revue.

La traduction de Mme Marie-Louise Soupault est excellente — malheureusement le style de Kay Boyle est de ceux qui ne se traduisent que par miracle, ou par hasard.

RAYMOND QUENEAU

***

NIETZSCHES PHILOSOPHIE DES EWIGEN WIEDERKUNFT DES GLEICHEN, par *K. Lowith.* (Verlag der Runde, Berlin).

Si je comprends bien la pensée de M. Lowith, elle est celle d'un philosophe qui après avoir subi fortement l'influence de l' « existentialisme » de Heidegger, a pris conscience de certains dangers qu'il pourrait faire courir à la pensée ; M. Lowith revendique les droits de la spéculation à la fois sévère et désintéressée, telle que la concevait la Grèce. Il veut nous rappeler aux normes de la pensée en tant que théorie.

La grandeur de Nietzsche pour lui vient de ce qu'il a eu le même sentiment ; par l'idée du retour éternel, une véritable philosophie de l'être pourrait être fondée.

Mais Nietzsche, dans sa noble tentative, a échoué. Il a donné de l'éternel retour tantôt une interprétation éthique (la pensée

de l'éternel retour détruit le faible, exalte le fort), tantôt une interprétation scientifique. Dans les deux cas, il veut, en poussant à l'extrême la « modernité », soit sous son aspect éthique de volonté de puissance, soit sous son aspect scientifique de volonté d'austérité et de connaissance, parvenir à triompher d'elle. L'ambition était belle, de « faire refleurir l'antique à la pointe de la modernité ». Mais Nietzsche ne peut aboutir. Une révolution plus complète est nécessaire ; préparée sans doute par une critique plus profonde encore et de la subjectivité décadente et de l'objectivité scientifique.

Il n'en reste pas moins que Nietzsche a inauguré ou tenté d'inaugurer ou plutôt encore a tenté de ressusciter un mode de penser ontologique et anti-chrétien, que du nihilisme il a voulu faire sortir une affirmation de l'être.

La thèse de Lowith, on le voit, est de très grand intérêt. Faut-il interpréter comme lui l'échec de Nietzsche ? Faut-il voir dans l'éternel retour non l'affirmation de l'irrationnel, mais l'affirmation du rationnel ? Ce sont des questions auxquelles ce n'est pas ici le lieu d'essayer de répondre.

JEAN WAHL

***

LE THÉATRE

LE DARD par *Gabriel Marcel* (Plon)

M. Gabriel Marcel, dans le *Dard*, nous a donné sans doute la meilleure expression dramatique de cette angoisse métaphysique nuancée et rayonnante qui forme l'essence même de sa pensée, et que les découvertes de sa foi n'ont point apaisée. En effet, l'auteur d'*Un Homme de Dieu* et du *Journal Métaphysique* se distingue de la plupart de nos écrivains (de *tous* nos écrivains, serais-je tenté de dire) par une subtile inquiétude qui le pousse toujours au delà du point où les problèmes sont considérés comme résolus. Autrement dit, la façon dont il aborde un problème déjà traité par d'autres le conduit à une suite de transpositions où la solution première se métamorphose progressivement et pour ainsi dire échappe à elle-même. A la fin, nous n'avons plus de solution, mais le mystère de l'être en son entier, et nous

gardons l'impression qu'aux grandes questions que se pose l'homme, aucune réponse humaine n'est possible. M. Gabriel Marcel est ici exactement le contraire de M. Jean Guéhenno, par exemple. Si l'humaniste est tenté de dire que M. Gabriel Marcel répond un peu trop tard, il reconnaîtra en même temps que M. Jean Guéhenno répond un peu trop tôt.

J'y songeais parce que le *Dard*, orchestré par ces multiples nuances musicales (au sens propre), que l'auteur rend sensibles dans ses pièces, traite en somme, à première vue, de cette « fidélité difficile » dont M. Jean Guéhenno nous entretint à propos de Caliban. Eustache, le héros, ou plutôt le demi-héros du *Dard*, est un enfant du peuple trop bien et trop vite « arrivé », et qui ne se console pas de ce qu'il considère comme une trahison vis-à-vis de ses camarades. Le malheur veut que son épouse, de bonne et solide bourgeoisie, soit une sorte d'ange de sagesse et de bonté. Cela conduit Eustache dans une impasse psychologique qui le condamne à la plus insupportable nervosité. Voilà le premier plan, comme il y a un premier plan dans l'univers de Leibnitz. Au-dessous, en profondeur, se jouent des forces moins saisissables, moins mesurables, mais qui ont intéressé M. Gabriel Marcel beaucoup plus que cette anecdote d'une ascension sociale.

Ces forces sont les forces du bien et les forces du mal. Gertrude, l'institutrice révoltée, personnifie le mal, et Béatrice, la femme d'Eustache, personnifie le bien. Entre les deux, Eustache oscille comme un ludion affolé. Le vrai dialogue, au sens platonicien du mot, se poursuit entre Béatrice et un jeune réfugié allemand qui représente la défaite sans amertume et la révolte sans révolution. Le seul point faible de la pièce, ce serait un manque de passion entre ces deux jeunes gens. Ils s'aiment, cela est certain, mais sans cette violence cruelle et nécessaire qui est, quoi qu'on puisse dire, au delà du bien et du mal.

M. Gabriel Marcel a eu l'heureuse idée, lors de la représentation, de confier l'interprétation du réfugié à M. Ernest Erich Noth, le jeune et brillant romancier, également allemand et également réfugié. Le résultat a été surprenant. Simple, sans technique, jouant d'oreille en quelque sorte, M. Noth a donné comme une vision réelle d'une conception scénique. Réussite rare, et qui a très heureusement complété une interprétation vivante, dévouée, efficace.

RAMON FERNANDEZ

***

LES ARTS

LE SYMBOLISME PLASTIQUE DE GEORGES BRAQUE.

Après l'exposition H. Rousseau, où l'on put voir, outre ces deux indiscutables chefs d'œuvre : la Noce, et la Carriole du Père Juniet, ces paysages cafardeux, bords de Seine ou de canal, où des fonctionnaires endeuillés pêchent à la ligne, la galerie Paul Rosenberg nous offre le subtil régal d'une exposition Georges Braque. Après avoir admiré des œuvres nées de ce culte primitif de l'objet pur, complet, délimité, bien posé sur la terre : l'arbre, avec toutes ses feuilles apparentes, le pré reconstitué brin à brin, nous sommes conviés à goûter des toiles où tout semble mis en œuvre pour que l'objet le plus simple soit dépouillé de tout ce qui en constitue le visage familier. Chaque forme, vidée de ses signes particuliers, ne cède à la toile qu'un trait lointain, secret, ou qu'un ton rare jusqu'à l'exténument. Placés ailleurs que sur un guéridon, cette mandoline et ce compotier, mille fois peints déjà, deviendraient rébus indéchiffrables : ils ne s'individualisent que par association d'idées et de signes. Le peintre ici, digne héritier de Debussy et de Mallarmé, professe une horreur profonde pour tout accent banal et lourd. (Encore Mallarmé introduisait-il parfois dans ses vers ou sa prose un mot dont la rieuse trivialité réveillait les murmurantes allusions partout répandues).

Aristocratiquement opposé à l'école de l'art représentatif, Braque ne peint que pour la délectation de l'œil, convaincu que peu à peu, par la mystérieuse vertu de tels rapports de rose fané et de vert usé, excités par un jaune-orange ; par la vertu, aussi, de ces emmêlements savants et surveillés d'hiéroglyphes arrachés aux objets usuels, l'âme du spectateur goûtera une émotion réelle. Car c'est sur les ailes de l'allusion, plus sûrement encore que sur les pentes de la ressemblance : gestes précis ou attitudes théâtrales bien « rendues », que se propage le sentiment.

Si les récents arrêtés d'un tribunal de jeunes peintres condamnant le cubisme comme dépouillé de pensée lui sont parvenus, Georges Braque a dû rire, ainsi que cet autre raffiné, Bonnard,

accusé de ne s'intéresser qu'au jeux de la bourgeoisie. Comme si toute réunion de famille au coin du feu, ou à l'angle d'une fenêtre, tout repas, toute sieste, n'étaient pas motifs à sentiments humains, indépendamment du milieu social représenté ! Je trouve, pour ma part, qu'une scène bourgeoise de Bonnard, ou de Braque, si le populaire pouvait arriver à les déchiffrer (et il le pourrait fort bien si on éduquait son œil) serait pour lui un inépuisable sujet de rêveries. Car tout travailleur aspire à se reposer un jour au sein de l'abondance.

Ainsi que Bonnard et Matisse, Braque est le peintre de la détente morale. C'est devant leurs œuvres que plus tard, dans les Musées, enfin modernisés et ouverts à tous, le peuple aimera se reposer de ses peines et anticiper sur ses vacances, comme les Américains, aujourd'hui saturés de rationalisation, vont goulument s'abreuver aux inquiétantes fantasmagories du surréalisme.

De toutes façons, Georges Braque demeure l'un des plus parfaits artisans français. C'est le Chardin du XXe siècle, soucieux avant toutes choses, du travail accompli. S'il permet à l'imagination une inépuisable interprétation des formes, il lui défend absolument toute ingérence dans le domaine technique. Le tableau est plastiquement indiscutable dans toutes ses parties : le spectateur n'aura jamais l'occasion de le finir en pensée, d'interpréter tels traits indécis, tel contour évasif. Non seulement les éléments choisis apparaissent définitifs, mais on voit fort bien qu'ils ont été prévus dès le début, et que le lit où se pose telle tonalité exquise et comme prête à s'évanouir, fut depuis le premier jour préparé.

C'est pourquoi j'ai osé cette fois-ci ce parallélisme coupable entre un poète et un peintre. Tout, dans Mallarmé, est prémédité. Tel mot précieux, tangent à l'expression ordinaire, est l'aveu d'une longue recherche ; mais le mystère qu'il suscite est bien réel, et profond le vertige poétique de la divagation tout entière. Il n'y a qu'en France qu'on trouve un tel mélange de didactisme et de poésie, et des artisans capables d'émouvoir par leurs démonstrations mêmes.

Au lieu de condamner si légèrement des aînés qui sont loin d'avoir dit leur dernier mot, et de croire que l'*Homme*, qu'ils célèbrent à grand fracas, n'avait pas été découvert avant eux, en ce XXe siècle, les critiques étourdis dont M. Henri Héraut se fait

le héraut, pourraient réfléchir un instant sur ce point historique et indiscutable, qu'il y a autant d'humanité dans une spéculation sans lien apparent avec l'actualité quotidienne, que dans de précises descriptions, et que ce n'est peut-être pas choisir la part la plus facile ni la moins courageuse, ni la moins digne, que d'abandonner à d'autres le soin, comme dit Mallarmé, « d'exhiber les choses à un imperturbable premier plan, en camelots, activés par la pression de l'instant. »

ANDRÉ LHOTE

***

REVUE DES REVUES

QUELQUES ERREURS DE M. MAUCLAIR

L'on a pu lire, dans le dernier numéro des *Marges*, quelques « notes sur Thibaudet » de M. Camille Mauclair. En voici le début :

En juillet 1914, Thibaudet vint passer quelques semaines à Saint-Leu-la-Forêt, en Seine-et-Oise, auprès de ma petite maison, et il me fit visite.

Je retrouvai assez peu changé celui qu'au lycée on appelait sottement « Petitbaudet ». Un homme gourd, à grosse moustache, déplumé, mal accoutré, ses manchettes effilochées, un « nœud tout fait » remontant vers la nuque, des souliers de paysan, un accent bourguignon. Nous parlâmes beaucoup. C'était un causeur fin et caustique malgré la bonhomie de son regard. Il fut très surpris de trouver chez moi plusieurs de mes livres qu'il avoua ignorer, avec cette excuse : « J'ai bien songé à me renseigner sur vous à la *Nouvelle Revue Française* : mais Gide m'avait dit que vous aviez sombré dans le journalisme. » Je trouvai cela ravissant. Thibaudet commençait de donner des notules à cette revue dont mon adhésion à « la croisade des Longues Figures » conduite par Henri Béraud m'avait fait une ennemie irréconciliable, et je savais pourquoi Gide rimait passablement avec perfide.

Plus loin :

Il vint un jour me trouver, assez penaud. « Je vous confie mon embarras, me dit-il avec son gros accent. La *N. R. F.* me veut du bien, elle me donne une rubrique de critique littéraire. J'ai remis un compte rendu très élogieux de vos deux derniers ouvrages, notamment de *La Religion de la Musique* qui est, à mon avis, bien près d'être un chef-d'œuvre (il prononçait « heeûvre »). Mais on m'a refusé ma copie en me signifiant que vous étiez excommunié, qu'on ne devrait jamais prononcer votre nom, ainsi que ceux de deux ou trois autres écrivains. C'est très contrariant : qu'en pensez-vous ? » Je répondis en souriant : « Mon cher ami, cette maison vous sera fort utile : votre intérêt est de suivre son chemin. Je vous en prie, lâchez-moi carrément. Et là-dessus, buvons. » Il sentit mon ironie et, gêné, insista : « Mais enfin, à ma place, que feriez-vous ?

— Ecoutez, Thibaudet, lui dis-je alors, puisque vous tenez à mon avis, si on me confiait la critique dans un journal ou une revue et si l'on m'y interdisait de parler de tel ou tel, je prendrais la porte, en la faisant claquer. Mais j'ai un fichu caractère, qui m'a nui : ne m'imitez pas. Nous resterons bons amis. » Il eut la sagesse de m'imiter si peu et d'oublier tellement la fable du loup et du chien au col pelé que jamais, non seulement là mais partout où il s'introduisit depuis, il ne prononça mon nom.

Voici la conclusion :

Ce n'était pas un homme sûr : il prenait le vent. L'ambition bien dissimulée lui était venue : il allait « arriver ». Il ne connut ni la foi, ni l'élan, ni la tendresse. Je le plains. On doit la vérité aux morts. Je dis en toute vérité ce que je sais de lui, *Nunc, Cinis...*

Personne n'imagine qu'Albert Thibaudet ait le moindre besoin d'être défendu contre les attaques de M. Mauclair. L'on observera simplement :

Qu'Albert Thibaudet, en 1914, avait déjà donné à la *N. R. F.* non pas seulement des « notules », mais des articles et des chroniques.

Que la « croisade des Longues Figures » n'a eu lieu qu'en 1921 ; qu'elle ne pouvait donc avoir causé, dès 1914, le dédain de la *N. R. F.* pour M. Mauclair.

Qu'Albert Thibaudet a consacré à Camille Mauclair toute une chronique de la *N. R. F.* (juillet 1919) et plus tard diverses notes (notamment, *N. R. F.*, sept. 1921).

Soit mensonge ou erreur, M. Camille Mauclair ne cite donc pas un fait qui ne soit faux. Admettons l'erreur.

JEAN PAULHAN

L'AIR DU MOIS

AIR DE MARS

Le début de mars nous assaille de giboulées : grêle, pluie et neige. Celle-ci, fondante dans la vallée, persiste sur le mont Ursuïa qui affronte de son joug blanc Hasparren. Mais comme l'infaillible refrain de la fauvette a promulgué le printemps le mois dernier, c'est en transparence que je vois, derrière le treillis d'une averse de nacre et de perle, s'épanouir les pivoines bombées et roses telles que des femmes aux feux de rampe de Balzac.

*

3 mars. De mon courrier j'extrais ce poème que m'adresse une inconnue, si réussi dans sa simplicité qu'un sculpteur du moyen âge n'eût pas mieux traité, au flanc de la cathédrale, l'aegipan à barbe de raisin dont je fais un peu figure. Un peu inquiet, au début, de me voir assigner ce rôle d'Atlas, le dernier vers m'a rassuré :

JAMMES

Jammes, ce n'est pas Virgile,
mais un faune
à longue barbe un peu grise
et vêtu comme ses ânes,
ou son lièvre ou les écureuils
ou la bruyère d'automne.
Jammes, c'est un faune
qui porte la terre et le ciel
et les étoiles et les nuages
et l'horizon !
et l'eau des mers et l'eau du gave
et les oiseaux et les poissons
et les moissons et les vendanges
et les hommes et les anges
et le Christ et sa Passion !

JULIE FOREST

*

Swick me déclare, en relevant le collet de sa cape afin de se protéger de grêlons qui nous fusillent soudain sur la route, cependant que le soleil se met à luire : « Vous avez exactement le caractère de ce temps-là. Vous n'ignorez pas à quel point vos amis vous sont dévoués, mais ils ne savent jamais comment vous les recevrez, tant votre humeur est changeante. »

J'accepte cette algarade de Swick, mais pas en mauvaise part. En mon for intérieur, je me dis que j'ai un caractère printanier.

•

Dénatalité-verte. — Peu d'années avant qu'il se présentât à l'Académie, pour y entrer d'emblée, François Mauriac m'avait fait tenir le résultat d'un calcul sur le nombre d'enfants attribuable à chaque Immortel laïc. Cela descendait à zéro moins trois. Il s'était appliqué, bien entendu, à une division.

Allons, messieurs, du courage ! Voici le printemps à votre porte et du mouron pour les petits zoizos.

•

16 h. *Radio-Paris. Le Passant, de François Coppée. Le Passant* est un acte délicieux par sa poésie, son rythme souple, et la sûreté de sa composition. Il le faut placer à côté de ce pur chef-d'œuvre *le Petit-Epicier*, que je suis seul à comprendre depuis cinquante ans, et qui est digne de l'anthologie grecque. En France, aujourd'hui, c'est le goût qui manque le plus et, paradoxalement, Coppée en apporte la preuve dans tout ce qu'il a écrit d'épique et de mélodramatique.

J'ai voulu écouter *Le Passant* dans la solitude, non pas tout à fait comme on l'a *déclamé*, plutôt ainsi que je me le récitais à moi-même, à mesure. Et, tout de suite, les larmes me sont venues aux yeux, larmes de reconnaissance envers Dieu pour la grâce singulière qu'il m'a faite en m'ayant permis d'approcher tant d'âmes diverses, m'étant si peu déplacé. Qu'elles me furent bonnes la plupart, qu'elles le sont encore en ce monde et dans l'autre !

Au lendemain du *Passant* (1869), François Coppée alangui se promenait au bras d'une dame toute fière sur cette même terrasse de Pau où, quelque vingt-six ans plus tard, je lui rappelais ce détail que ma mère m'avait rapporté.

(Les vers chantent au poste au cours de mes évocations qui les accompagnent.)

Je suis assis à son côté, face aux Pyrénées. Il porte un chapeau Cronstadt et, à la boutonnière, une rosette qui, naturelle, irait bien à Mimi Pinson.

Je déjeune avec lui.

Je pense à me convertir, me dit-il.

C'était peu de jours avant que l'on ne l'opérât, à quoi il ne fit aucune allusion

« *Qui le croirait pourtant ? la Silvia s'ennuie...* »
«... *Et cependant je suis l'idole...* »

Evidemment... Vous allez me dire qu'*elle* est la triomphatrice, au même titre que La Patti, la Malibran ou la Dame aux Camélias, et qu'Alexandre Dumas fils n'est plus là pour tirailler sa moustache insolente et cambrer son mollet. D'accord ! Mais ce qui ne date pas ne saurait entrer dans l'immortalité. Le mot *galanterie*, comme on l'entendait alors dans la grande coulisse, lui seul peut me rendre le milieu où ceci ne détonnait pas : la bourgeoisie de Louis-Philippe ou la haute Finance :

.....« *Il est de forme ancienne*
« *Et rare en or massif, orné d'un diamant*
« *Enorme.* »

Ah ! si vous pouviez, du haut d'une tour Eiffel, contempler les cent ans qui vont se dérouler devant nous, de quels ridicules vos stars défuntes ne seraient-elles pas couvertes par vos arrière-petits-fils ?

Zanetto chante dans le lointain :

« *Tous les nids sont en querelles.*
« *L'air est pur, le ciel léger*
« *Et partout on voit neiger*
« *Des plumes de tourterelles...* »

C'est vrai que bien que nous ne soyons qu'en mars les plumes volent, volent.

« *Le soir on a soupé dans quelque humble village*
« *Sous la treille, devant les splendeurs du couchant...* »

Tout va s'assombrir, la figure de la jeune fille n'être bientôt qu'une lueur.

« *Assis au fond des bois, j'ai dîné de noisettes*
« *Et cela m'a donné l'âme d'un écureuil...* »

A Castétis, le pays du *Roman du Lièvre*, ils étaient si nombreux

les écureuils ! De leurs queues épanouies on eût dit des rayons de flamme à travers les branches ou par terre. Ils faisaient la roue.

« *Quand il pleut je me mets sous l'épaisse feuillée*
« *Et je sors ruisselant de la forêt mouillée*
« *Pour courir du côté riant de l'arc-en-ciel.* »

J'avais vingt ans. La rosée me dégoulinait dans le cou et trempait l'acier de mon fusil.

« *Je suis le pèlerin qui marche sous la lune,*
« *Boit au ruisseau jaseur, passe le fleuve à gué,*
« *Va toujours et n'est pas encore fatigué...* »

Je songe à ma longue course, aux fontaines où j'ai bu, à ma vieillesse si jeune avant la halte !

« *Quoi ! Vous l'enfant des bois, qui passez, amusant*
« *Les échos et luttant dans votre libre course*
« *Avec le passereau, le nuage et la source...* »

J'ai promené mon ombre sur les chaumes.

« *Que toujours à travers les campagnes vermeilles*
« *Bourdonne votre luth comme un essaim d'abeilles...* »

Oh ! les ménétriers sous les platanes d'Orthez ! Oh ! achève Alfred de Musset.

« *Diane... Et ses grands lévriers !* »
« *C'est là qu'il faut borner la route commencée...* »

Ci-gît F. J.

« *Mais au cruel désir de marcher sur la neige...* »

L'hermine de Cervantès, dans *Le Curieux malavisé.*

« *Quelque chose de tendre était dans vos refus...* »

Les erreurs que je n'ai pas commises...

« *Mais je veux que sa mort vous rappelle ma loi* »

Il ne s'agit que d'une rose que Silvia donne à Zanetto, mais Racine n'a pas de vers plus hauts.

« *Je pars, mais je prendrai, pour me mettre en chemin,*
« *Le côté vers lequel vous étendrez la main.*
« *Choisissez.*
— *Allez donc du côté de l'aurore.* »

J'y vais.

*

Tu ne me donnerais qu'une branche morte qu'elle me serait un sujet d'oraison quand l'aile intérieure me soulève.

*

17 mars. Que tout est « avancé » ! Aujourd'hui, j'ai mangé de ces tricholomes de la Saint-Georges qui sont les mousserons les plus parfumés qui soient au monde. Je les ai cueillis autour d'un érable blanc. On eût cru d'un plongeur ramassant des coquilles sous des algues fines au fond du ciel.

*

19 mars. — *Joseph va manger la soupe*
Avec Dieu petit garçon
Et c'est la Vierge qui coupe
Et qui trempe les croûtons.

Là règne une ombre profonde
Plus belle que n'est le jour
Le plus beau qui soit au monde
Et c'est l'ombre de l'Amour.

*

21 mars. — *Dominica Palmarum.*

Il ne sera pas dit que de mes lauriers tantôt couverts des pleurs de la nuit, tantôt riant au soleil de toutes leurs feuilles acérées, je n'aurai pas détaché ces rameaux pour que Votre âne les foule au passage et que vers Vous monte leur amer et poignant parfum.

*

24-25 mars. — Je lis l'encyclique *Divini Redemptoris*, donnée à Rome en la fête de Saint Joseph, ouvrier. Quelle paix, quelle joie me donne la certitude que je suis enrôlé sur la barque, la seule qui ne puisse sombrer malgré les vents contraires et le furieux déchaînement des âmes, et qui porte, peint de sa main, le nom de notre vieux pilote qui aura tantôt deux mille ans : PIERRE !

*

Vendredi saint
Sur une croix nue, et nu,
Est mort mon Dieu méconnu.

*

INSCRIPTION PASCALE.

JE CROIS :
1800 ANS ET PLUS APRÈS LA MORT EN CROIX
DE JÉSUS-CHRIST
DURANT 9 MOIS
DIEU M'A PÉTRI
DANS LE SEIN DE MA MÈRE
AVEC LA TERRE
DE MON PAYS
JE MOURRAI, L'ON M'ENTERRERA
ET PUIS MON CORPS RETOURNERA
EN POUSSIÈRE JUSQUES AU JOUR
OU DIEU LE CHANGEANT LE RENDRA
PLUS LÉGER QUE LA BRISE
ET MON AME L'HABITERA
AINSI QU'UNE TERRE-PROMISE
OU SONT LE BLÉ DIVIN ET LA DIVINE VIGNE
AVEC L'AMOUR
SI J'EN SUIS DIGNE
ET POUR TOUJOURS

FRANCIS JAMMES

NEW-YORK : RÉVEIL DE LA VILLE

New-York sommeille sur son champ de bataille. Deux heures de trêve — de quatre à six, le matin. Sous un très léger voile de silence, la nuit s'affaisse alors — si c'est l'été, — ou bien remue doucement et flotte au-dessus des toits, en hiver.

Deux heures de torpeur glacée : les fenêtres marquent profondément les façades des maisons, accusant leur vieillesse. De quatre à six, les feux rouges et les feux verts qui règlent la circulation s'éteignent. Le pavé brille d'un éclat métallique. Dans son petit restaurant, le patron dort, la main à la joue, accoté contre la machine aux cigarettes. Mouette gelée, un journal grec étend ses ailes sur ses savates.

Je n'ai point aperçu d'insomniaques aux fenêtres, à ces heures, entre quatre et six. Mais parfois — même lorsque la température est très basse — un vieil homme courbé en deux nettoie des tapis dans une cour, derrière une grille, à tout petits coups de brosse.

On est rarement témoin du sommeil de New-York. On dort enfin. Ou alors il s'agit d'un retour tardif : une longue traîne de rumeurs, de lueurs, s'accroche encore aux épaules du noc-

tambule. Il se voit couler rapidement dans les vitrines ; des papiers voltigent le long de la rigole. Ainsi, de distraction en distraction, le silence est oublié.

Et d'où vient-il, ce silence ? On ne sait trop. Il naît de l'espacement des bruits. Les couches de fracas industriels, les zones de l'atmosphère où s'affirment quotidiennement les victoires de la machine sur l'homme, les régions où grince l'acier contre l'acier se sont fondues, pour deux heures seulement. Il ne reste plus que ce fonds bourbeux de murmures naturels ; clapotis de la rivière, applaudissements d'une lessive, cri d'effroi d'une porte rouillée... C'est ça le silence. Et alors, le cheval ?

Le cheval possède la rue bleue du plat de ses sabots à semelles de caoutchouc. Il tire une petite voiture blanche. La voiture et le cheval ont peu de points communs. Elle, proprette, lui, la moustache en bataille ; elle, luisante, lui, terni par des buées, entouré de couvertures écossaises ; elle, qui prend les virages bien à la corde, tendrement, lui, qui les fauche de ses jambes velues. Le conducteur fait des comptes. Et il suit des cours du soir, car il compte devenir expert du transport des denrées périssables dans une grande gare de l'Ouest.

Le cheval se pose de biais sur le trottoir, à l'arrêt. Je l'ai observé bien des fois qui léchait des balustrades. Puis il reprend sa course en soulevant des vagues de bruit ; des vagues si courtes qu'elles parviennent à peine aux fenêtres muettes, aux géraniums qui jaunissent.

Après le cheval, ce sont les camions. Celui, entre autres, d'où s'envolent mystérieusement des paquets de journaux, à droite, à gauche, qui tombent au pied des kiosques fermés, dans l'avenue déserte.

Vers six heures, dans mon quartier, les grandes cheminées d'usines se déshabillent doucement de leur nuit. Sur une île de la rivière, les fenêtres de la prison sont éclairées. Tout est encore très calme. Seul l'agent de service fait sa tournée en bâillant à tue-tête. Et puis, très rapidement, l'avenue et les rues transversales s'animent. Les feux rouges, les feux verts recommencent à clignoter. Deux ouvriers attendent l'autobus. Ils portent leur lunch dans de petites boîtes en fer noires : quelques tranches de cake et un thermos de café.

A New-York, comme dans une très petite ville, on voit les mêmes personnages assister chaque matin au lever du jour. Je reconnais Pete, le cordonnier italien, qui ouvre sa boutique. Chaque jour il porte une cravate différente. Ses costumes sont bien coupés. Ensuite c'est Mike, le portier yougoslave qui fo-

mente des révolutions. Il vient de tourner le coin de la rue à grandes enjambées, tirant sur un tuyau. Sous le jet glacé, l'asphalte miroite. Il y a aussi les femmes de ménage irlandaises qui s'en retournent avec leurs cabas. Toute la nuit elles ont nettoyé des bureaux. Leurs maris chômeurs préparent le petit déjeuner.

Les voitures reprennent cette sarabande sur le pavé. Il n'y a pas de brume aujourd'hui. Enfin, c'est Guillermo, le fleuriste ambulant qui sort du trottoir sur un de ces petits ascenseurs qui furent si longtemps le principal accessoire des comiques du film. Majestueux jusqu'à la taille, Guillermo ne l'est plus lorsqu'apparaissent ses jambes torses entre les chrysanthèmes.

Six heures dix. Le martellement de la ville reprend. Et ensuite ? Ensuite on ne pense plus à tout cela — on fait partie du bruit.

FERNAND AUBERJONOIS

PARIS, PARC DES ATTRACTIONS

Je suis mêlé à la vie d'un petit secteur de l'Exposition.

L'Exposition, c'est un grand mot pour cette modeste partie en construction d'un ensemble dont je vois assez mal l'importance. Le passant découvre mieux que moi les travaux ; je suis pris par mes détails, et pas du tout curieux de connaître davantage.

Dans le secteur du Parc des attractions, place des Invalides, j'ai vu une fois pour toutes les toits pointus du village alsacien, ses échafaudages, ainsi que la haute charpente des montagnes russes, cette dentelle de bois qui entoure tout le parc. Sans doute, tout ça change sans que je m'en aperçoive.

Quand je laisse en arrêt la pelle ou la pioche et que je lève la tête, c'est pour connaître le temps probable, regarder les pigeons ou constater le progrès des bourgeons ; un printemps avec des petits pois en fleurs, c'est beau à la campagne. Dans la file des terrassiers, des gars aussi lèvent la tête, peut-être par instinct de chasseur, vers les pigeons qui cassent des brindilles aux branches et construisent leur nid dans les arbres, comme des oiseaux sauvages. « C'est pas bête tout de même ces bêtes-là, hein. » Un gamin, le mousse,le petit gars qui va chercher le vin pour tous, leur lance une pierre et se fait engueuler.

La terre de Paris n'a pas d'odeur végétale, malgré les racines des arbres ; c'est une terre de remblai, avec du sable et du plâtre décomposé, des tuyaux de gaz et de tout-à-l'égout, ou,

ce qui est plus dangereux, des câbles d'électricité ; une terre usée comme l'air de Paris.

En piochant, on retrouve des restes de l'Exposition des Arts Décoratifs ; la pioche ressaute sur des fondations de béton.

Si le travail de terrassier à Paris pouvait être plus silencieux, je l'aimerais ; mais l'air est moulu de bruits abrutissants. Le bruit contrarie l'imagination, et la besogne devient monotone si l'on ne peut plus penser à loisir pendant que les bras font leur tâche. Cependant chaque journée est différente de la veille : tantôt il tombe du ciel une lumière grise presque pareille à la boue de sable, de glaise et de plâtras, tantôt le ciel met à la fenêtre ses rideaux bleus. A midi, je mange. Je ne vois rien de ce qui m'entoure, je suis le fil de mes pensées passagères. Je me « restaure », le mot est juste. Dans cinq minutes je fermerai, sans m'en apercevoir, la petite valise, debout sur mes pieds boueux ; je me sentirai cinq minutes un peu chose comme si la réalité était devenu plus chaude et plus vaporeuse — comme si plus rien ne tirait à conséquence. Je me bouscule de camarade en camarade. « Ça va ? » ; « Pas mal » ; « Est-ce qu'il va pleuvoir ? »... Un bazar de planches, de plâtre, de briques, d'échafaudage. Il y a belle lurette que je vois à peine ce qui nous entoure. Le village alsacien en staff, patiné par les pointes pour paraître antique, dresse son clocher, mais par les pieds il est encore de la boue, du mortier, de la brique en vrac. Dans ce monde en carton, j'ai une cible ; au coup de sifflet, je reprends la pelle et la pioche ; avec les copains, je regagne la tranchée d'une canalisation. Lorsqu'elle sera à la profondeur voulue, l'on y mettra les tuyaux du tout-à-l'égout.

CHARLES NAVEL

CONGRÈS DE LA JEUNESSE

Sous les auspices de l'Association artistique et littéraire Porza s'est tenu un congrès de la jeunesse en miniature. Un de moins, un de plus : il se peut que depuis quatre ou cinq ans la mode s'en passe, et que les jeunes ne se croient plus, sur leur salut, tenus de répondre aux convocations de leurs aînés... Mais la question est toujours actuelle.

Il s'agissait cette fois-ci de savoir quels sont les dieux de la jeunesse. Peu importait, au fond, les réponses et les répondants. Je crois certes que nous tenons à nos idées, mais qu'elles ne tiennent pas trop à nous. Mettez cinq ou six jeunes ensemble, il s'en trouvera toujours un de nos jours pour prôner l'Union,

même la France, et un autre pour prêcher l'Agressivité et l'Ordre militant. Viendra le technicien qu'indignent les « idées » et qui découvre pour sa part l'Abondance pour tous, les Auberges et le Bien-Etre par la Science. Les ambitions du suivant seront apparemment moins hautes, car il demande à ne pas se faire casser la figure dans la prochaine guerre. Un réfugié allemand admirera que les dieux de la jeunesse française manquent à ce point de conviction, de prosélytisme et de catholicité. Quant aux grandes personnes, elles seront stupéfaites que nous ne nous montrions pas les esprits inquiets, pressés de vivre et jouisseurs qu'elles se plaisaient à imaginer (on s'arrange si bien des uns et des autres), seront vaguement déçues que nous ne leur proposions rien de définitif et d'apocalyptique, et nous conseilleront doucement, sans nous laisser abuser par qui que ce soit (sinon par leurs conseils), de retourner en nous-mêmes où, peut-être, nous les retrouverons.

De tout cela, je retiens ceci.

Il est sans précédent dans notre civilisation que des personnes âgées se penchent sur de plus jeunes pour savoir, non pas même ce que pensent celles-ci, ni ce que celles-là doivent en penser, mais *ce qu'elles doivent penser*. Une telle défiance de l'histoire faite laisse évidemment quelque espoir de révolution inouïe dans l'histoire à venir. Des assemblées de jeunes, certes, et de jeunes générations militantes qui prétendaient au pou voir, et qui marquaient l'histoire, le monde en a connu, mais non point qui fussent consultées par un Sénat quelconque. Ces vieux et ces jeunes sont plus jeunes et vieux que nature...

Par ailleurs c'est une singularité de notre situation française, qui présente les avantages et les inconvénients de la maturité, qu'à cette question de nos dieux, qui fut posée sous une forme ou sous l'autre à toutes les générations nouvelles en Europe par celles du Feu, nous ne répondions pas d'enthousiasme, ni même de très bon gré. On sait quels furent ailleurs les résultats de cette consultation plus ou moins pressée par les événements : ces dieux, que les jeunes parèrent du lustre de leur jeunesse étaient les plus vieux, ceux qui préparèrent la Guerre, la firent, la conclurent et sont prêts à la répéter. Personne ne s'entendit comme ces Anciens Combattants que sont les fascistes à dissocier en la jeunesse sa force physiologique et sa puissance humaine de nouveauté, à brutaliser celle-ci, à confisquer cellelà au profit de leur brutalité à eux, à la séduire, mais à la scléroser dans son enthousiasme même. Le fascisme résulte partout des fausses couches de la jeunesse d'après guerre, opérée par

l'esprit de guerre. Heureuse encore, s'il ne la noie point dans l'eau la plus sanglante : dans sa propre Jouvence.

En France, pays de vieux, nous courons le risque d'un excessif isolement, mais aussi et surtout de sollicitations abusives. Nous n'avons pas de dieux : c'est là le fait nouveau ! Puisse-t-on nous laisser mûrir en paix. Et peut-être dans quelques années, quand nous serons moins jeunes, mettrons-nous en action des dieux bien moins âgés que ceux que l'on attend de nous — que nous connaissons trop.

A. M. PETITJEAN

PRÉCURSEURS

Matérialisme et politique :

Pour apôtres et pour ministres, ils (les philosophes) n'ont qu'un petit nombre de sectateurs aussi doux et aussi paisibles qu'eux, qui peuvent bien se réjouir d'augmenter leur troupeau, et d'enrichir leur domaine de l'heureuse acquisition de quelques beaux génies, mais qui seraient au désespoir de suspendre un moment le grand courant des choses civiles, loin de vouloir, comme on l'imagine communément, tout bouleverser.

Matérialisme et amour du peuple :

Les matérialistes ont beau prouver que l'homme n'est qu'une machine, le peuple [1] *n'en croira jamais rien. Le même instinct qui le retient à la vie, lui donne assez de vanité pour croire son âme immortelle, et il est trop fou et trop ignorant pour jamais dédaigner cette vérité-là.*

. . . .

Ce n'est qu'aux esprits déjà éclairés, que la philosophie peut se communiquer ; elle n'est nullement à craindre pour ceux-là, comme on l'a vu. Elle passe cent coudées par-dessus les autres têtes, où elle n'entre pas plus que le jour dans un noir cachot.

Matérialisme et révolution :

N'accusons point les philosophes d'un désordre dont ils sont presque tous incapables. Ce n'est véritablement, suivant la réflexion du plus bel esprit de nos jours, ni Bayle, ni Spinoza, ni Vanini, ni Hobbes, ni Locke et autres métaphysiciens de la même trempe ; ce ne sont point aussi tous ces aimables et voluptueux philosophes de la fabrique de Montaigne, de Saint-Evremond ou de Chaulieu, qui

1. Quel si grand mal, quand il le croirait ? Grâce à la sévérité des lois, il pourrait être *spinoziste*, sans que la société eût rien à craindre de la destruction des autels, où semble conduire ce hardi système.

ont porté le flambeau de la discorde dans la patrie ; ce sont des théologiens, esprits turbulents qui font la guerre aux hommes, pour servir un dieu de paix.

. . . .

Il n'est rien de plus vrai que cette maxime : que le peuple sera toujours d'autant plus aisé à conduire, que l'esprit humain acquerra plus de forces et de lumières. Par conséquent, comme on apprend dans nos manèges à brider, à monter un cheval fougueux, on apprend de même à l'école des philosophes l'art de rendre les hommes dociles et de leur mettre un frein, quand on ne peut les conduire par les lumières naturelles de la raison.

Matérialisme et orthodoxie :

Soyons donc libres dans nos écrits, comme dans nos actions ; montrons-y la fière indépendance d'un républicain. Un écrivain timide et circonspect, ne servant ni les sciences, ni l'esprit humain, ni sa patrie, se met lui-même des entraves qui l'empêchent de s'élever ; c'est un coureur dont les souliers ont une semelle de plomb, ou un nageur qui met des vessies pleines d'eau sous ses aisselles. Il faut qu'un philosophe écrive avec une noble hardiesse, ou qu'il s'attende à ramper comme ceux qui le font pas.

Ces déclarations qui ne manquent pas de netteté, et dont la dernière ne manque pas d'allure, se trouvent dans le *Discours préliminaire*, que La Mettrie mit en tête de ses « Œuvres philosophiques ». Elles soulignent que le matérialisme du XVIIIe siècle n'avait pas grand chose à voir avec les préoccupations dominantes du matérialisme actuel. Celui-ci s'est plutôt construit en réaction contre ses « précurseurs ».

Peut-être serons-nous plus heureux avec un matérialiste de l'antiquité.

Matérialisme et culte de la science :

Quant à la nécessité, que certains regardent comme maîtresse de tout, le sage en rit. En effet, mieux vaut encore accepter le mythe sur les dieux que de s'asservir au destin inflexible des physiciens. Car le mythe nous laisse l'espoir de nous concilier les dieux par les honneurs que nous leur rendons, tandis que la nécessité est inexorable.

Matérialisme et fraternité humaine :

Quand il s'agit de se délivrer de toute crainte par rapport aux hommes, tout ce qui peut nous y amener peut être considéré comme un bien naturel.

Bien qu'on puisse jusqu'à un certain point se mettre en sûreté du côté des hommes au moyen de la force et de la richesse, on obtient cependant une sécurité plus complète en vivant tranquille et loin de la foule. »

Ainsi parle Epicure dans sa *Lettre à Ménécée* et ses *Maximes fondamentales*. On voit bien que, pour un fondateur du matérialisme, il n'en avait pas la moindre idée.

JEAN GRENIER

DESSINS DE MATISSE ; MAX ERNST (aux Cahiers d'Art)

On peut reprocher à M. Zervos de n'accorder ses soins qu'à un nombre très restreint d'artistes, choisis uniquement parmi ceux dont les œuvres offrent l'apparence la plus séditieuse, mais on ne peut nier l'extrême intérêt qui s'attache à chacune de ses manifestations. Il vient de publier presque simultanément quatre albums consacrés, les deux premiers à Grünewald et à l'Art Catalan, les deux autres à l'œuvre de Max Ernst et aux récents dessins de Matisse. On sait que Matisse est un des rares peintres actuels dont l'œuvre repose sur une amplification raisonnée de sensations irréfléchies. Les deux phases de sa création sont représentées d'abord par des croquis spontanés, faits de lignes serpentantes dont les sursauts obéissent à l'impatient besoin d'envelopper la réalité phénoménale en ses divers points essentiels, assez rapidement pour que l'esprit de connaissance, si ennemi des hallucinations poétiques de l'instinct, n'ait pas le temps de s'insurger contre les déformations, parfois extraordinaires, que suscite cette fureur inspirée. Une autre série témoigne de l'effort accompli par le peintre revenu à la claire conscience de ses actes, essayant de sauvegarder ses plus belles trouvailles à travers ses spéculations d'artisan volontaire. Les étapes de cette passionnante ascension vers l'équilibre, entre le délire et la raison, sont nettement marqués par de très beaux dessins à la plume, choisis avec intelligence.

Max Ernst, lui, ne poursuit que l'expression la plus totale de son subconscient, sans chercher à composer avec des valeurs classiques, qu'il estime dégradantes. Ses premiers essais représentés en cet album par de laborieuses compositions, agressives et irrévérencieuses, selon le canon *dada*, remontent à 1920. Il se montre, dès cette date, pressé d'appréhender ses fantasmes intérieurs, et il y réussit de tout autre

façon que Matisse. Répugnant à l'à peu près du croquis serpentant, qui ne correspond pas à son idéal de précision, il utilise, comme pièges à fantômes, des images déjà réalisées, soit par d'autres artistes, soit par l'objectif, et dont certains détails, qu'il découpera, correspondent à des détails de sa vision intérieure. Lorsqu'il a trouvé, dans l'arsenal compliqué de ses documents tous les éléments dont il a besoin, il ne lui reste plus qu'à les juxtaposer. Cet ensemble, échappant ainsi au flottement impressionniste, n'est jamais entaché d'imprécision. L'instantané de l'hallucination est réalisé dans les meilleures conditions possible. Ses tableaux apparaissent comme le décalque agrandi de ses collages. Ses dernières œuvres marquent une évolution remarquable vers la plénitude picturale. Au sein d'une végétation délirante, dans les lacets agités de laquelle erre l'ombre du douanier Rousseau, des êtres singuliers, jaillis comme des fleurs vénéneuses, des tiges inquiétantes, gonflés d'un suc mortel, s'érigent soudain, avec des allures de mantes religieuses, de caméléons ou de gnomes.

Le peintre prélude aux louanges de ses amis surréalistes, expliquant la genèse de son art, avec un esprit et un entrain remarquables.

ANDRÉ LHOTE

CHRONIQUE PHONOGRAPHIQUE

Parmi les disques récemment parus, il est deux enregistrements qui dépassent de loin, me semble-t-il, le niveau moyen déjà élevé cependant, atteint en ces dernières années par la gravure sonore : le *Concerto Italien* et la *Fantaisie Chromatique et Fugue* enregistrés par Wanda Landovska chez *Gramophone* triompheront certainement de toutes les préventions des plus acharnés contempteurs de la « musique en conserve ».

Que le clavecin est particulièrement phonogénique et se montre très supérieur au piano sous ce rapport, le fait est bien connu. Sans doute, de grands progrès ont été réalisés et le piano a fini par se laisser capter lui aussi ; l'on parvient maintenant à éviter ces basses à la fois volumineuses et creuses, ces voix supérieures complètement décolorées dont il nous fallait nous contenter autrefois. Cependant, aujourd'hui encore le piano exige une certaine adaptation de la part de l'auditeur et fait appel à son imagination, tandis que dès le premier instant et sans nul effort de notre part les disques de clavecin nous mettent directement au contact avec l'instrument : la copie vaut l'origi-

nal. J'irai même plus loin encore : si, en écoutant l'enregistrement du *Concerto Italien*, c'est son absolue fidélité que nous admirons — la machine n'existe plus, semble-t-il ; entre l'artiste et nous il n'est plus d'intermédiaire — la *Fantaisie Chromatique* se trouve magnifiée par la machine : c'est plus beau que nature ! oserait-on presque dire. Landovska était évidemment dans un de ses meilleurs jours lorsqu'on enregistra cette œuvre, mais il y a autre chose encore : au prix de nombreuses expériences, l'artiste tenant compte des goûts et préférences du micro est parvenue à élaborer une technique spéciale qui aboutit à une véritable recréation. La *Fantaisie Chromatique* enregistrée par Landowska possède sa valeur propre : elle reproduit ce que l'on pourrait appeler la « version de concert », mais en la transposant, et en l'interprétant de façon à souligner davantage le jeu des ombres et des lumières, à marquer avec plus de vigueur l'opposition des différents plans sonores. Aussi la version phonographique est-elle d'une richesse, d'une puissance, d'un pathétique véritablement bouleversants. Mais devant la splendeur de ce Bach si manifestement « baroque » certains sans doute se trouveront quelque peu désemparés.

B. DE SCHLOEZER

FAITS-DIVERS

Mon père portait le bonnet d'astrakan frisé des mécaniciens du chemin de fer entre Ninive et Babylone, entre Séville et Badajoz ! Les deux aiguilles horaires, en *cuivre de geai*, qui constituent l'insigne de sa fonction, brillaient dans la noire fourrure du bonnet. Sous l'influence du soleil, elles tournaient lentement. Sa barbe s'avançait, pleine de certitude, et ses prunelles claires frappaient fort.

Nous consacrions notre repos dominical à aller sur l'autre bord, là où sont les morts — là où sont les morts... Nous arrivâmes dans le quartier des femmes. Nous nous mîmes en quête de ma mère. Nous la cherchâmes longtemps. Où se cachait-elle ? Mon père l'appelait avec, dans la voix, déjà, la colère, l'intolérance, toutes les dures guirlandes de l'ordre du monde.

Soudain d'entre les pieds d'un haut comptoir de bois, elle sortit en rampant. Son voile, pareil à celui des lépreuses et de la Vierge, descendait plus bas que ses yeux. Elle se traînait vers nous en se heurtant à l'espace. Je savais, moi, qu'elle n'était pas aveugle mais qu'elle s'efforçait encore de se croire aveugle. O tristes, funèbres éternités !

L'indémontrable lumière de ces régions polissait finement le grain de son visage dans le sens des étincelantes farines de l'amertume et du tenace désespoir. A plat ventre, sur le sol bizarre, elle releva son voile et me regarda. Puis elle regarda mon père. Toujours, la douceur et l'honneur de ma mère échouèrent à la sauver, à la guérir...

Autoritaire et cordial, portant gaîment sa barbe d'écume pétrifiée et les biftecks de sa puissance, mon père lui dit : « Eh bien ! Mélanie ! »

Elle ne répondit que par un sourire de mépris. Puis elle rabaissa son voile. Juste à ce moment, une balle traversa de part en part la cabine téléphonique...

Et je compris que rien, pas même la mort, ne peut rien pour les créatures.

*

Enfin, que t'avons-nous fait, petit moustique ? Ma sœur va mourir. Tu le vois bien ! Ne la fatigue plus avec tes ailes vibrantes. Sois pitoyable... Plus que l'oxygène en ballons, le venin de cobra, la fine et la morphine, la suspension de ta musique fera du bien à ma sœur. Qu'elle n'emporte pas de la Terre le souvenir d'une atrocité circulaire, refermée, absolue ! Tu trouverais, sur le quai, tant de marins au cou rouge ! Leur sang est meilleur, bien meilleur, que celui d'une cancéreuse. Si cela peut te faire plaisir, je t'appellerai Marcel. Ah ! turlupin ! te voilà sur son nez !

« Croyez-vous que ce soit le moment, vraiment, de me la plomber, cette dent. On m'a suffisamment char... char... cutée... »

Houille ! Elle te prend pour l'éperon du dentiste. Tu déranges l'agonie... Tu déplaces la question... Mais, là, sur cette fleur du papier, tu vas te poser... Tu te poses... Je me saisis de la serviette que poisse la salive monstrueuse de cette matière qui fond et qui fut Angèle, ma sœur. Ce coup-ci, je t'ai eu... Tu te tais... Ma sœur a passé... Je demeure avec mon linge à la main...

La religieuse tombe à genoux.

Le *Coligny* siffle et s'en va. Il porte trois cents forçats. Chacun d'eux, quand il n'avait que quatre ans, ou cinq, jouait avec une montre de carton et dessinait des arbres ronds...

— Dites donc ! Vous en avez déjà vu, vous, des moustiques, au mois de décembre ?

— Ce fut un mois de décembre très doux.

— Et le bagne... Vous ne savez pas qu'on l'a supprimé, le bagne ?

— Comment ! *On aurait supprimé le bagne* ? Alors la fin du monde est vraiment arrivée.

*

En Angleterre, les seigneurs, quand ils siègent, tout, dans le royaume, est surveillé, tendu, solennel. Mais, à une heure (une heure juste) de l'après-midi, ils se lèvent et s'ébrouent. A ce moment, les sirènes des paquebots mugissent longuement et les gardes rentrent chez eux. Dès lors, jusqu'au matin suivant, on ne peut plus vous pendre.

Une fois, il y avait deux frères, de terribles hommes. J'étais parfois l'un d'eux, mais pas toujours le même. Celui qu'il m'arrivait d'être, était-il, alors, moi ? Peut-être, quelque jour, le saurai-je, si son journal, relié de velours vert que frappe une fleur de sauge, tombe entre mes mains.

Mais c'est en ma propre qualité que, sur le goudron de la route de Cannes à Antibes, récemment, je me promenais. J'aperçus une fille blonde, plus grosse qu'une bachelière ordinaire. Avec un air de cellule traquée par des pelotons infectieux, elle se courbait à la fois en avant et de côté sous le poids d'une serviette pleine de Virgile et d'algèbre.

Le terrain me porta vers elle dont les yeux, prêts à épancher les larmes de la timidité, proféraient le désir évident d'exécuter, coûte que coûte, le mauvais coup conçu par ses maîtres (les deux frères en question). Sa voix était jaune de mensonge, et fébrile son débit, alors qu'elle me proposait d'établir entre nous le flirt. (Elle savait, sans doute, flatter par là mon ambition constante d'avoir des maîtresses).

Pour commencer, elle me demandait de lui traduire une version, de lui résoudre un problème (un problème ! une version ! comme si on pouvait la prendre pour une collégienne !)

Elle avait une tête si fausse, et son jeu tremblait tellement, que je la voyais, clair comme la nuit, me tendre le piège. Mon appétit chronique de jeunes filles se changeait en écœurement. « L'essentiel, disait-elle, c'est que vous m'écriviez (et que vous me signiez... N'oubliez pas de signer) un papier où vous m'indiquerez l'heure et l'endroit de notre rendez-vous .» Cet adorable mot présentait alors la couleur de la strychnine, de la strychnine pour les rats. « Mais vous le signerez, ce papier, dites, vous le signerez » ? Que voulaient-ils en faire, de ce papier, les frères qui l'attendaient dans leur salle à manger, à la fenêtre

ouverte, où j'entrevoyais, d'assez loin, leur front brun, leur sourire cruel et les assiettes du mur.

Puis je pris des bains dans la mer. Beaucoup de vagues naquirent et moururent. Les nageurs peuplaient l'onde bleuâtre et se portaient sur un îlot qu'ils ceignaient de leurs cuisses puissantes et ouatées. Leurs skis entre les dents ou derrière l'oreille, ils filaient sur des fonds verts et frais, denses de mort, et les deux frères redoutables étaient les plus rapides de tous.

Un jour ils abordèrent, par erreur, vêtus de leur caleçon noir, en Angleterre. Ils allaient être pris quand une heure sonna. Tandis que les maisons devenaient roses, les policiers, tout à coup, leur sourirent avec aménité et leur conseillèrent, par gestes, de ne pas se fatiguer trop dans le voyage du retour. (Cette fois-là, j'étais l'un des deux frères. A quelle angoisse quel soulagement succéda !)

Plus tard, on remplaça la mer par une sorte de bazar fantomatique. J'accompagnai là l'Angleterre qui cherchait je ne sais quoi d'hindou. Un marchand enturbanné nous proposa l'objet d'art que voici... Une jeune fille hindoue était peinte au fond d'une valise qu'il offrait écarquillée et où, de plus, se trouvaient des uniformes roulés et des choses vagues en « marocain ». Le marchand, humble et fatigué, n'était autre qu'un des deux frères. (Au bout de quelle corde son semblable avait-il fini, et, avec lui, un bon morceau de moi-même ?) Celui qui demeurait n'avait réussi, en tout et pour tout, qu'à voler l'amulette d'un fakir de théâtre.

Nous échangeâmes un regard amical et triste, car la vie, à moi comme à lui, n'avait rien apporté de bon.

Je fermai la valise et je m'en fus. Elle était lourde.

AUDIBERTI

TIGNES

J'ai fait récemment connaissance de Tignes. C'est un village savoyard situé à seize cent cinquante mètres d'altitude où vont surtout les amateurs de ski. L'arrivant n'en voit, tout d'abord, qu'un aspect assez ordinaire. Une vingtaine de maisons se groupent, comme partout, autour d'un clocher. Quatre hôtels pourvus du confort moderne et deux ou trois pensions de famille tirent le regard par leurs enseignes. Un service d'autocar amène là deux fois par jour les voyageurs et approvisionne les hôtels. La place du village est à peu près envahie par la vie civilisée : un des hôtels y montre sa façade, à côté de lui un bar, lieu de plaisir de l'endroit, annonce sur un calicot un bal 1900 avec

la Goulue et Valentin le Désossé ; deux épiceries aux vitrines pleines de *souvenirs* évoquent une quelconque province ; au fond, un magasin de sport et photo fait *beaux quartiers* ; pour compléter, une boutique d'alimentation promet (c'est peint sur la vitrine) des Huîtres et des Escargots ; à l'intérieur on ne voit ni huîtres ni escargots, mais d'énormes poulets de Bresse, des oranges, toutes les variétés de fruits secs et, denrée précieuse ici, de la salade. Les dames des hôtels font le plus grand cas de cette salade qui, pour les paysans, n'est après tout que de l'herbe.

Tout de même, voici sur les côtés de la place des traîneaux attelés de mulets qui donnent déjà plus de couleur locale.

Beaucoup de gens, pendant le temps de leur séjour ici, ne connaissent de Tignes que cet aspect fait pour eux et le vaste alentour qui leur offre ses champs de neige. On aperçoit, à l'autre bout du village, le lieu du téleski comme un drap grouillant de puces. On peut s'en tenir là, mais on peut aussi, par chance ou par mérite, être initié à la vie des paysans. En général, c'est par la maison du cordonnier que commence l'initiation. Une chaussure, ou une peau de phoque, demande réparation ; on a besoin d'une paire de lacets ; il faut aller chez le cordonnier. On y va et on découvre avec ravissement que son bétail et sa basse-cour vivent dans la même pièce que lui. La même pièce forme écurie, poulailler et lieu complet d'habitation pour les gens. Voici les lits, le fourneau avec ses grosses marmites, la table des repas ; dans l'embrasure de la fenêtre, le cordonnier a installé son établi ; toute la longueur d'un mur est occupé par quatre vaches et deux veaux aux queues soigneusement relevés et attachées au plafond par des ficelles (c'est pour qu'elles ne traînent pas dans le purin quand les bêtes sont couchées). On entend des mêe... mêe... Où sont les moutons ? Ils sont sous un des lits. Le lit, placé haut comme un lit breton, repose sur une logette où séjournent deux moutons ; le devant de la logette est formé par un grand banc de bois à dossier, la planche du siège a été enlevée et c'est le coffre même du banc qui sert de mangeoire aux moutons dont on aperçoit les têtes en contre-bas. On ne saurait imaginer le nombre de paires de lacets que vend le cordonnier en une saison, car c'est le motif que prennent généralement les touristes pour aller le voir. C'est chez lui que se sont rendus récemment les ministres Pierre Cot et Léo Lagrange. Ils ont bien vu les vaches, mais ont-ils vu les moutons sous le lit ?

Il y a encore d'autres moyens de pénétrer chez l'habitant.

L'épicerie-bureau de tabac vend de belles laines du pays ; la plupart des paysannes savent très bien tricoter. Vous faites faire une paire de bas ou un pull-over, et c'est la raison d'aller à maintes reprises chez les Tignards. Leurs maisons sont d'ailleurs souvent très propres ; une rigole creusée dans le plancher délimite le coin des bêtes, par cette rigole le fumier et le purin sont entraînés au dehors ; beaucoup de paysans font brûler des plantes aromatiques après le grand nettoyage du matin ; certaines ménagères maniaques ont toujours le balai à portée de la main et enlèvent les bouses au fur et mesure de leur production. A vrai dire, les braves gens sont gênés devant les étrangers, on leur a tant de fois fait des remarques désobligeantes. Et pourtant leur manière d'être prouve de l'intelligence. S'ils logent ainsi leurs bêtes avec eux, c'est pour se procurer de la chaleur ; l'hiver est des plus rudes, la région est très peu boisée et ils sont souvent trop pauvres pour acheter du charbon. Dès les beaux jours venus, ils envoient le bétail dans les pâturages qui entourent le lac de Tignes situé à deux mille mètres.

Quand on pénètre dans une maison on est, d'abord, un peu suffoqué par l'odeur, mais on s'y habitue très vite et, au bout d'un moment, on se sent envahi d'un bien-être qui me semblait, personnellement, magique. Oui, dans certains de ces intérieurs, il y a une atmosphère de conte de fée ; si les bêtes ne parlent pas, c'est qu'elles n'en voient pas l'utilité ; la vie est là, bien plus forte que ce besoin de la représenter qui agite l'homme ; mieux que des merveilles, il y a ici une source de merveilles et le cœur s'y baigne sans autre désir que d'être agneau de Dieu.

Je n'oublierai pas mes visites à une femme qui habite un des hameaux qui surmontent Tignes. Cette femme vit seule avec ses bêtes. Sa demeure est la plus petite, la plus obscure et la plus peuplée que j'ai vue. Elle a quatre vaches, trois veaux, un âne, deux moutons, deux chèvres, des poules, sans compter le chat et la chienne Estelle, Chaque espèce a sa place, mais c'est comme une boîte à ouvrage où les choses tiennent mal dans leur case et se chevauchent un peu. Aux abords de la fenêtre étroite et profonde, quelques meubles blottis l'un contre l'autre ont l'air d'animaux enchantés. Qu'on était bien dans cette maison ! qu'il y faisait chaud et rassurant — n'était-ce pas un petit creux d'éternité — et la dame du lieu montrait un visage aux traits finement ourlés de lumière, comme ceux des ermites.

ADRIENNE MONNIER

BULLETIN

LES ÉVÉNEMENTS

Rome. — Par lettres encycliques des 14 et 19 mars, le pape condamne avec une égale sévérité les doctrines racistes, qui « emprisonnent Dieu dans les limites d'un peuple », et le communisme athée, « ennemi de la liberté spirituelle ».

Paris. Le projet de réorganisation de l'Enseignement — suppression du primaire supérieur, le secondaire devant succéder au primaire — paraît sage, au prix de la confusion actuelle.
Un projet de contrat d'édition, moins sage, prend pour écrivain-type Claude Farrère ou Pierre Frondaie.

Berlin. L'artisanat est à l'honneur. L'on rétablit le « chef-d'œuvre », les drapeaux des métiers, et le « tour d'Allemagne ».

Albi. Le manoir de Maurice de Guérin, le Cayla, est acheté par le Département du Tarn.

Paris. Scission à la Société nationale des Beaux-Arts. Parmi les « indépendants » : Simon, Dauchez, Desvallières, Le Sidaner.

— Le terme de « misérabilisme », lancé par Jean Schlumberger pour signifier le goût des misères humaines dans la littérature a déjà été repris plusieurs fois, et tout annonce qu'il lui sera fait un sort.

Rome. La liberté de distribuer des prix littéraires est supprimée. Une autorisation préalable du Ministère de la Propagande sera désormais requise.

— M. Papini est nommé Académicien. L'Académie le présentait depuis dix ans, au choix de M. Mussolini.

Paris. L'extraordinaire gloire posthume de Rilke, dont parlent en même temps tous les hebdomadaires littéraires, l'Université, Bernard Grasset et *Paris-Midi*, laisserait croire que le public actuel conserve une espèce de goût ou tout au moins de remords de la poésie.

Berlin, 5 avril. Les philosophes au pouvoir : pour Mme et M. Ludendorf l'intuition de Dieu accompagne la « guerre totale ». (En outre, Schiller aurait été assassiné par Goethe, et Nietzsche par la franc-maçonnerie internationale.)

Paris. Mort de Signoret, qui fut l'un des principaux comédiens du Théâtre-Libre : remarquable acteur de « transformations ».

— Mort de Granowsky, ancien directeur de l'Opéra de Moscou, fondateur du Théâtre Juif.

Tokio, 9 avril. Il est interdit à la presse d'user des mots *indiscipline* et *révolution*.

Paris. M. Albin Michel, interrogé sur l'avenir du livre, répond : « Il n'y a plus de place que pour les chefs-d'œuvre. »

— Hebdomadaires : les *Nouvelles littéraires* paraissent sur dix pages. *Candide* en a dix-huit. *Marianne*, qui en a trente-deux, annonce DEUX KILOMÈTRES DE LECTURE.
Vendredi n'aura plus que huit pages. Par nécessité, dit-il. (Mais ce peut être par bon sens).

Lausanne. Mort du compositeur polonais Karol Szymanowski, l'auteur du *Roi Roger* et d'*Harnasie.*

Genève, 16 avril. Thibaudet mourait, il y a un an, dans la clinique de Florissant.

Paris. Les frais de production du film de Jean Renoir « la Marseillaise » devront être couverts par une souscription publique de billets-assignats à 2 fr. Deux cent mille ouvriers auraient déjà souscrit.

Londres. « Et surtout, ni communisme ni fascisme ! » Ce sont les adieux de M. Baldwin à ses électeurs.

Boston. Mort de Gaston Chérau, de l'Académie Goncourt, auteur de *Champi-Tortu,* de *Valentine Pacquault,* et de plusieurs récits paysans savoureux et colorés.

*

LES LIVRES

I. Romans.

ALEXANDRE ARNOUX : *Le Rossignol napolitain* (Grasset).

Dans un décor haut en couleurs, parmi des princes et des prêtres, le chanteur Stradella enlève une Vénitienne, puis désarme par son chant le spadassin qui veut le frapper. On voit le symbole : il n'alourdit pas l'histoire.

CLARISSE FRANCILLON : *Béatrice et les Insectes* (Gallimard).

Béatrice voit de près les hommes : ils sont laids. Elle s'en garde assez mal (peut-être, après tout, s'en garde-t-elle trop). C'est un récit rapide, amer et cruel.

JEAN BASSAN : *Le Centre du monde* (Gallimard).

Ou le monde à l'image d'une concierge. La justesse, le naturel, une bonhomie à fine pointe font de ce roman un remarquable début.

SIMONE TÉRY : *Le cœur volé* (Denoël).

D'excellents reportages — congrès des écrivains, suicide de Crevel, voyage en U. R. S. S. — sont le prétexte d'un roman assez plat.

SIMENON : *Le testament Donadieu* (Gallimard).

Tout au moins y a-t-il chez Simenon une curieuse *inspiration romanesque* (comme on dit *inspiration poétique*).

MARIE-LAURE : *Dix ans sur terre* (Gallimard).

Une touchante volonté de poésie. Mais la poésie, ce n'est pas seulement Jean Cocteau.

II. Essais et Critique.

LUGNÉ POE : *Ibsen* (Rieder).

Excellent sur les difficultés de mise en scène, et surtout sur la carrière de théâtre d'Ibsen. A mesure qu'il se descandinavisait, le public inter-

national, et notamment français, attiré d'abord par les pièces à thèse cherchait de plus en plus en lui « l'âme » scandinave.

JOHN CHARPENTIER : *Baudelaire* (Tallandier).

Rapide à lire. N'est essentiel en rien, mais curieux lorsqu'il raconte la façon dont Nadar surprit les amours de Baudelaire, de Jeanne Duval et de sa blonde femme de chambre.

DANIEL-ROPS : *Ce qui meurt et ce qui naît* (Plon).

M. Daniel-Rops continue à écrire des ouvrages, où il n'y a rien que de sympathique et d'inutile.

ALESSANDRO FERSEN : *L'Universe come giuoco* (à Modène).

Essai philosophico-littéraire sur un univers romantique, mais dont le romantisme est tourné vers l'humour, l'improvisation, et le « hasard objectif ».

III. Histoire, Philosophie, Sciences.

SIR DUFF COOPER : *Talleyrand* (Payot).

Talleyrand n'aurait été ni traître, ni lâche, ni peut-être au fond si malin ; mais « patriote » et ambitieux.

E. DOLLÉANS ET G. DUVEAU : *Proudhon. La Démocratie et la dictature* (Rivière).

A l'encontre des républicains de 1848, dont l'esprit utopique lui répugnait, Proudhon mit longtemps ses espoirs en Napoléon III. Et lorsqu'ils furent déçus — en 1852 — il les reporta encore sur le Prince Napoléon.

RENÉ BENJAMIN : *Mussolini et son peuple* (Plon).

Ou : de Mussolini considéré comme poète dramatique. « Le fascisme, dit-il, c'est l'exaltation. Et l'exaltation, c'est moi. »

A. SCHWEITZER : *Les grands penseurs de l'Inde* (Payot).

Il y avait là matière à un article intéressant : sur la difficulté pour tout monisme d'aboutir à une éthique. Il est dommage que ce problème ait servi de prétexte à une revue à vol d'oiseau, hâtive et superficielle, de la pensée indienne.

MARCEL HÉRUBEL : *L'Homme et la Côte* (Gallimard).

L'homme fait la côte, pour des raisons militaires : au Moyen Age et chez les Romains. Mais la côte fait l'homme, et il devient négociant : chez les modernes et les Phéniciens.

DOCTEUR L. CORMAN : *Essai de morphopsychologie* (à Nantes).

Infiniment plus sérieux que la physiognomie française ordinaire. La dialectique fondamentale des types humains est exprimée de façon satisfaisante par les termes de « rétracté » et « dilaté ». Et surtout le passage de l'un à l'autre — par les rétractés « de base, latéraux, et de front » — est ingénieux.

E. BOEMINGHAUS, S. J. : *L'Ascèse des exercices spirituels de saint Ignace* (Éd. Montaigne).

L'Eglise paraît acharnée à réduire qu'il y avait de mâle, de dogmatique et même de soldatesque dans ces Exercices qui sont une école de la volonté, bien plus que de l'imagination. Il paraît que saint Ignace les destinait d'abord aux femmes.

W. STECKEL : *La femme frigide* (Gallimard).

Ouvrage mesuré et judicieux, dont la part théorique est d'ailleurs réduite au profit d'un abondant et instructif matériel d'observation.

IV. Lettres étrangères.

JOLAN FOLDES : *La rue du chat-qui-pêche* (Albin Michel).

Scènes de la vie des émigrés. Ce bon reportage a obtenu le prix du roman de 300.000 frs : c'est ce qu'il a de plus curieux.

ANTOON COOLEN : *Le Bon assassin* (Grasset).

L'auteur, Jean Giono (dans une belle et surabondante préface) et Jeanne Lourdaud trouvent qu'Arnaud Lourdaud est un bon assassin. Ce n'est pas l'avis de ce village du Brabant hollandais, vraiment paysan, donc peu régionaliste, et dont Coolen a tout à dire parce qu'il est fait d'êtres qui parlent à peine, et qui vivent à fond.

STORM JAMESON : *Aujourd'hui c'est fête* (Rieder).

Une femme, chômeuse, sur le retour, plaquée par son ami. La moindre de ses rencontres d'une journée sert à lui rendre plus sensible sa déchéance. Réaliste, triste, assez peu anglais en somme, et humain.

MIDDLETON MURRY : *Between two worlds.*

L'auteur, excellent critique, a été chrétien sans la foi, puis communiste sans la foi. On ne lui ôtera pas de l'esprit qu'il est un sacrifié.

E. ALLISON PEERS : *The spanish Tragedy.*

M. Peers connaît bien son sujet. Il est véridique et impartial. C'est à peine si nous sentons parfois passer dans son livre le sentiment de supériorité du citoyen britannique devant l'agitation de tous ces méridionaux...

HANS CAROSSA : *Geheimnisse des reifen Lebens.*

Epopée mystique et panique, que domine l'étrange figure de Sibylle tendre aux bêtes blessées — elle-même bête blessée...

JOHN STEINBECK : *Of mice and men.*

Il faut lire ce petit chef-d'œuvre, où alternent rêve, réalité, sentimen et rudesse, dans un ranch californien. Rien de plus émouvant que cette brute qui, malgré lui, tue des bêtes et finit par étrangler une femme.

EDGAR LEE MASTERS : *Whitman.*

Un poète vu par un poète. On retrouve dans cette biographie le même effort d'objectivité qu'on remarquait dans l'étude sur Vachel Lindsay. Documentation sérieuse. Mais le récit est lourd et sans grâce.

V. Les Revues.

Dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er mars), M. Gabriel Faure accompagne de commentaires inutiles quelques splendides lettres (ou fragments de lettres) de Mallarmé à Jean Lahor : où il est question, notamment, de l'*Azur* et d'*Hérodiade*. Mais non d'*Igitur* (pourquoi ?)

Des diverses répliques qu'a provoquées *Retour de l'U. R. S. S.*, la plus intelligente et la plus juste demeure celle de Georges Friedmann (*Europe*, novembre).

Naissance de la Revue *Cinématographe*, avec au sommaire du premier numéro, un curieux scénario de Jacques Prévert, des articles du Dr Allendy, de B. Bélinsky, de Lotte Eisner, et une tribune libre pour les membres du « Cercle du Cinéma ».

Letteratura publie dans son numéro d'avril les curieuses notes dont Stendhal avait surchargé son exemplaire du *Tom Jones* de Fielding — ce *Tom Jones* qu'il mettait au-dessus de tout roman, de toute littérature — lors de sa grande passion pour Matilde Denbrowski Viscontini en 1820. Stendhal cherchait des équivalents à son amour dans la littérature mondiale.

*

LE THÉATRE

Au THÉATRE ANTOINE, la *Numance* de Cervantès, spectacle de J. L. Barrault, décors de Masson, dresse le Faisceau romain contre la Tête de Taureau. L'action, sublime et sèche, précise graduellement la présence de la mort.

Le Légataire universel de *Regnard*, aux FRANÇAIS.

Jouée dans un mouvement endiablé, avec des cabrioles de Palais-Royal, la vieille farce retrouve sa fraîcheur et sa bonhomie, mais garde sa pauvreté d'invention.

A quoi rêvent les jeunes filles, aux FRANÇAIS.

Du Musset de gala : mélodieux, puéril, un peu bonbon fondant.

Pas de ça chez nous, de *Jacques Chabannes* et *Sabine Berritz*, au THÉATRE DU PEUPLE.

C'est avec les bons sentiments (antifascistes) qu'on fait les mauvais mélos.

Protée, joué par le groupe AMPHION.

La farce cosmique de Claudel garde un suc et une verdeur admirables. Mais les amateurs du groupe « Amphion » ont tout à apprendre.

MAURICE ROSTAND : *Europe* (Flammarion).

Cessons de proférer de terribles menaces,
Si nous voulons qu'enfin les massacres s'effacent.

COLETTE : *La Jumelle noire* (Ferenczi).
Plutôt que par sa rigueur critique, ce recueil d'articles vaut par l'évocation minutieuse et colorée du physique et de l'art des comédiens de 1936.

*

En mai

Le Théâtre Jouvet donnera en mai l'*Electre* de Jean Giraudoux. La Comédie-Française va bientôt jouer l'*Annonce faite à Marie*.

L'on verra, au « Théâtre d'Essai » de l'Exposition, *Ubu enchaîné* (décors de Max Ernst) et l'*Objet aimé* (décors de Jean Eiffel) d'Alfred Jarry, présentés par le groupe « Le Diable écarlate » ; et des pièces de Ghéon, Henri Brochet, Carlo Gozzi, Jean Cocteau.

Au théâtre Antoine, J.-L. Barrault joue *Numance*, de Cervantès. Décors et costumes d'André Masson.

Le Trinôme donnera le 5 mai, salle Hoche, l'*Ours et la Lune* de Claudel, le *Drame des constructeurs* de Michaux et un acte du *Bolivar* de Supervielle.

Le 7 mai, récital du violoncelliste Piatigorsky, salle Gaveau. Le 11 mai, récital Cortot, salle Pleyel.

L'exposition Tintoret vient de s'ouvrir à Venise.

A la galerie de l'Elysée, exposition Ensor.

La galerie « Beaux-Arts » prépare une exposition du Gréco.

Le vendredi 7 mai, au cercle du Cinéma : l'« avant-garde allemande de 1917 à 1932 ».

Aux *Amitiés Internationales*, 2, rue Montpensier, conférence de Bossoutrot sur l'Altantique-Nord, le 10 mai à 17 h. 30.

A *Feux-Croisés*, 252 Faubourg Saint-Honoré, conférence de Colette sur « le cœur et les bêtes », le 12 mai à 17 h. 30.

Les *Cahiers du Sud* vont publier un numéro consacré au *Romantisme allemand*. Au sommaire : Gabriel Bounoure, Roger Caillois, Edmond Jaloux, Charles du Bos, Denis de Rougemont, etc.

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND. IMP. R. BUSSIÈRE

HERMES

POÉSIE — MYSTIQUE — PHILOSOPHIE

REVUE TRIMESTRIELLE SOUS LA DIRECTION DE RENÉ BAERT ET DE MARC EEMANS

•

Vient de paraître

N° III

(2e série)

SOMMAIRE

PRIX DE CE NUMÉRO : BELGIQUE : **12** francs belge.
FRANCE ET AUTRES PAYS : **10** francs français, ou **3** Belgas

ABONNEMENTS : BELGIQUE : **35** francs belges.
FRANCE ET PAYS A 1/2 TARIF POSTAL : **9** Belgas (**45** fr. belges
PAYS DE TARIF POSTAL PLEIN : **10** Belgas (**50** fr. belges)

ABONNEMENT DE LUXE : **100** fr. belges (**20** Belgas).

ADMINISTRATION ET DIRECTION : Quai des Péniches, 2, **BRUXELLES** — Télé phone : 17.66.68. Tous les versements doivent être faits au nom de René Baert. C.C.P N° 797.58 à Bruxelles.

Dépositaire exclusif pour la Belgique. Dietrich et Cie rue du Musée, 10. Bruxelles
Dépositaire exclusif pour la France : Editions Vega, 175, Boul. Saint-Germain Paris–VIe.


HAVAS
PARIS
EXPOSITION
INTERNATIONALE
1937
MAI-NOVEMBRE . 1937
NOMBREUSES MANIFESTATIONS ARTISTIQUES
SCIENTIFIQUES, LITTÉRAIRES ET SPORTIVES
Demander la carte de Voyage et renseignements à :
Cies de Chemins de Fer, Aériennes, de Navigation, Agences de Voyages.

GABRIEL AUDISIO

JEUNESSE DE LA MÉDITERRANÉE

II

SEL DE LA MER

Un volume in-16 double-couronne . . . . 15 fr.

EXTRAITS DE PRESSE (III)

Audisio développe avec beaucoup de verve une thèse que je crois juste.

René Lalou, *Nouveautés*, 2-37.

Son lyrisme est des plus sains et des plus mâles, des plus francs et des plus rus. Son talent possède un accent vigoureux et sans bavures qui fait que l'on e se trouve pas devant un littérateur mais devant un homme qui vit... Sa pro-station contre la romanité, c'est un cri d'homme blessé dans ses sentiments équité et de justice.

M. P. Fouchet, *Esprit*, 1-3-37.

Il remet courageusement en question les divers problèmes qu'il avait déjà quissés... Nous applaudissons sans réserve à l'attitude antilatine, antiromaine Audisio, fils authentique de la Méditerranée, qui réhabilite des races admirables ont on a trop longtemps sous-estimé le génie.

Georges Pillement, *Commune*, 3-27.

Voyons là surtout un besoin judicieux et puissant d'enrichir la conscience ançaise...

Marius-Ary Leblond, *La Revue Bleue*.

La vie, il la recherche partout et il en jouit avec une frénésie de sentir qui va squ'à l'exaltation, une ivresse verbale qui fait frémir certaines pages d'un thousiasme communicatif.

Louis Jalabert, *Les Etudes*, 20-3-37.

Audisio parle avec une flamme étonnante.

Micromégas, 10-3-37.

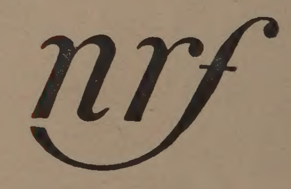
Il faut applaudir, applaudir au vibrant réquisitoire de M. Gabriel Audisio. annibal et Vercingétorix ont dû frémir d'aise dans leur tombe. Et ce jugement t juste, nécessaire, fondé. M. Gabriel Audisio ne s'est pas laissé passer les menottes ix mains. Son livre vient à son heure. Souhaitons-lui une large audience.

J. Debû-Bridel, *Concorde*, 25-3-37.


naja
TABAC D'ORIENT
RÉGIE FRANÇAISE
DRANSY

CATALOGUE

DES ÉDITIONS DE LA



Le Catalogue Général des Éditions de la N. R. F. a été envoyé à tous nos abonnés. Prière à ceux d'entre eux qui ne l'auraient pas reçu de bien vouloir nous le signaler.